

MAURICE DEMAISON

Croquis de Paris

(1914-1915)

PRÉCÉDÉS D'UN POÈME D'HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, ^{re}RUE GARANCIÈRE — 6^e

1917

Tous droits réservés



8²-Z le Senne 13.451

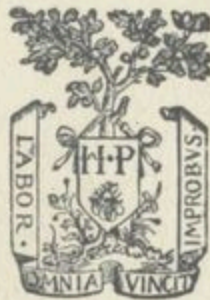
MAURICE DEMAISON

Croquis de Paris

(1914-1915)

PRÉCÉDÉS D'UN POÈME D'HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1917

Tous droits réservés

AU
COMTE ÉTIENNE DE NALÈCHE
au directeur et à l'ami

A MAURICE DEMAISON

Prends ce livre, Lecteur. Crois-m'en. Il vaut son prix.
Si j'en sais d'autres où, plus haut, tonne l'orage
Qui verse sur nos champs le feu qui les ravage,
Nul, mieux que celui-là, n'est plus le nôtre. Lis.

Car en le feuilletant, de croquis en croquis,
Tu peux — vibrant de foi, d'espoir et de courage —
Entendre clairement battre de page en page
Le cœur vaillant, le cœur sublime de Paris !

Il est là tout entier, ce beau cœur héroïque,
Tour à tour anxieux, tendre, hautain, stoïque,
Parmi les noirs grands jours que la ville a vécus,

Où la France, à genoux aux pieds de la Victoire,
Sous son aile, signait, grave, une fois de plus,
Son nom, avec du sang, au livre de la Gloire.

HENRI DE RÉGNIER.

AVANT-PROPOS

Ces notes ont été publiées dans le Journal des Débats. Quelques lecteurs ont eu l'indulgence de croire que, réunies en volume, elles formeraient un tableau de Paris pendant la guerre. L'auteur ne s'est pas rendu sans hésiter. Ces Croquis sont loin de composer une histoire. Ils n'ont commencé de paraître que vers les premiers jours de septembre 1914 ; on n'y trouvera donc ni les journées héroïques de la mobilisation, ni les semaines d'enthousiasme qui suivirent. Tracés sans ordre, au hasard des spectacles qui s'offraient à un passant, ils omettent trop souvent les faits autrement graves qui s'accomplissaient à l'heure où ces articles étaient écrits. Beaucoup de scènes qu'ils évoquent sembleront bien menues au regard du drame qui se jouait près de nous. Mais les moindres aspects d'un si grand événement valaient d'être fixés.

Le Paris de cette époque, un Paris qu'on n'avait jamais vu, est déjà loin de nous. Les pouvoirs publics quittaient la capitale. Privée de la présence de son gouvernement, mal instruite des espérances qui demeuraient permises, elle attendait les maux de l'invasion avec une fermeté qui restera son honneur. Dans le moment même où tout semblait perdu, la manœuvre oblique de von Kluck détourne d'elle le péril immédiat ; elle apprend d'abord les succès remportés sur l'Ourcq, ensuite ceux de la Marne ; puis, peu à peu, elle comprend que cette immense bataille, si lentement connue, a sauvé toute la France et brisé le plan de l'ennemi. Comment n'aurait-elle pas envisagé, dans un avenir prochain, la déroute des Barbares ? Une certitude absolue de la Victoire, l'ignorance des innombrables deuils qu'elle devait encore nous coûter, justifiaient l'allégresse virile avec laquelle chacun se résignait d'avance aux sacrifices nécessaires. Dans cette grande ville redevenue provinciale, une pensée commune unissait fraternellement les cœurs ; on se sentait entre soi, on pouvait causer en confiance et même sourire sans crainte de n'être pas compris.

L'auteur s'estimera heureux si, dans les plus frivoles de ces Croquis, le lecteur veut bien retrouver quelque chose des traits qui aux derniers jours de 1914, ont composé la figure vaillante et sereine de Paris.

LE « TAUBE »

Une détonation brève et sourde, et qui semble si proche qu'on dirait l'explosion d'un pneu dans la rue de Rivoli. Les vieux messieurs qui lisent le journal sur les bancs des Tuileries relèvent à peine la tête ; les enfants continuent leurs jeux. Une seconde, une troisième, puis deux autres encore. Cette fois, un petit garçon laisse tomber sa balle, et montrant du doigt la cime des marronniers, crie : « Un aéroplane ! » Fier de sa découverte, il a le ton si joyeux, la mine si triomphante, qu'on se demande s'il ne badine pas. « Un Taube ! » poursuit-il. C'est un Taube, en effet ; il l'a reconnu soudain à la courbe des ailes, avec la certitude d'un aviateur consommé.

Toutes les têtes sont maintenant levées vers le zénith, tous les regards fixés sur le ciel blanc. Le Taube plane très haut ; il monte plus haut encore, virant vers le nord-est, tandis que, de divers points, crépite une fusillade. Les échos empêchent de distinguer d'où elle vient ; les coups semblent partir du bord de l'eau ou de la place de la Concorde ; les journaux annoncent ce matin qu'on tirait de la Pépinière et d'un café près de l'Opéra.

A chacune des salves, on s'attend à voir fléchir le Taube, méchant oiseau qui porte un nom de colombe ; mais les yeux, éblouis par la blancheur du ciel, voient danser des lucioles, perdent la trace de l'avion et, quand ils l'ont retrouvé, l'aperçoivent tout petit, bien loin derrière Montmartre.

Des conversations s'engagent entre les promeneurs ; des groupes se forment ; des spécialistes improvisés pérorent ; ils comparent nos aéroplanes à ceux de l'ennemi ; ils savent tout de l'aviation et de la stratégie.

Dans le quartier qui s'étend des Tuileries aux boulevards, concierges et boutiquiers sont debout devant les portes ; ils continuent d'interroger le ciel où il n'y a plus rien, tout en devisant le plus tranquillement du monde. Sur la chaussée, libre de voitures, les piétons marchent du pas accoutumé, regagnant leur domicile après la journée faite. Aucune fièvre, aucune agitation. « Ça, dit un philosophe, ça ne serait bon que pour la panique. Mais les Prussiens se trompent ; ils nous rendent service : nous sommes tellement badauds que ça nous fait passer le temps. — Après tout, dit un

autre, qui montre du geste la rue vide, nous avons le risque des bombes, mais au moins les autobus ne nous écraseront pas. »

(3 septembre 1914.)

LES GRANDS MAGASINS

Quatre heures. C'est le moment où le travail bat son plein. Il y a six semaines, bien que la saison fût déjà avancée, taxis et équipages s'alignaient le long du ruisseau sur plusieurs rangs et en files serrées. Sur le trottoir, on avait peine à fendre le flot qui se pressait vers les portes, à se frayer un passage parmi la foule des demi-élégantes, en quête d'une occasion, qui assiégeaient les comptoirs en plein air, retournant les coupons, les rubans et les soldes d'un geste avide et affairé. Sur la façade d'arrière, tout un peuple de facteurs engouffrait des tapis, des meubles, de la vaisselle dans les grandes autos de livraison.

Aujourd'hui, plus de voitures, plus de comptoirs au dehors ; quelques rares passantes qui ne s'arrêtent même plus aux devantures ; on circule aussi librement que dans une rue d'Auteuil. On entre. Sous ce hall, jadis bourdonnant de rumeurs et qui, vu des galeries d'en haut, rappelait une fourmilière, solitude et silence complets. Les avenues sont désertes ; on aperçoit d'un bout à l'autre l'étendue luisante du parquet et les dessins insoupçonnés de ses voliges en point de Hongrie. Il y a encore tout un personnel mâle d'employés en jaquette et d'inspecteurs en cravate blanche ; mais ce personnel a les tempes grisonnantes et le ventre arrondi ; c'est fini des jolis vendeurs à la taille fine, à la moustache mousseuse, qui souriaient au rayon des gants et faisaient apprécier la qualité des Suède avec des gestes si caressants.

De temps en temps, une cliente arrive. Elle ne s'attarde pas, elle n'a même point à lutter contre les tentations, elle ne regarde pas. C'est une ménagère qui va aux choses sérieuses, à la chaussure, à la flanelle et qui va tout droit vers son but. Peu de monde à la confection, très peu aux modes ; à la dentelle personne. Le rayon de librairie est encombré de cartes géographiques, celui des jouets vend des drapeaux aux couleurs des alliés, des bannières de Jeanne d'Arc, et tient même en réserve deux ou trois étendards aux armes de Savoie.

Le rayon le plus achalandé est un rayon nouveau, celui des ambulances. On y vend du matériel d'hôpital, du coton hydrophile, de la toile à pansement. Et l'on admire dans une vitrine la dernière création de la

couture parisienne, un costume complet de dame de la Croix-Rouge, auquel, par habitude, la main de l'étalagiste a su donner une élégance exquise en imprimant à la jupe de laine blanche les plis savants et la grâce ondoyante d'une toilette de soirée.

(4 septembre 1914.)

LA BOURSE

Un arrêté du préfet de police a fermé la Bourse des valeurs. Plus d'un capitaliste doit trouver que cette mesure s'est fait beaucoup attendre ; ceux qui ont mis en portefeuille de la rente autrichienne estiment pour le moins qu'elle retarde d'une année.

La Bourse n'offre jamais au profane un spectacle bien attrayant. Pour le rentier timide qu'une mauvaise étoile égare sous ses portiques, c'est un peu un cercle de l'enfer où démons et damnés poussent des cris sauvages. On entend leur clameur longtemps avant de les voir ; elle domine le bruit des tramways, la trompe des taxis et celle des autobus, tout le tumulte de la rue. Au sommet du perron, entre les lourdes et noires colonnes corinthiennes, semble se dérouler une parade singulière ; des énergumènes, juchés sur des bancs, échangent des vociférations et des gestes enragés. On franchit les portes non sans peine, giflé par les battants qui retombent, poussé tour à tour et refoulé par le flux et le reflux. On arrive dans le hall. Des gens affolés vous bousculent sans vergogne, impétueux et brutaux comme s'il était question de gagner cent mille francs ou de ramasser deux sous. Un charivari effroyable emplît la vaste nef et monte jusqu'aux voûtes où Abel de Pujol a simulé en grisaille les bas-reliefs d'un Phidias éclos sous Louis-Philippe. Une mêlée furieuse empêche d'approcher du milieu de la salle ; on ne distingue pas ce qui peut s'y passer ; mais, à en juger par les cris, un Huron ne douterait pas qu'on n'assassine quelqu'un. Une cloche retentit ; les hurlements redoublent aux premiers coups et décroissent ensuite pour finir en murmures ; les combattants se séparent, laissant le champ de bataille tout fumant de poussière et couvert de papiers.

Depuis un mois, la Bourse était l'asile du silence et de la désolation. Personne aux abords du parvis, personne sous les portiques, personne aux Pieds-Crottés. Dans la nef, plus un cri. Au lieu des milliers de fidèles qui d'habitude, en guise de livres de prières, y tiennent des carnets, deux cents vieillards au plus, princes des prêtres ou anciens du peuple qui, nourris dans le temple, n'avaient pu s'affranchir d'une routine demi-séculaire. Réunis en petits groupes, ils causaient à voix basse ou, solitaires, ils lisaient leur journal, assis sur les strapontins, dans l'ombre des bas côtés.

Le centre de la salle, le saint des saints, jadis inaccessible, se montrait entièrement à nu ; on y découvrait la « corbeille », qui ressemble à une garderie d'enfants, et je ne sais quelle enceinte, au parquet relevé en cône, pareille à quelque jeu bizarre de casino. Pas une offre, pas une demande ; point d'affaires ni de commission. La cloche tintait un glas, et l'assistance se dispersait avec des mines d'enterrement.

La Bourse a la figure d'un temple. On y honore un dieu à deux visages, dieu de la hausse et de la baisse ; mais, à la différence de celui de Janus, ce temple s'ouvre dans la paix et se ferme dans la guerre.

(7 septembre 1914.)

PARC A BESTIAUX

Paris peut être tranquille : il ne mourra pas de faim. Il voit de ses yeux, le dimanche, les troupeaux assemblés dans le bois de Boulogne ; ce n'est qu'une faible partie des vivantes réserves qu'il a autour de lui et qu'il ne soupçonne pas. Sur tout le périmètre du camp retranché, l'intendance a ménagé des parcs où paissent par milliers les bœufs, les veaux et les moutons. L'un d'eux est installé dans le domaine de Sceaux.

Les habitués de Robinson savent l'emplacement de ces jardins magnifiques dont ils aperçoivent les pelouses du haut de Malabry ; mais bien peu de Parisiens en connaissent autre chose que cette vue cavalière et la muraille interminable qui, de près, les dérobe aux passants.

Derrière ce mur, subsiste l'un des plus beaux domaines de l'ancienne France. Colbert l'avait créé en 1671 ; après la mort de son fils Seignelay, il passa au duc du Maine, puis au duc de Penthièvre ; il appartient aujourd'hui aux descendants de Mortier, duc de Trévise.

Du palais construit par le Vau, ou peut-être par Claude Perrault, l'architecte du Louvre, il ne reste plus rien ; un château du second Empire, sans grand caractère, s'est bâti sur ses ruines ; on ne reconnaît, d'après les vieilles gravures, que la grille d'entrée avec ses logements de gardes et ses groupes d'animaux, quelques communs, une superbe orangerie et le délicieux pavillon de l'Aurore. Celui-ci occupe, dans un angle du parc, du côté de Bourg-la-Reine, une petite hauteur, d'où la vue devait s'étendre sur Fontenay-aux-Roses. C'est une retraite charmante et silencieuse. Une rotonde, surmontée d'un dôme et flanquée de deux cabinets, s'élève sur un double perron. Au dedans, des pilastres de stuc soutiennent une coupole, décorée par Lebrun de fresques mythologiques qui s'effacent sous l'injure du temps.

Au contraire, la beauté du parc demeure presque entière. Les bosquets ont perdu la plupart des chefs-d'œuvre de sculpture qu'un ministre tout-puissant et un fils de roi y avaient prodigués ; on ne retrouve plus ni la Diane de bronze, offerte à Servien par Christine de Suède, ni l'Hercule gaulois, acheté par Colbert à Puget. La cascade, autrefois célèbre, a été remplacée par un tapis vert, comme, sous Louis XV, celle de Marly. Mais le

plan de Le Nôtre survit, avec son admirable parterre, ses grandes voûtes de verdure, plus ombreuses que celles de Versailles, son canal long d'un quart de lieue, ses bassins où chantent les jets d'eau.

La hauteur des terrasses, la pente des allées offrent de tous côtés des perspectives imprévues, un pittoresque plus animé que ne l'est d'ordinaire celui des parcs français. Çà et là, sur des piédestaux, se dressent des figures de dieux, figures souvent médiocres, mais d'un style si rustique et d'une pierre si fruste qu'on dirait que la nature elle-même a modelé des rochers en forme de statues.

Au coucher du soleil, tandis que, du parterre, on contemple une dernière fois, par delà Aulnay et la Vallée aux Loups, la courbe exquise des bois de Verrières, on entend monter, de la prairie où fume le grand canal, les mugissements des bœufs ; ils dominent à peine le tumulte enragé des grenouilles.

Cette transformation agricole scandaliserait peut-être l'ombre fluette de la duchesse du Maine. Celle de Colbert, plus grave, n'en serait point surprise. Ce ministre positif, quand il acheta la baronnie de Sceaux et Châtenay, commença par y établir « un marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris ». Ayant ainsi réglé l'intérêt du public et le sien propre, il ne songea qu'ensuite à son plaisir et au soin, d'ailleurs superflu, de bâtir sa maison de repos.

(9 septembre 1914.)

LES CHIENS

J'avais pour amis tous les chiens de mon quartier ; je les saluais, le matin, quand ils allaient avec leurs femmes de chambre faire les commissions ; je ne les rencontre plus. La netteté du trottoir y a beaucoup gagné ; je regrette cependant mes amis à quatre pattes.

L'exode avait commencé dès le mois de juillet, car les chiens de mon quartier fréquentent les bains de mer ; mais la grande dispersion date de ces dernières semaines. Leur départ fut toute une affaire. On ne les acceptait pas dans les trains militaires, refus bien naturel puisque la place manquait pour les personnes ; seuls, des roquets de manchon forcèrent la consigne ; à la faveur d'un panier ou d'un sac, ils voyagèrent incognito. Les autres, plus gros seigneurs, sont partis en automobile, et c'est là qu'on a vu l'attachement de leurs maîtres. Sans le dogue, la famille eût pris le chemin de fer ; à cause de lui, elle s'est payé un taxi de douze cents francs. Tout le monde ne marche pas comme ce propriétaire qui, pour mettre en sûreté sa meute, l'a conduite aux Andelys à pied et est revenu ensuite s'enfermer dans Paris.

La place des chiens de luxe n'est pas dans une ville assiégée. Ils ont les nerfs trop délicats. J'ai connu un King Charles si sensible au bruit du canon qu'il tombait malade à chaque visite royale et qu'à la venue des souverains danois il mourut d'un arrêt du cœur.

L'humble cabot offre plus de résistance ; vieux faubourien habitué aux taloches, aguerri aux pétards par le Quatorze-Juillet, il ne redoute ni les bombes des avions ni les obus des mortiers de 42. Il n'a même point souci de la famine. Pourtant, aux premiers jours de la mobilisation, on voyait parfois un pauvre diable de chien, couché en travers de la rue, anéanti de fatigue, de faim et de tristesse. On sentait qu'il avait erré nuit et jour, à la recherche de son maître envoyé sur le front.

Ces orphelins ont fini par trouver asile ; on les a recueillis dans les quartiers populaires, où les toutous sont plus nombreux que jamais ; d'autres mangent la soupe à la porte des casernes ; plusieurs ont adopté des territoriaux. Ils gardent avec eux les ponts de l'avenue du Maine ; ils patrouillent sur les voies ferrées de la banlieue.

La guerre aura permis aux chiens de mesurer leur puissance. Une ménagère modèle avait juré de suivre son mari partout, même sur la ligne de feu : « On ne vous laissera pas faire. — Si ; si ; j'irai jusqu'à Berlin. » Deux jours après, son mari, ouvrier bottier, était convoqué dans un dépôt du Centre pour y travailler de son état : « Vous partez avec lui ? — Ah ! non, répond l'épouse ; il me l'a demandé ; mais il ne veut pas que j'emmène Clairon. »

Le chien est l'ami de l'homme ; mais c'est la femme qui est l'amie du chien.

(11 septembre 1914.)

LES STRATÈGES

On distingue deux sortes de guerriers : les militaires et les stratèges. Les premiers, comme leur nom l'indique, appartiennent à l'armée ; les seconds se recrutent dans le civil. Ceux-là opèrent en rase campagne, sous la pluie, le soleil et les balles ; ceux-ci manœuvrent en ville, dans la fumée des pipes, derrière un rempart de soucoupes.

Le combattant de café, depuis qu'on l'a sevré de sa « verte », couleur de l'espérance, se sent porté à la mélancolie. Vainement, vous essayez de dissiper son humeur chagrine. Une journée sans victoire est pour lui une défaite ; un succès même ne le rassure pas. La retraite des Allemands pourrait n'être qu'une feinte : s'ils reculent à l'aile droite, c'est pour enfoncer le centre. A chaque nouvelle heureuse, il répond en hochant la tête ; mais deux craintes surtout l'empoisonnent : il a peur d'être coupé, il se méfie de la marche débordante.

En chemin de fer, en tramway, sur le seuil de la loge où se réunit, le soir, tout un état-major, on discute aussi le plan de campagne. Le belligérant de la rue se montre plus optimiste que celui du café : il ne doute pas de la victoire. Mais l'un et l'autre ont des vues aussi simples et disent les mêmes mots. La seule différence, c'est que, selon le caractère des gens et leur fermeté d'âme, ils emploient l'actif ou le passif : « Nous coupons ; nous sommes coupés ; nous débordons ; on nous déborde. » La science des stratèges se résume presque toute dans cette conjugaison. « Couper, envelopper, » disait le général Boum dans la Grande-Duchesse. Les Napoléons de la guerre en chambre sont de l'école de Gérolstein.

Pourtant un troisième cliché complète leur vocabulaire ; c'est « la ligne de communications ». Ils en saisissent l'importance ; ils savent que l'ennemi a hasardé la sienne et lorsqu'ils la décrivent, elle s'allonge, s'étire, s'amincit comme la ficelle d'un cerf-volant, pour mieux nous représenter que « les Allemands sont en l'air ».

Les stratèges sont géographes. Qui ne l'est pas ? A la devanture d'un libraire, j'ai vu, l'autre jour, une brave femme chercher l'Autriche sur une carte de l'Europe ; quand elle eut mis le doigt dessus, elle parut fort peinée parce qu'elle ne voyait pas Lemberg dans la banlieue de Vienne. Les

stratèges placent Coulommiers en Beauce et l'Ourcq à la Villette. Ils parlent de la vallée de l'Argonne ; ils ne doutent pas que ce ne soit un cours d'eau ; ils hésitent seulement à dire où elle se jette, si c'est un affluent de la Marne ou de la Meuse. Il y a, comme cela, des rivières qui se révèlent tout à coup. Pendant les inondations, un sujet d'inquiétude était la crue d'un des Morins, grand ou petit, je ne me souviens plus. « Est-ce curieux ! disait un de ces Parisiens qui ne franchissent guère l'enceinte des fortifs, cet animal de Morin, personne n'en a jamais parlé. — Ah ! pardon, répondit quelqu'un, Maupassant, dans un de ses contes. »

(13 septembre 1914.)

LES FENÊTRES

L'habitude, dit-on, est une seconde nature. C'est aussi une seconde vue. Bien que les Allemands s'éloignent et avec eux la crainte de leurs zeppelins-fantômes, on continue de tenir dans une obscurité profonde de vastes régions de Paris. Des soirées admirables, les plus pures qu'on ait eues de tout l'été, une pleine lune resplendissante éclairaient d'abord ces ténèbres ; maintenant la lune décroît, le ciel n'a plus d'étoiles, les nuages qui l'obstruent arrêtent court le rayon des projecteurs électriques ; dès sept heures, c'est la nuit épaisse. Nos yeux s'y sont accommodés ; comme le chat et les oiseaux nocturnes, les Parisiens se sont accoutumés à voir à travers l'ombre ; ils se dirigent sans trop de peine et sans mauvaise humeur dans cette obscurité.

Quand on commença à nous rationner l'éclairage, ce fut pour éteindre les lanternes des ponts ; les gens de la rive gauche furent seuls à s'en apercevoir et n'en eurent point d'alarme. Le lendemain, brusquement, d'immenses quartiers étaient privés de lumière ; on ne put s'empêcher de sentir un petit frisson. Pour la première fois, l'imminence du péril, l'approche de l'ennemi, d'autant plus redoutable qu'on était sans nouvelles précises, s'imposait à l'esprit. A ce moment, l'amour de la verdure se réveilla chez beaucoup de Parisiens ; on les vit se porter vers les gares avec un impérieux désir de goûter la fraîcheur des bois ou le grand air du large.

Ceux qui restaient eurent des heures de tristesse. Ils se sentaient abandonnés ; les uns après les autres, pour des motifs souvent fort légitimes, ils voyaient partir des compagnons sur lesquels ils avaient compté. Les maisons amies se fermaient, les restaurants se vidaient et, lorsqu'on rentrait le soir, le long des rues désertes, on trouvait un visage étranger, presque hostile, à toutes ces façades mornes, à ces kyrielles de volets clos.

De loin en loin, une lumière brillait comme une veilleuse dans la ville endormie : c'était la fenêtre « d'un qui était resté ». Souvent on n'apercevait que par l'entre-bâillement des rideaux la lueur discrète de la lampe ; quelquefois les carreaux grands ouverts laissaient voir toute la pièce, une salle à manger avec sa suspension et la vaisselle des bahuts, ou

bien encore un cabinet de travail avec les livres de la bibliothèque, les gravures pendues à la muraille et un crâne laborieux penché sur le bureau.

Chaque soir, aux mêmes heures, on retrouvait éclairées les mêmes fenêtres et, derrière elles, la famille attablée ou le savant perdu dans son étude. Quels gens étaient-ce ? On ne le savait point, on n'éprouvait même pas la curiosité de le savoir ; mais on se sentait pour eux un peu de gratitude et une vague tendresse. Leurs fenêtres devenaient des amies. On aurait eu de la peine, de la désillusion à les voir se fermer. Aucune de ces amies ne s'est montrée infidèle ; on les salue du regard avant de rentrer chez soi.

(15 septembre 1914.)

LA VERTU

Ils appelaient Paris Babylone et c'est une des raisons, au moins l'un des prétextes qu'ils se donnaient pour vouloir le punir. Ils seraient bien surpris s'ils pouvaient y entrer.

Une ville de province, plus grande que les autres, plus silencieuse et plus tranquille. Dans la rue, des passants au visage sérieux qui ne musent point et vont à leurs affaires. Pas de luxe insolent. Aucun de ces équipages qui, en d'autres capitales, promènent des financiers repus et des demoiselles à falbalas ; riches ou pauvres, tout le monde prend le métro. Nulle boutique fastueuse pour tenter la concupiscence par l'étalage de perles, diamants, dentelles, broderies et autres vaines parures. Des magasins modestes et qui n'offrent au regard que des choses solides, telles que provisions de bouche, chaussures, vêtements, tous objets de première utilité.

La population est si sobre qu'on peut clore les cafés tous les soirs à huit heures, les restaurants à neuf heures et demie. Ces restaurants sont la simplicité même ; on y mange à des prix de bouillons. Il y en avait de plus opulents ; ils ont fermé depuis qu'ils n'attendent plus la visite d'un auguste monarque qui pourtant avait pris la peine de se faire annoncer. Au café, gardez-vous de commander une absinthe ; vous feriez scandale ; le garçon vous mettrait à la porte, aidé par les consommateurs pour qui l'extrême débauche est un verre de quinquina.

Vous ne trouveriez dans Babylone ni une maison de jeu, ni une agence de pari mutuel ; les champs de courses sont délaissés à ce point qu'on y engraisse des bœufs. Les théâtres, les music-halls ont renoncé à attirer la foule, que rebutait leur bêtise obscène ; à peine subsiste-t-il quelques innocents cinémas.

Les apaches ont disparu comme par enchantement ; avec eux, le meurtre et le vol ; les rues sont devenues si sûres qu'on peut sans imprudence éteindre les becs de gaz ; les rares noctambules, n'étant plus ivrognes, ne risquent pas de méconnaître leur maison dans cette obscurité. Comme il n'y a plus de crimes, le public en a perdu jusqu'à la notion ; les journaux, purgés des faits divers et des romans de police, peuvent intéresser leurs lecteurs à des sujets intelligents.

Babylone était infestée de politiques, dont les rivalités ignobles mettaient en péril tout l'État ; on n'y entend plus de bavards, on n'y voit plus de brouillons, on ne rencontre que des figures honnêtes.

Ainsi, en peu de semaines, cette ville tant décriée est devenue la plus vertueuse du globe ; elle s'est même dépouillée de sa nervosité habituelle. Elle s'est faite docile, patiente, raisonnable ; elle supporte sans murmure les gênes qu'on lui impose, accepte d'ignorer ce que l'on juge à propos de lui taire, s'attriste des insuccès sans se décourager, se réjouit des victoires sans clameurs et sans fanfaronnade. Il a suffi, pour opérer ce prodige, de lui promettre que, si elle était sage, on la débarrasserait pour toujours du cauchemar allemand.

(17 septembre 1914.)

LE SILENCE

Le premier soir, vers cinq heures, les tramways s'arrêtèrent, les autobus s'évanouirent soudain ; tapissières, camions et voitures de maître, réquisitionnés par l'armée, allèrent se parquer sous les quinconces des Invalides ; il ne resta sur la chaussée que des taxis filant à toute vitesse et conduisant aux gares les militaires mobilisés. Point de chauffeurs pour les civils. Leur morgue dura cinq ou six jours ; puis ils s'humanisèrent et condescendirent à charger des bourgeois. Ensuite ce fut l'exode ; les familles, échouées parmi leurs paquets en détresse, se flattaient vainement d'aller à Montparnasse ; les chauffeurs passaient dédaigneux ; ils n'avaient de regard que pour le client de luxe à qui l'on pouvait confier sur un ton de mystère qu'on avait un sauf-conduit « pour toute la province ».

Les taxis redeviennent abordables, mais la demande se fait rare ; les tramways marchent, mais ils passent moins souvent et circulent moins tard ; au roulement continu, au fracas de tonnerre a succédé un silence rompu de temps à autre par l'appel d'une trompe ou le trot d'un cheval ; le calme est si profond qu'on entend au loin, à neuf heures et demie, sonner dans les casernes l'extinction des feux.

Au début, les camelots criaient à tue-tête leurs éditions spéciales, des victoires antérieures à la première rencontre, les Russes dans la banlieue de Berlin, ou la mort du kronprinz. Une autorité judicieuse a mis ordre à cela. Les camelots ne crient plus, et ne vendent pas un exemplaire de moins. Ce personnel s'est beaucoup affiné. Les aboyeurs brutaux qui vous bouscullaient sans merci ont fait place à des vieillards discrets, à des adolescents, surtout à des jeunes filles qui trouvent le moyen de disposer gracieusement le titre du journal en guise d'écharpe sur leur corsage.

Il a fallu une guerre, une guerre qui mette à feu les trois quarts de l'Europe, sans compter le Japon, pour faire apercevoir qu'on peut vendre des journaux sans affoler tout le monde, que le public les trouve, quand il en a envie, comme il trouve du tabac ou de la pâte à reluire, et qu'un peuple, pour vivre, n'a pas besoin de connaître, à cinq heures tapant, le résultat des courses.

Dans ce calme inusité, on distingue des voix qu'on n'avait jamais entendues. Hors les habitants de la rive gauche et les voisins d'églises ou de couvents, qui se doute, à Paris, que des centaines de cloches sonnent chaque jour la messe et l'angélus ? Encore suffit-il d'une saute de vent pour que le bruit de la rue domine leur chanson assourdie. Nous entendons maintenant la voix de tous les clochers. Un des derniers soirs du mois d'août, un des plus beaux, mais aussi un des plus tristes, alors qu'on ne recevait que des nouvelles angoissantes, je passais les ponts de la Cité. Le soleil se couchait dans une gloire, bien loin derrière le Louvre ; à gauche, le dôme du Panthéon s'élevait avec une majesté romaine sur un ciel frangé d'or et de toutes parts résonnait l'angélus, à Notre-Dame, à Saint-Gervais, à Saint-Séverin, à Saint-Louis-en-l'Ile. Nul bruit, nulle rumeur ne troublait la pureté de ce concert aérien ; la grande ville tumultueuse chantait comme un bourg d'Italie à l'heure de l'Ave Maria.

(19 septembre 1914.)

CEUX QUI LES ONT VUS

La première fois que j'en entendis parler, ce fut à la campagne, un samedi du mois d'août. Une dame entre dans le salon, illuminée d'une joie patriotique : « Le fruitier les a vus ! — Qui ça, Madame ? — Les Russes ! Ils passent en gare ; ils ont des casquettes plates avec des galons jaunes ; ils arrivent de Marseille. » J'expliquai doctement que ce n'était pas possible ; j'alléguai le Bosphore, la convention des Détroits, l'hostilité des Turcs. On m'écoutait avec beaucoup de peine ; toujours le douloureux conflit de la science et de la foi !

Le soir, je revins dans un wagon de troisième, bondé de militaires dont la joyeuse humeur faisait un reposant contraste avec l'inquiétude des civils. Un tringlot était en face de moi : » On en attend, fit-il, soixante-quinze trains cette nuit. Ils viennent de Toulon. Je le tiens du chef de gare de Fontainebleau. — Il vous l'a dit, à vous ? — Non, à un officier, mais je l'ai entendu. » Ma raison continuait de lutter contre mon cœur. Ces casquettes plates devaient être des Anglais rapatriés d'Égypte. Quelqu'un insinua que ce pouvaient être des Russes amenés du Turkestan par le golfe Persique. J'avais passé l'après-midi à nier le miracle ; mon assurance commençait à fléchir.

Le lundi, je dînais avec des amis de Londres : « Good news ! me confia l'un d'eux. Nous embarquons des Russes à Arkhangel. » Nous bûmes à leur traversée un verre de vieil Eckau ; notre sommeil fut bercé par des rêves de victoire. Le lendemain matin, un journaliste informé m'aborde dans la rue et me glisse à l'oreille : « Les Russes débarquent dans le port de Dunkerque. » En une nuit, ces braves gens avaient doublé le cap Nord et fait le tour de la Suède. Le surlendemain, ils étaient à Paris. Dix personnes avaient rencontré des Cosaques : « Ce n'étaient pas des chasseurs d'hôtels ? — Non, non, ils portaient des cartouchières et des bonnets de fourrure. — D'Astrakhan ? — D'Astrakhan. — Ah ! il n'y a pas de doute. »

Depuis lors, on les signale partout : à Anvers, à Ostende, à Boulogne, au Havre, à Saint-Nazaire, à la Pallice et dans le nord de l'Écosse. Personne ne les a vus ; mais tout le monde connaît quelqu'un qui les a vus. L'un a reçu une lettre d'un professeur d'Oxford qui a compté de ses yeux 146 trains

(non pas 145, ni 147) arrivant d'Aberdeen. L'autre sait que les Russes sont depuis longtemps en France, et même pas loin de Paris. Il sait où est leur camp : c'est près de Palaiseau. Un dimanche, j'avais pensé m'y rendre ; puis j'ai craint que mon informateur n'ait confondu avec la Pallice.

Aux incrédules qui s'étonnaient que cent mille Cosaques fissent si peu de bruit, on répondait : « Patience ! le mal de mer a éprouvé les chevaux ; il faut leur laisser le temps de se refaire. » Bonnes bêtes ! nous leur laissions bien volontiers tout le temps de la convalescence ; mais nous brûlions de voir enfin apparaître le « facteur » mystérieux, l'allié fantôme, le compagnon masqué, cet ami invisible et proche dont le nom était sur toutes les lèvres. O Russe, disions-nous, quando te aspiciam ?

Il semble prouvé que nous ne le verrons point. Un communiqué de Londres déclare que pas un Russe ne se trouve en Angleterre, ni en Belgique, ni en France. Qu'importe ? L'essentiel n'est pas qu'on nous les montre ; il suffit que les Allemands en voient quelques millions dans la Prusse orientale.

(21 septembre 1914.)

LE PALAIS-ROYAL

Je l'ai connu, dans mon enfance, tout scintillant de pierreries et de bijoux. Tous les joailliers de Paris habitaient sous ses péristyles ; la place y était si recherchée que les firmes les plus illustres se contentaient de deux ou trois arcades et l'on voyait briller dans ces boutiques tant de perles, de rubis, de saphirs, de topazes qu'on aurait dit la foire de Golconde. Il y avait aussi des restaurants : quelques-uns assez luxueux, derniers vestiges du second Empire et des cabarets renommés d'où Sainte-Beuve, en bonne fortune, adressait des saluts au prince Napoléon afin d'éblouir ses compagnes ; les autres beaucoup plus modestes, où les familles de province traitaient leurs collégiens, pour quarante-deux sous, à prix fixe.

Golconde a émigré, suivant Paris dans sa marche vers l'Ouest ; il n'est guère resté de ces splendeurs qu'un petit nombre de restaurants, dont le tarif a diminué en même temps que la clientèle, et la vénérable Rotonde qui est devenue rectangulaire. La galerie d'Orléans, orgueil de Louis-Philippe, a perdu ses estaminets, célèbres par leurs divans et par l'étincellement de leurs lustres au gaz : entre les miroirs ternis qui décorent les pilastres reposent dans des bocalux de la houille concassée, des racines, du quartz et autres réjouissances soigneusement exposées par le ministère des colonies pour éveiller chez les jeunes Français la soif de vivre sous les tropiques.

Tant de séductions, amenées à grands frais des pays fabuleux, n'ont point sauvé le Palais-Royal. Il se meurt, il est mort. Du moins, on nous l'assure. Les journaux réimpriment chaque année sa lettre de décès, en prônant un moyen nouveau de le ressusciter. C'est tantôt une Bourse qu'il s'agit d'y construire pour abriter les agents de change ; tantôt des rues qu'on propose d'y ouvrir.

Défunt ou non, le Palais-Royal reste un décor charmant, avec ses fins portiques, ses toits ornés de balustres et de vases, la gerbe irisée de sa fontaine et ses parterres brodés de fleurs. Du milieu des pelouses s'élancent quelques statuettes, d'une grâce un peu banale, mais que le temps a vêtues de mousse, et, sous un arbre aux branches tourmentées, le Hugo sublime de Rodin, nu comme un dieu antique, apaise la rumeur des flots avec un geste de Neptune. Sans la silhouette forcenée d'un Camille Desmoulins, trois fois

grand comme nature et qui casse méchamment des chaises, rien ne troublerait la reposante harmonie de ce cloître profane.

J'ai voulu revoir le jardin de la Belle au Bois Dormant. C'est maintenant un des lieux les plus animés de Paris. Il y règne tout juste la même fièvre que sur les boulevards. Les restaurants ont autant de dîneurs ; les magasins une égale clientèle. J'ai compté dans une seule galerie dix boutiques ouvertes, plus que dans toute la longueur de l'avenue de l'Opéra. Il y avait quinze personnes assises sur les bancs, sept promeneurs, un camelot, trois nourrices dont une sèche, six enfants et deux chiens. Une pareille affluence doit faire bisquer les gens de la rue de la Paix !

(23 septembre 1914.)

LES MIDINETTES

Qu'est devenu le joli peuple des midinettes ? Où sont et comment vivent les dix mille ouvrières qu'occupaient les grandes maisons de couture et de modes et que la guerre a laissées sans travail ? La rue de la Paix est une solitude. Plus d'équipages, plus d'étrangers ni de promeneuses en élégante toilette ; à peine quelques rares passants. Pas un magasin ouvert. Les joailliers ont mis leurs trésors à l'abri de la valeur prussienne, suivant en cela l'exemple de l'autorité qui emporta dans ses valises les diamants de la Couronne et le collier de Mme Thiers. Un hôtel a offert ses chambres à la Croix-Rouge ; les autres ont fermé leurs portes. Couturières et modistes ont congédié leur personnel, à l'exception d'un petit nombre de « mains » qu'elles gardent pour les costumes de deuil. L'heure n'est pas aux dépenses somptuaires ; de toutes les industries, les industries de luxe sont celles qui souffrent le plus et souffriront le plus longtemps.

La plupart des midinettes sont retournées chez elles, où elles vivent comme elles peuvent du secours accordé aux familles des mobilisés ; mais celles qui n'ont point de parents ? et les ouvrières venues de la province, qui sont seules dans Paris ?

Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont ouvert à leur usage, auprès de la Madeleine, une maison qui, même en temps de paix, leur rend les plus précieux services. Elles trouvent là une pension où, pour le prix modeste de trente-quatre sous par jour, elles sont logées, nourries, entretenues, blanchies ; un réfectoire où on leur donne à déjeuner pour 80 centimes ; un réchaud où elles peuvent apporter et cuire leur repas. Un orphelinat, une école, un dispensaire, une crèche complètent cette organisation modèle ; le dispensaire, auquel sont attachés douze médecins, ne délivre pas moins de dix mille consultations par mois. Tout cela dans le modeste immeuble du numéro 14 de la rue de la Ville-l'Évêque.

Les sœurs de la Madeleine, dès le début de la guerre, ont mis à la disposition de la Croix-Rouge une partie de leurs locaux qu'elles ont aménagée en hôpital pour cinquante blessés. Mais le désir de soigner nos soldats n'a pu leur faire oublier leurs clientes habituelles, au moment où celles-ci avaient le plus besoin d'aide. Elles ont créé un ouvroir où cent

cinquante jeunes filles travaillent, pour le compte d'une maison de pharmacie, à faire des pansements. Vous savez que chaque militaire emporte un peu d'ouate, du taffetas, une bande, une épingle, le tout contenu dans un sac de papier. Ce sont les midinettes qui préparent pour eux ce « pansement individuel » avec leurs doigts accoutumés à des travaux de fées. Elles y mettent autant d'haileté et d'ardeur qu'à composer leurs délicats chefs-d'œuvre. Elles travaillent en chantant, aidées par les religieuses ; et rien n'est plus charmant que cette ruche active, pleine de jeunesse et de lumière, où chacune des jolies ouvrières a trouvé le secret de s'improviser une parure originale avec le pli d'un voile ou un bonnet de papier.

(25 septembre 1914.)

LES NOURRICES

Il y en avait deux cent cinquante, hier, qui traversaient Meudon. Elles grimpaient les pentes abruptes qui montent du Val-Fleury à l'avenue du château, serrées les unes contre les autres, emplissant de leurs vastes croupes et de leurs ventres ballottants l'étroite chaussée de la rue de Paris. Aux fenêtres, les habitants se penchaient pour les regarder passer. Elles marchaient la tête basse, l'œil triste, chassant les mouches avec leurs queues. Quatre hommes armés de bâtons guidaient cette procession étrange ; je demandai à l'un d'eux : « Où donc les menez-vous ? » ; il répondit : « A l'Observatoire. »

L'Observatoire de Meudon occupe l'ancien domaine de Servien et de Louvois, racheté par Louis XIV à la veuve de ce dernier et embelli pour le Grand Dauphin. Du château construit par Mansart, les Allemands n'ont laissé qu'un étage et le fronton du milieu, car en 1870 ils s'exerçaient déjà au métier de Vandales. Mais les Parisiens, amateurs de promenades, connaissent bien les immenses et superbes terrasses, d'où la vue s'étend sur la vallée de la Seine et les collines boisées, découvrant un horizon plus magnifique encore que celui de Saint-Cloud.

La seconde de ces terrasses, la plus haute, celle qui communique de plain-pied avec la forêt, est réservée d'ordinaire aux travaux des savants. Des pavillons surmontés de coupoles abritent leurs appareils, des grillages hermétiquement clos tiennent le profane à distance de leurs observations. La guerre a fait de ce champ d'études un bercail de ravitaillement. Trois mille bœufs destinés à notre nourriture paissent l'herbe sacrée que foulaient seulement les pas de l'Institut ; il serait plus exact de dire qu'ils la paissaient, car, en moins de vingt-quatre heures, ils ont fait de la pelouse, piétinée et tondue, un terrain de manœuvre.

C'est là que se rendait le troupeau de laitières dont le cortège alpestre étonnait les habitants de Meudon. Parquées d'abord dans les prairies de la Bièvre, elles en ont été chassées par la pluie, mère des rhumatismes ; elles émigrent loin des brouillards. On trouverait difficilement aux environs de Paris un pacage plus sain que le plateau de Meudon et rien n'est si conforme au vœu de la nature que de réunir les deux espèces les plus

contemplatives de la faune d'Europe, les astronomes qui interrogent le ciel
et les vaches qui se plaisent à regarder les trains.

(27 septembre 1914.)

BIÈRE ALLEMANDE

J'ai un ami si singulier qu'il ne saurait se mettre au lit sans avoir avalé deux ou trois litres de bière. C'est pour lui un principe d'hygiène. Après la plus élégante des soirées, passée dans le monde ou au théâtre, après le plus fin dîner, arrosé de vins choisis, car il est connaisseur, il lui faut ce lavage. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, en escarpins et en cravate blanche, il grimpe vers Montmartre, échoue dans une taverne empuantie de tabac et engouffre des bocks à la santé de son rein, comme d'autres s'administrent l'Evian ou le Vittel.

Cet ami est très malheureux. Quelques-unes des brasseries qu'il honorait de sa confiance ont fermé dès la première heure. Funeste effet de la mobilisation : le patron y était plus allemand que la bière. D'autres ont renouvelé leur approvisionnement ; une pancarte déploie sur la glace cette profession de foi : « Toutes les bières ici sont françaises. » En effet, elles le sont ; elles sont légères, fraîches, limpides, autant que la Brau qu'elles remplacent, chargée d'alcool et de salicylate, était pâteuse et indigeste. Mais mon ami hoche la tête. En vain, je lui fais valoir des raisons de sentiment pour émouvoir son cœur de patriote : « C'est l'eau, me dit-il, c'est l'eau que nous n'avons pas. » Pas d'eau en France, alors que notre pays envoie dans le monde entier toutes les « perles des eaux de table ! » Il serait bien surprenant que pas une de nos sources ne fût propre à faire du brassin et que là-bas, des Vosges au Danube, il jaillît du nectar de la moindre gouttière. « Tout ce que vous voudrez, me répondait mon ami, il n'est bonne bière que d'Allemagne. »

Je le sentais si triste, que j'avais soif de soulager sa peine. Un matin, passant près d'une brasserie où l'on boit une bière exclusivement allemande, très spéciale de goût et de couleur et que, dans tout Paris, on ne trouve que là, je fus heureusement surpris de voir la maison ouverte. J'entrai et je déjeunai. C'était bien la même bière, noire comme du stout et fleurant le caramel. Le lendemain, j'amenai mon ami. J'ai vu boire des lions au Jardin des Plantes ; j'ai vu boire, aux manœuvres, des escadrons de chevaux ; je ne savais pas encore ce qui s'appelle boire. Quand il posa sa

dix-septième chope, il tourna vers moi un regard de reconnaissance et, s'essuyant les lèvres : « Ça, fit-il, c'est de la bière. »

Une chose m'étonnait. Comment, en pleine guerre, alors que nos frontières sont fermées aux produits de l'ennemi, une bière si allemande arrivait-elle à Paris du fin fond de l'Allemagne ? J'interrogeai le patron : « Nous sommes, expliqua-t-il, les entrepositaires ; nous avons une petite réserve. » Une réserve ! mon ami ne manqua point de revenir. Il revint tous les jours, aux deux repas et dans l'intervalle. En dépit de ses efforts, la réserve ne baissait pas ; bien mieux, malgré les chaleurs d'août, la bière semblait chaque jour plus saine et plus nouvelle : « Voyons, demandai-je au garçon, ce n'est plus de la réserve ? » Il levait la visière du heaume de fer-blanc où l'on range les serviettes. Il en tira un « foulard » dont il fouetta la table et, en clignant de l'œil : « N'ayez crainte, me dit-il ; nous la recevons toujours du même endroit. » Mon ami n'avait pas entendu. Il continue de savourer la bonne bière allemande, et je déguste, près de lui, le plaisir de savoir qu'elle n'est pas made in Germany.

(1^{er} octobre 1914.)

LES ÉCLAIREURS

Quand on les rencontrait le dimanche, il y en avait de si petits à côté de leurs grands bâtons que c'était un peu comique. Où allaient-ils avec ces alpenstocks ? et était-ce bien la peine de les appeler boys scouts et de les déguiser en Boërs pour leur faire conquérir les Kopjes innocents de la banlieue parisienne ? « Encore une manie importée d'Angleterre, disaient les esprits grincheux ; mais les Français ne sont pas sportifs ; ils manquent de persévérance et de docilité ; ça passera, comme les bataillons scolaires. »

En réalité ces enfants, qui avaient l'air de jouer au soldat, s'exerçaient à deux choses excellentes : à la marche, à la discipline. Chaque semaine, au lieu de gaminer dans les rues, ils faisaient de longues promenades au grand air, dans les bois ; ils campaient, creusaient des tranchées, sautaient de petites rivières, improvisaient des ponts. Ils apprenaient à manier la bêche et à faire la popote ; ils apprenaient surtout à obéir, en même temps qu'à se tirer d'affaire.

Depuis le premier jour de la mobilisation, ils sont mobilisés, au moins la « classe » des grands. Attachés aux mairies, aux ambulances, aux dispensaires, ils servent d'estafettes. Ils remplacent les municipaux. C'est eux qui font les courses et qui portent les dépêches ; eux qui vont dans les gares au-devant des convois et dirigent les blessés vers l'hôpital, les émigrants vers l'asile. Ils sont actifs, exacts, dévoués, silencieux, modestes. On les rencontre partout filant à belle allure, pédalant de toute la force de leurs mollets nerveux, aguerris par la marche ; ils vont vite parce qu'ils n'ont pas de temps à perdre ; ils sont sérieux parce qu'ils remplissent un devoir ; mais ils ne cherchent à bousculer ni éblouir personne et, le plus simplement du monde, ils rendent de vrais services.

On leur devra de la reconnaissance. Et l'image de ces petits éclaireurs, en costume khaki, en mollets nus et en chapeau de Boër, sera un des jolis souvenirs du « siège » de Paris.

(3 octobre 1914.)

LES TRICOTEUSES

On n'a plus de cœur à lire ; les romans paraissent trop fades ; il n'y a de lecture possible que celle des communiqués. Elle est brève ; quand on a repéré sur la carte les noms peu familiers des villes de Galicie et planté ses drapeaux, en voilà jusqu'au lendemain. On n'a plus le goût de faire du filet ; adieu les patients chefs-d'œuvre, les stores et les dessus de piano. Riches ou pauvres, toutes les femmes tricotent.

Pour tricoter, il faut de la laine. Elles vont en acheter dans les grands magasins. On leur en offre de blanche et de rose ; ce sont de jolies nuances, mais qui conviennent mal aux soldats. Le chef de rayon annonce un arrivage ; elles attendent et font la queue. Les autos qui apportent la laine arrivent entre deux et cinq heures. En moins de rien, tout est enlevé. Cette matière commune se fait rare ; en bombardant avec méthode les usines de Reims, l'artillerie allemande a diminué les stocks et augmenté les prix. Le paquet de quatre pelotes vaut maintenant 11 fr. 70.

Avec trois pelotes, on fabrique un maillot, un grand maillot, conforme au vœu de l'autorité militaire et tel qu'un général en a donné le patron dans les journaux : long, fermant bien au col, couvrant le ventre et les reins, muni de boutons solidement attachés. Trois pelotes et trois après-midi composent la bonne moyenne pour une taille de cuirassier.

La chaussette, travail à l'aiguille, relève d'un art plus délicat. Elle a des méandres capricieux, des jeux de mailles compliqués ; on ne voit s'y adonner que les dames d'un certain âge, mûries dans les labeurs du ménage et de la charité. Le gant, plus difficile encore, rebute par le surcroît d'habileté et de peine qu'exigent les cinq doigts. Aussi nombre de personnes demandent si l'on peut faire des moufles, qui sont confortables pour marcher et dormir, mais incommodes pour tirer. Le passe-montagne est un autre tour de force. Enveloppant les oreilles et la figure entière, à l'exception des yeux, il a un succès fou ; mais ce masque de laine, moulé sur le visage, veut un talent de sculpteur.

Aux débutantes, on conseille la ceinture qui peut servir aussi de cache-nez. Elle mesure en largeur 40 centimètres, en longueur 1 mètre 60 ; c'est

l'affaire de deux pelotes et d'un après-midi ; on a même le temps de prendre le thé.

Dans les salons, au Bois, sur les bancs des avenues, en wagon, à l'ouvrage, à l'ambulance pendant les veilles, partout les femmes manient le crochet, les unes lentement, avec prudence et en comptant les mailles, les autres avec une prestigieuse adresse, en se jouant et sans y regarder. On s'intéresse d'abord à la lutte de ces mains qui se rapprochent et s'éloignent comme deux moineaux qui se battent ; on admire leur blancheur, leur finesse, leur grâce : puis, si l'on est nerveux, on finit par être agacé. Elles semblaient agiles, elles paraissent obstinées ; le plaisir évident qu'elles prennent à ce jeu machinal devient presque une offense, une sorte d'alibi dans la conversation.

De jolies tricoteuses travaillent dès le réveil. Après le déjeuner et la lecture des lettres, en attendant l'heure du bain, elles se penchent, adossées à l'oreiller de dentelles, sur l'ouvrage interrompu le soir. Leurs longs cheveux se mêlent à la laine, et là-bas, cet hiver, quelque conscrit émerveillé s'étonnera de recevoir un passe-montagne tissé de fils d'or.

(5 octobre 1914.)

LA LECTURE DU COMMUNIQUÉ

Vers cinq heures on l'attend. Des groupes s'amassent aux alentours des kiosques ; les petites bonnes regardent les images ; les chiens se congratulent en tirant sur leurs laisses ; les hommes font quelques pas et explorent l'horizon. Enfin voici le porteur, piéton ou cycliste. Il jette sur la planche le paquet d'in-folios ; tous les bras se tendent en présentant un sou ; sans égard à cette impatience, la marchande plie d'un revers de main les feuilles encore humides ; un journal ne se vend que plié.

L'acheteur le déplie, le replie en sens contraire et la lecture commence : « A l'aile gauche..., au centre..., à l'aile droite..., sur le Niémen..., en Galicie... » Et aussitôt s'affirment les caractères. Les uns méditent longuement, comme s'ils pesaient chaque terme ; ce sont les déductifs. D'autres ne jettent qu'un coup d'œil et continuent leur route ; ils ont vu « indécis, progressons, inchangée » ; ce sont les romantiques ; ils comptaient pour ce soir sur 90 000 prisonniers. Il y a les myopes et les presbytes. Au bord du trottoir, un vieux ménage s'est arrêté ; le mari, un peu dur d'oreille, écoute en tournant le cou et en penchant la tête ; la femme lit : « A l'aile gauche..., au centre..., à l'aile droite..., sur le Niémen..., en Galicie... »

On rentre. Il est cinq heures et demie. Le jour tombe ; on s'approche de la fenêtre. Il vient peu de bruit de la rue qui n'a plus d'autobus et ne retentit encore qu'à de longs intervalles de la trompe des taxis. On entend, dans ce silence, la rumeur des étages voisins. Elle monte de l'entresol, elle descend du troisième. Au-dessous, au-dessus, à toutes les altitudes, un même besoin de clarté attire les locataires vers la croisée ouverte et la famille écoute une voix monotone qui dit : « A l'aile gauche..., au centre..., à l'aile droite..., sur le Niémen... »

Pourquoi une personne qui lit à haute voix a-t-elle toujours l'air de réciter les psaumes de la Pénitence ? Pourquoi prend-elle un ton de robinet ? Elle causait le plus naturellement du monde ; elle saisit un journal, et, tout de suite, elle psalmodie. Vieille habitude de couvent ou de collège ; souvenir de l'insipide lecture qu'on subissait au réfectoire. « Les parfums, les

couleurs et les sons se répondent ; » on évoque, à ce murmure, la fade odeur des lentilles refroidies.

Elles lisent mal, les lectrices. Quelques-unes bredouillent et ânonnent ; toutes écorchent les mots. Elles ne savent plus prononcer les noms propres : elles disent Crahonne, Longvy, Sainte-Ménchoulde. C'est l'effet de l'instruction universelle ; depuis que tout le monde lit, personne ne sait plus lire ; on apprend sa langue par les yeux. Nos pères apprenaient le français par les oreilles ; le moindre paysan savait qu'on dit Long-houy, Crâne, Crânelle, Sainte-Menou. C'est aussi l'effet de l'hégémonie méridionale. Les Languedociens sonores aiment à articuler le plus grand nombre de syllabes ; ils ne nous ont pas encore habitués à dire La-hon, Neversse ; rendons-leur grâces de cette discrétion.

(7 octobre 1914.)

FOOTBALL

Dix heures. Une de ces matinées sou riantes d'automne qu'on voudrait passer en Champagne dans la joie d'une heureuse vendange. L'air est frais ; la lumière, paisible et colorée, caresse doucement le marbre des statues et, autour des pelouses dont l'herbe est un peu longue, fait resplendir la pourpre des bégonias ; la fontaine égrène des diamants ; les poissons rouges, massés à l'ombre de la vasque, brillent à fleur d'eau comme un banc de corail.

Sous la voûte des marronniers dont la cime commence à jaunir, une vingtaine de soldats anglais jouent au football. C'est un divertissement si nécessaire pour eux qu'ils s'y livrent sur le champ de bataille, entre deux reprises du combat, et qu'un taube, les voyant courir à toutes jambes, a cru que la « méprisable petite armée » était en pleine déroute. Au feu ou aux Tuileries, les Anglais sont vite chez eux. Ils ont pris possession de la grande allée, emprunté au marchand de gaufres ses tables pour y poser leurs vestes et, en manches de chemise, la tête nue, ils mènent une furieuse partie. Ce sont de tout jeunes gens imberbes, que leurs mèches échevelées font paraître plus jeunes encore ; ils apportent à leur jeu une ardeur passionnée et grave ; ils guettent la balle comme l'ennemi, ils tapent dessus comme sur l'Allemand.

Une discipline parfaite ; jamais de discussion ; leurs cris, tout en monosyllabes, ont une brièveté militaire ; ils obéissent en silence au premier coup de sifflet. Au signal, le demi, avec une adresse d'équilibriste, recueille le ballon sur la pointe de ses doigts, puis l'élève des deux mains au-dessus de sa tête, en un geste d'offrande, pour servir la mêlée ; les trois-quarts, vites et lestes, se portent aussitôt vers les ailes ; les avants, de stature plus lourde, se réservent pour enfoncer le centre. L'arbitre dirige le combat. Ceux qui n'y prennent point de part jouent avec une badine et fument leur courte pipe, assis sur des chaises réquisitionnées.

Les promeneurs s'arrêtent et font cercle ; à cette heure matinale, ils ne sont pas nombreux : un facteur qui, sa tournée finie, rentre avec sa boîte vide ; un pédard appuyé sur sa bécane au repos, l'inévitable mitron, quelques bonnes en tablier blanc, visiblement intéressées par ces beaux gars

solides, deux Anglaises qui sourient aux succès de leurs compatriotes, et le gardien décoré qui se montre indulgent si la balle effleure les asters.

Un grand-père élève sur ses bras un poupon tout revêtu et coiffé de tricot rouge : « Tu vois, dit-il, les soldats ? » Le gosse ouvre des yeux ébahis. Du haut de son chandail écarlate, il toise avec un peu de dédain ces militaires incolores dont les uns n'ont pour armes qu'une pipe et une canne, tandis que les autres en molletières, en culotte de cyclistes, laissent voir leurs bretelles ou une chaîne de montre sur un gilet civil. « Amis ! reprend l'aïeul, amis, amis, les soldats ! » et il agite la menotte de l'incrédule qui, évidemment, ne comprend rien à l'Entente cordiale.

Cependant, tout là-bas dans la brume légère, l'Arc de Triomphe élève son dais glorieux. Et plus près la Renommée, la jolie Renommée de Coysevox, allongée sur son cheval bondissant ainsi qu'une écuyère de cirque, gonfle ses joues enfantines pour sonner la fanfare de la victoire prochaine.

(9 octobre 1914.)

LES DRAPEAUX

Qui disait qu'il n'y a plus personne dans Paris ? L'esplanade est noire de piétons. Ils se hâtent vers la grille qu'ils trouvent impitoyablement consignée, au moins pour les pékins, car des militaires la franchissent sans cesse, ainsi que des automobiles aux armes de l'état-major. « Le public, annonce une affiche, est admis à visiter la chapelle de 10 heures à 16 heures et demie. Entrée par la place Vauban. » Docilement, les pékins font par file à gauche ; à peine le temps de jeter un coup d'œil sur les canons qui défendent l'avant-cour, les jolis canons d'autrefois tout brodés de devises, ornés de cannelures et de griffons héraldiques ; ils tournent le saut-de-loup, suivent le boulevard des Invalides et prennent à revers la position.

Sous le dôme de Mansart, dont les dorures éteintes luisent doucement au soleil, la porte s'ouvre toute grande, à deux battants. Elle était close depuis le début de la guerre. La foule, qui bruissait d'une animation joyeuse, fait silence et se découvre en montant le perron comme si elle subissait, dès le seuil, la majesté du lieu ; elle mesure du regard l'ampleur de la coupole, puis, longuement, se penche sur la crypte où l'Empereur dort veillé par ses Victoires. Autour de la cuve de porphyre, la mosaïque dessine une couronne de lauriers et une étoile dont les rayons s'appellent : Wagram, Iéna, Austerlitz. Allons ! l'étoile de Guillaume II ne les fera point pâlir !

Au pied du fastueux autel, encadré de colonnes berninesques, la foule se divise et se forme en deux cortèges qui descendent entre les murs de marbre noir, se rejoignent devant les tombes jumelles de Duroc et de Bertrand et pénètrent dans l'Église des Soldats. Au sortir de l'autre, où les vitres bleues et jaunes filtrent un mystère quelque peu théâtral, celle-ci paraît toute blanche. Deux rangs de fenêtres y répandent une merveilleuse clarté ; la lumière joue sur l'or des candélabres, sur la pierre des balustres et les acanthes des chapiteaux. Tout le long de la corniche, les vieux étendards fanés par le soleil composent un décor d'une harmonie exquise, mais le peuple n'a d'yeux que pour les drapeaux allemands.

Ils flottent au bout de l'église, alignés sur la tribune de l'orgue, près des bannières conquises au Maroc. Ils sont six : cinq noirs et blancs, un rouge. Ils portent les mêmes emblèmes : au centre, l'aigle, furieuse, vorace ; aux

angles, l'initiale couronnée du kaiser. Ils sont troués et déchiquetés ; l'un est taché de sang, un autre n'est plus qu'un lambeau. On ne se lasse point de les considérer. Toutes les têtes sont levées, tous les bras sont tendus vers eux. On essaye d'épeler leurs inscriptions, que la distance empêche de saisir et aussi un souffle de brise qui, par moments, agite la soie. Mon voisin déchiffre : Gloria ; mais il se décourage : « On ne peut pas lire, dit-il ; c'est de l'allemand. »

Il y a là des gens de toute condition et de tout âge, des vieillards, des enfants, beaucoup de femmes dont plusieurs ont amené leurs poupons ; il y a des militaires en convalescence, de « petits » blessés qui sentent l'iodoforme. Un invalide dirige paternellement cette foule vers la porte : arrivée sous le cloître, elle aperçoit au fond de la cour d'honneur de grands fourgons automobiles : « Des prisonniers ! » dit une voix ; « des pillards ! » s'écrie une autre. A cette vue, on ne peut plus la tenir ; les hommes escaladent les barrières ; les gamins se fauillent par-dessous ; les femmes, avec un sourire, désarment la rigueur incertaine des plantons territoriaux. Mais un chef de bataillon se précipite, n'écoulant que son courage, et, à lui seul, refoule le flot de l'invasion.

Le peuple regagne la sortie, un peu déçu d'avoir manqué les Boches, qui n'en sont pas, content tout de même d'avoir vu les drapeaux et le tombeau de l'Empereur. On a rouvert le Temple de la Gloire : c'est bon signe.

(10 octobre 1914.)

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA

« M... ! » cria l'employé. A ce mot, nous quittâmes le N... S... La M... est un édifice assez noble qui dissimule une église sous l'enveloppe d'un temple romain. Il règne aux alentours une animation raisonnable, bien différente du tohu-bohu que décrivent les voyageurs. Nous n'avons vu dans la rue R... qu'une dizaine de fiacres dont la plupart, garés sur le milieu de la voie, attendaient le client. Il y avait jadis un autobus qui desservait toute la longueur du principal boulevard et qui, pour cette raison, s'appelait M... B... Cet autobus a disparu ; dès le premier jour de la mobilisation, il est parti pour où il assure le ravitaillement de la ^{me} armée. Des voitures de courses le remplacent, mais le service en est intermittent ; nous prîmes donc le parti d'aller à pied ; c'est, après tout, le meilleur moyen de visiter une ville.

Après cinq minutes de marche, nous atteignîmes la place de l'O... Ici l'on s'aperçoit tout de suite que le pays est en guerre : une moitié de la place est entourée de palissades derrière lesquelles se creuse une tranchée. Inutile de dire que l'O... fait relâche ; la danse et la musique ne sont plus de saison. A droite, s'ouvre une large rue, que les guides signalent pour son luxe. Les grands couturiers l'habitent ; nous nous flattions d'y rencontrer quelques brillantes mondaines ; mais toutes les boutiques sont fermées, sans doute par convenance, car cette rue se nomme rue de la P...

Elle conduit à une fort belle place, dont les architectures symétriques font honneur au génie de M... Il les éleva, au temps de L... XIV, dans les jardins de l'hôtel de V... dont cette place a gardé le nom. Au milieu, entourée d'une grille, se dresse une colonne de bronze qui porte la statue de N... Tournant ensuite à gauche, nous prîmes la rue S... H... qui passe devant le T... F... où l'on jouait chaque soir, dans des temps plus heureux, les immortels chefs-d'œuvre de M..., de C..., de R..., les drames sonores de V... H..., les fines comédies modernes de F... et de C...

Deux pas plus loin, c'est le P... R..., et, là encore, nous nous heurtons aux tristes réalités. On y a fait des travaux de défense : un fort commande l'entrée du C... d'E..., un pauvre fort, tout en bois, d'allure mérovingienne, qui ne tiendra pas longtemps. A ses pieds s'ouvrent des excavations comme s'il avait reçu déjà la visite d'un Z...

En face des magasins du L..., nous voulions visiter le palais du même nom. Les galeries sont fermées. A défaut de la J... et de la V... de M..., nous admirons longuement la cour du C..., le monument de G..., la statue de Q... M... et les charmants parterres qui relie le pavillon de F... au musée des A... D...

Après avoir traversé tout le jardin des T..., nous débouchons sur la place de la C... Ici le spectacle est proprement sublime. D'un côté, la façade pompeuse du G... M... ; de l'autre, par delà les rives de la S..., le fronton de la C... des D... ; devant nous les C... É... et leurs bosquets fleuris. Au loin, l'A... de T... déploie sa voûte géante, tandis qu'au premier plan, l'O... de L..., vieux de quarante siècles, rosit comme une jeune fille sous les baisers du soleil couchant.

Si maintenant vous demandez le nom de cette ville où se voient tant de merveilles, M. H... vous dira qu'« elle est, ou a été, une des capitales de la F... »

(13 octobre 1914.)

LES BICYCLETTES

« Vous faites encore de la bicyclette ? vous savez que ce n'est plus la mode... » Bien qu'il portât des souliers décolletés sur des chaussettes blanches, l'homme qui me disait cela avec quelque dégoût avait de grands soucis d'élégance. Il manquait tous les omnibus parce que : « On ne court pas dans l'enceinte des fortifications. » Je l'ai vu canoter en chapeau haut de forme et je présume qu'il couchait avec lui. Il y a quinze ans qu'il me tenait ce propos ; j'ai continué l'usage de la pédale, en me cachant des foudres de ce Pétrone. J'ai bien fait, la mode est revenue.

A vrai dire, ce n'est plus un sport ; ce n'est qu'un moyen de locomotion, mais combien agréable ! Il joint l'indépendance et la vitesse à la commodité. Veut-on profiter d'une heure de loisir pour respirer un peu ? Le taxi est un luxe de Sardanapale à quoi le moratorium ne permet pas de songer. D'ailleurs, la porte Dauphine est fermée aux voitures. On enfourche sa bécane ; on se glisse par le portillon. Pas d'autos ; les allées sont sûres ; on a à soi tout le bois de Boulogne, hors les espaces réservés aux bestiaux. Ces espaces sont considérables ; les moutons bêlent au Cercle des patineurs ; les bœufs mugissent à Longchamps. Et, bien loin autour de ces parcs, une « zone militaire », marquée par de petits drapeaux, en défend l'approche aux passants. Mais on a laissé aux humains les routes macadamisées.

Dans Paris, la bicyclette a repris droit de cité. Elle n'est plus l'apanage des petits faubouriens dont la juvénile imprudence osait seule se risquer parmi les autobus : elle est la monture commune des non-mobilisés. Des sexagénaires circonspects la conduisent à travers les rues ; ils sont très nobles avec leur barbe grise et la carrure de leurs épaules rejetées en arrière pour faire contrepoids à leur abdomen imposant ; libres d'inquiétude à l'égard des voitures, qui ne sont pas nombreuses, ils n'ont à se méfier que du rail des tramways. Beaucoup de cyclistes dames ; il y en a de jeunes, de moins jeunes et de tout à fait mûres. Celles-ci se tiennent droit en selle, solidement équilibrées sur de fortes assises ; elles vont avec une gravité dont le centre est impressionnant ; elles sont, d'ordinaire, en tenue de visite,

chapeau à plumes, boa de fourrure, jaquette ; elles peinent à la montée des ponts.

Je passais celui du Carrousel quand je vis, avec stupeur, venir un étrange pédard. Il avançait sous un chapeau haut de forme, raide comme la justice et plus sérieux que s'il l'eût avalée. Mes yeux se refusaient à reconnaître Pétrone, mais je l'identifiai à ses souliers Molière et à ses chaussettes blanches que découvrait jusqu'aux jarretelles son pantalon retroussé avec soin. Me voilà rassuré sur la mode : on peut avouer sa bécane sans se déshonorer.

(15 octobre 1914.)

LA VILLE MAGIQUE

C'était l'endroit le plus parisien de Paris : on y tanguait l'après-midi, on y tanguait le soir ; qui se souvient encore du tango ? Il se pressait aux portes une telle affluence qu'il fallut établir des barrières pour contenir la foule et ouvrir autant de guichets qu'on en voit sur les champs de courses pour les clients du Pari mutuel. Une sorte d'arc de triomphe, flanqué de deux minarets, en annonçait l'entrée ; la nuit venue, ces architectures s'illuminaient de mille feux qui, reflétés par l'eau du fleuve, réveillaient dans ce quartier endormi des souvenirs d'exposition.

Passé le seuil, l'illusion subsistait. Autour d'une fontaine lumineuse, s'élevaient des palais de carton-pâte et, parmi ce décor fragile de féerie ou de foire, circulait un peuple cosmopolite qui parlait toutes les langues de la tour de Babel. Partout des « attractions » dont chacune avait son tourniquet. Ici le puits de la Vérité ; là, la grotte des Sirènes ; plus loin les montagnes russes, dont les wagons s'engouffraient dans des tunnels rocheux avec un grand bruit de roues et de femmes hurlantes ; ailleurs les toboggans, les water-chutes et autres instruments de supplice qui font la joie robuste des races américaines. Il y avait aussi, pour les âmes paisibles, des jeux plus sédentaires, notamment tout un jeu de tabourets de piano grâce auxquels, en pilant du poids de son assiette, on gonflait des ballons de baudruche. Le prix était à l'amateur dont le ballon éclatait d'abord ; il consistait en un chien de verre filé qui valait bien trois sous et revenait à cinq francs. Et il y avait surtout le palais du Tango où, moyennant un louis, une duchesse, pour peu qu'elle eût la main heureuse, pouvait se flatter de danser avec son valet de chambre.

Un soir, les minarets n'allumèrent pas leurs feux ; une affiche, collée en travers de la porte, disait : « Magic City, ayant été réquisitionnée par l'autorité militaire, n'ouvrira pas aujourd'hui. » Il y a de cela deux mois et demi : l'affiche est toujours là. Deux mois et demi sans tanguer ; qui aurait cru que ce fût jamais possible ? Que d'impatiences, que de fourmis ! Mais où sont les belles tangeuses ?

Un après-midi, une animation insolite attira l'attention des passants ; les grilles s'étaient rouvertes et, de toutes parts, arrivaient des voitures, mais de

singulières voitures, des camions chargés de peaux de bœufs. Les camions entrèrent dans la cité magique, entre le puits de la Vérité et les montagnes russes. Des riz-pain-sel survinrent ; ils déchargèrent les peaux aplaties et séchées dont les quatre moignons marquaient encore la forme de l'animal ; ils les portèrent dans la grotte des Sirènes. Puis un planton referma les grilles et, sur une porte latérale où se lit toujours l'enseigne de la maison, ombragée du drapeau tricolore, il posa ce triple écriteau : Centre de tannage. — Première circonscription de couchage. — Les volontaires anglais au fond de la cour entre deux et cinq heures.

Que deviennent, au fond de la cour, les volontaires anglais ? Sont-ils couchés ? sont-ils tannés ? Je n'ai pas osé m'enquérir auprès du factionnaire. Mais les voisins assurent qu'on tanne surtout les peaux, qu'elles arrivent en grand nombre et que jamais ils n'en avaient tant vu. On en fait ensuite des brodequins, des ceinturons et des gibernes au bord du puits de la Vérité et sur les tabourets de piano où les gens chics gagnaient des chiens de verre filé en gonflant des ballons de baudruche.

(17 octobre 1914.)

L'INTERDICTION

Il descendait gaiement l'avenue du Bois, s'attardant çà et là pour faire des politesses, puis, reprenant sa course fantaisiste, inspectait les tas de sable et flairait les jupes des mioches qui emplissent des seaux multicolores avec de menues pelles en bois. Tout, en lui, respirait une joie sans malice, et, en signe d'allégresse, il remuait le petit tronçon qui lui reste de sa queue. C'est un fox à poils rudes dont la peau noire transparaît à travers des soies couleur de crevette et dont l'âme tendre se révèle dans la claire nuance de ses yeux.

Au bas de l'avenue, il s'arrêta. « Kiki ! Kiki ! » La voix de son maître se faisait tour à tour persuasive ou impérieuse ; mais Kiki ne voulait rien savoir. Planté sur ses quatre pattes, il refusait de franchir la porte et, le regard fixé sur la grille, contemplait avec épouvante un écriteau où se lisait ce dodécasyllabe :

Les chiens sont interdits dans l'intérieur du Bois.

Au temps que la culture allemande nous permettait d'avoir des musées et de conserver les œuvres d'art ailleurs que dans les casemates, il y avait au Luxembourg une pinacothèque où l'on voyait, entre autres peintures, un tableau de Jean-Paul Laurens. Par la porte basse ouverte dans la muraille de droite s'éloignait une procession. L'archevêque, mitre en tête et ployant sous une lourde chape d'or, suivait le cortège des prêtres. Le poids des ans et du costume ralentissait sa marche ; mais le rictus implacable de ses zygomatiques annonçait une résolution que rien ne peut fléchir. Derrière lui, un cierge renversé et qui fumait encore faisait paraître plus vide l'immense salle déserte et là-bas, tout au fond, sous les arceaux romans incrustés de mosaïques, un roi de jeu de cartes, effondré sur son trône, mesurait d'un œil hagard l'horreur d'une solitude rendue plus effroyable par l'angoisse d'une femme échevelée qui se pendait à son cou. Cela s'appelait l'Interdiction.

Dans quel cul de basse-fosse Robert le Pieux achève-t-il d'expier son inceste ? Sous quel blindage à l'épreuve des obus cherche-t-il le repos entre les bras de Berthe de Bourgogne, femme de son péché ? Hors M. Bénédite, nul ne saurait le dire ; mais j'ai toujours gardé un souvenir tragique de ce roi, muré dans son crime et retranché des vivants.

Kiki sait mal l'histoire de France ; il visite rarement les musées. D'ailleurs les chiens ne sont guère moins « interdits » dans les galeries de peinture que « dans l'intérieur du Bois ». Mais ses courses vagabondes ont pu se rirer un jour de la consigne et l'amener devant le Jean-Paul Laurens. Je l'ai cru en voyant l'effroi de son âme naïve. Il sait qu'il n'est pas bien coupable. Il n'a jamais épousé Berthe de Bourgogne et son tort le plus grave est de mordiller parfois, en manière de jeu, les jambes des bestiaux. Pour une faute si vénielle, l'interdiction paraît une peine bien lourde. C'est pourquoi, devant l'alexandrin du policier-poète, ce fox au poil rude, mais au cœur innocent, demeurerait interdit. On le serait à moins.

(19 octobre 1914.)

L'HOMME ENTRE DEUX AGES

On comptait quatre âges de la vie, on n'en compte plus que deux : celui de partir, celui de rester. Mais il y a dans l'intervalle ce que M. Barrès appellerait une marche, un âge qui n'est ni l'un ni l'autre, l'âge des gens qui n'en ont pas. Tel Arnolphe, s'il est rasé ou teint, garde après un demi-siècle une fraîcheur de Clitandre. En temps de paix, c'est un avantage ; en temps de guerre, une incommodité : l'âge indécis devient l'âge ingrat.

« Quel jour partez-vous ? » Pendant la mobilisation, c'était le début de tous les entretiens. La première fois que la question fut posée à un quinquagénaire, elle lui fit un certain plaisir ; avec des grâces d'Arsinoé, il prit un air modeste et répondit en minaudant. Si le questionneur était une questionneuse, une formule le tirait d'affaire : « Je ne pars que sur convocation individuelle ; j'attends. » Il attendait, en effet, tranquillement. Il eut aussi une joie sensible lorsqu'un gendarme lui demanda son livret. Il le tendit d'un geste résolu, en homme qui n'a rien à craindre, soutint avec fierté l'examen de Pandore, cambra la taille et s'éloigna : « Dieu merci, je marque encore bien ! »

Comme il s'en allait, le feutre sur l'oreille, le jarret ferme et frappant du talon, une dame en deuil lui jeta un regard de reproche. Deux pas plus loin, une midinette le toisa de la tête aux pieds ; déjà son donjuanisme s'appêtait à se réjouir quand, derrière lui, la voix de l'arpette dit aigrement : « Qu'est-ce qu'il fait à Paris, celui-là ? Il est costaud. » Le regard et le propos lui donnèrent à penser. Un de ses contemporains était sorti de pareille incertitude en laissant croître sa barbe et en cessant de la teindre ; il marchait même un peu voûté. Arnolphe a l'âme noble ; le souvenir de ce Labadens, travesti en Géronte, l'emplissait de mépris. La nuit, il dormit peu. Des souvenirs de caserne, de marches, de manœuvres traversèrent sa veille : « Du diable, je suis encore solide ! » Le lendemain, dès la première heure, il se présentait à la place et demandait le bureau des volontaires. Le planton le considéra avec quelque étonnement, mais Arnolphe ne s'en aperçut pas, occupé qu'il était lui-même à regarder ce territorial ventru et les cheveux tout gris : « Ce Champignol, songeait-il, a dix ans de plus que moi ! »

« Cour Masséna, escalier B ; premier étage ; septième porte à droite. »
Passé la septième porte, Arnolphe fut reçu très cordialement ; on loua son bon vouloir ; on inscrivit son nom ; on le pria de se déshabiller. Il obéit sans fausse pudeur, content de son architecture, et il bombait ses pectoraux. « Toussez ! » Arnolphe toussa à ébranler la salle. « Bien, très bien ; voyons le cœur. » Le major, à travers une serviette, écoutait les battements de l'horloge. « Bien ; le foie. » Et ses doigts pétrissaient la chair comme de l'argile. « Bien, très bien ; maintenant les artères... Bi...en... Mais, mon pauvre monsieur, vous ne marcherez pas trois jours. Vous avez les artères comme des tuyaux de pipe. »

C'est ainsi qu'après ses rêves de gloire Arnolphe rentra déçu et artérioscléreux. Il soupire quand une femme dit devant lui, avec plus de bienveillance peut-être que de syntaxe : « On a l'âge qu'on paraît. »

(21 octobre 1914.)

A NOTRE-DAME

Notre-Dame est encore une église ; il n'a pas dépendu des Allemands qu'elle ne soit un monceau de ruines. Avec ce tact exquis dont ils ont le privilège et leur sens affiné de la diplomatie, le jour même qu'ils protestaient devant le monde civilisé de leur vénération pour les antiques chefs-d'œuvre et de leurs regrets pour la destruction de Reims, un Taube, venu tout exprès de quarante lieues, bombardait la basilique parisienne. Il n'y a plus à parler ici de malheureux hasard, d'artillerie française embusquée dans les tours, de signaux lumineux ni de ligne de tir ; on a vu l'avion se promener autour de l'édifice, choisir la place où il allait frapper, puis semer trois projectiles, dont l'un incendiaire. La « religion » des neutres est maintenant éclairée ; ils savent à quoi s'en tenir sur celle des soldats de Guillaume le Pieux.

Notre-Dame est encore une église et pas un jour, depuis le commencement de la guerre, le service divin n'y a été interrompu. A Paris comme ailleurs le clergé est resté à son poste, donnant le plus simplement du monde, et sans même y prendre garde, un exemple que les fonctionnaires radicaux n'ont pas toujours suivi. Les fidèles n'ont pas déserté davantage. Seulement l'assistance n'est plus tout à fait la même. En temps de paix, elle se compose des ouailles de la paroisse et aussi de volontaires, — peut-on dire d'amateurs ? — qu'une dévotion particulière attache à Notre-Dame et qui viennent de quartiers lointains pour y entendre la messe du dimanche. Beaucoup de ces habitués sont partis, les uns mobilisés, les autres appelés en province par les travaux de la Croix-Rouge ou par les devoirs mondains de la villégiature. Ils ont été remplacés par un contingent de troupes fraîches, contingent si nombreux que le dimanche il emplit toute la grande nef, au lieu des quelques rangs de chaises qui d'ordinaire suffisent. Au style des chapeaux, on s'aperçoit tout de suite que ces nouvelles recrues ne sont point parisiennes ; pour la plupart, en effet, ce sont des réfugiés, pauvres gens que l'invasion a chassés de Belgique, de Flandre, de Champagne et qui sont venus chercher asile auprès de nous.

Notre-Dame a vu des spectacles imposants lors des prières publiques, quand l'église se trouva trop étroite pour contenir la foule et que Mgr

Amette dut monter sur une chaire élevée devant le portail afin de bénir les milliers de fidèles restés sur le parvis.

Chaque jour, vers deux heures, a lieu une cérémonie qui n'est pas moins touchante dans sa simplicité. Après les vêpres des chanoines, psalmodiées au fond de la vieille basilique, dans la chapelle de la Vierge, on prie pour la France et l'armée. Des femmes, souvent en deuil, des religieuses, quelques hommes, civils ou militaires ; il n'y a là qu'une centaine de personnes qui prient à demi-voix, mais avec quelle ferveur ! D'instinct, les étrangers qui flânent dans l'église ralentissent le pas et marchent sur la pointe du pied. Parmi ces visiteurs, beaucoup de soldats anglais. Ils vont par bandes de trois ou quatre, silencieux, corrects, parfaits de tenue et de respect. Après le salut, un de ces groupes, l'autre jour, se présenta à la sacristie : « Vous priez pour l'armée française, dit-il à un des prêtres, mais vous ne priez pas pour nous. » On a fait droit à cette juste remarque ; on prie maintenant, à Notre-Dame, pour la France et pour ses alliés.

Le Dieu des armées est aussi le Dieu qui justifia le Publicain « et non pas l'autre ». S'il se plaît toujours à élever qui s'abaisse, il écoutera ces humbles prières et l'on ne peut douter qu'il n'abaisse copieusement le Pharisien qui s'est tant élevé.

(25 octobre 1914.)

DÉBAUCHE

Minuit trois quarts !... Depuis le commencement de la guerre, c'est la première fois. Quel Paris singulier ! C'était l'heure où se ranimait le vacarme, assoupi après le coup de feu du dîner, l'heure où la corne des fiacres revenant du théâtre se mêlait au grondement de l'autobus « balai » et secouait les couche-tôt au fond de leurs alcôves. De la Tournelle à la Concorde, pas un piéton, pas une voiture. Les quais sont dans une obscurité, dans un silence profonds ; le seul bruit qu'on entende est celui des charrettes maraîchères qui, le long de l'autre rive, sautent sur le pavé en descendant vers les Halles et dont les lumignons tremblent comme des feux follets. Un brouillard monte de la rivière ; l'unique bec de gaz qui veille sur chaque pont s'enveloppe d'un halo et se coiffe d'un cône d'ombre, noire comme de la suie.

Dans ces ténèbres, les monuments grandissent ; la Monnaie devient colossale ; il n'est pas jusqu'à l'Institut dont la coupole bourgeoise ne prenne quelque noblesse ; au milieu de l'hémicycle, la petite Marianne de marbre est pâle comme un fantôme dont elle a la raideur ; en face, le Louvre déploie une muraille immense et qui paraît aveugle ; on ne distingue d'autre ouverture que la trouée lumineuse du Carrousel entrevu à travers les guichets ; la silhouette des toits, des dômes et des campaniles se découpe sur le septentrion.

Car, si le brouillard est opaque au point qu'on voit à peine miroiter l'eau du fleuve, la couche n'en est pas très épaisse. Il atténue la puissance des pinceaux lumineux que les phares électriques, à cette heure tardive, promènent assez mollement ; mais, au-dessus, s'étend un ciel d'un bleu intense, peuplé de myriades d'étoiles qui brillent d'un merveilleux éclat. Le noctambule que j'ai été se réveille à ce spectacle splendide ; je m'avance sur le pont des Arts ; enivré de poésie, je voudrais reconnaître et nommer tous ces astres ; à ma honte, je ne retrouve que le chariot de David ; encore me semble-t-il l'apercevoir vers l'est.

Tandis que je médite, deux sergents de ville s'approchent d'un air méfiant ; cet homme, le nez en l'air et qui s'abrite les yeux sous sa main relevée, ne leur dit rien qui vaille ; ne ferait-il pas des signes à un

Zeppelin ? Je renonce prudemment à poursuivre mon enquête et, encore ébloui, je redescends sur le quai où je trébuche sur des tas de pavés. Le patriotisme des compagnies de tramways ne saurait être suspect ; on ne les accusera point d'attirer par des feux inutiles l'attention de l'ennemi.

Tout ce paysage de brouillard a je ne sais quoi de japonais ; l'azur violent du ciel, l'eau noire, les architectures sombres et noyées dans la brume, les affiches transparentes des kiosques pareils à des lanternes, font penser à Hiroshigé. Au tournant de la rue du Bac, un bruit étrange gronde dans le silence ; est-ce celui de quelque pompe nocturne ? Au fait, on n'en rencontre plus ; seraient-elles mobilisées ? Non, c'est le roulement d'un pétrin mécanique sur lequel, par un soupirail, j'entrevois un torse nu qui se penche, musclé et gras comme ceux des lutteurs d'Hokousai. Encore le Japon !

Cette dernière impression me conduit jusqu'à ma porte où je sonne timidement. Il est une heure cinq ; que va dire mon concierge ? J'étais moins troublé autrefois à quatre heures du matin.

(27 octobre 1914.)

LES BRASSARDS

Le plus commun fut d'abord celui de la Croix-Rouge. On le voyait à l'aile gauche de tous les piétons, comme on voyait le fanion de la convention de Genève claquer sur la toiture de toutes les limousines. Bon nombre d'autos ont dû à ces couleurs de n'être pas réquisitionnées, et le pavillon a couvert beaucoup de marchandise en route pour le Midi. Il n'est plus permis de porter ce brassard en dehors du service ; cela explique que sa vogue ait un peu diminué.

A défaut de celui-là, les autres ne manquent point. Il y a les brassards militaires. Le plus noble est blanc avec foudres ; c'est le brassard de l'état-major du ministre de la guerre ; à tout seigneur tout honneur. Ensuite, vient le blanc et rouge : état-major d'armée ; après, le tricolore : état-major de corps d'armée ; l'un et l'autre sont avec foudres. L'état-major de division se contente du brassard de soie rouge, qui porte une grenade si la division est d'infanterie, une étoile si elle est de cavalerie. L'état-major d'artillerie est bleu avec canons croisés. Un brassard en « drap du fond » avec numéros et attributs indique le vélocipédiste ; un brassard vert, couleur de l'espérance et des pois écrasés, présage le ravitaillement. En drap bleu avec étoile, il signale le télégraphiste, s'il est « foudré en blanc » ; en toile bleue avec G. C., il décèle le garde des voies de communication. Les automobilistes ont un A sur drap rouge ; c'est un brassard extrêmement distingué ; ceux qui l'arborent sont millionnaires, ou au moins chauffeurs de taxis.

Les ministères ont droit aux trois couleurs, aux trois couleurs de la patrie ; des inscriptions en or servent à les désigner ; suivant que l'étoffe est de soie, de drap ou de simple toile, que les couleurs se superposent ou se côtoient en largeur, les personnes compétentes reconnaissent les départements et distinguent les services, mais c'est toute une étude, je n'aurais garde de m'y aventurer. Un brassard de linge qui fut blanc montre des marques imprimées au pochoir ; ne vous étonnez point de le trouver défraîchi et saluez-le bien bas ; il est à la peine depuis le premier jour ; nous lui devons le succès de la mobilisation ; c'est le brassard des chemins de fer.

Bleu et rouge, ce sont les couleurs de la ville de Paris. En temps de paix ; les ordonnateurs de pompes funèbres s'en pavoisent le ventre ; elles ornent,

depuis la guerre, toutes les manches de lustrine des gratte-papier municipaux. Les agents de la ville opérant en plein air ont reçu d'autres insignes, infiniment divers ; chaque mairie a ses employés dont chacun porte son bout d'étoffe ; on n'imagine pas combien de variations un esprit ingénieux et administratif peut tirer de ce thème unique : le brassard !

Il s'en est fallu de peu que l'initiative privée n'y joignît son apport. Sous la rubrique On réclame, un lecteur écrivit un jour à l'un de nos confrères : « C'est un chagrin pour un homme encore jeune de sentir peser sur lui les regards étonnés des personnes qui le rencontrent. Pourquoi, semblent-ils dire, celui-là n'est-il pas parti ? » Et le lecteur réclamait le brassard des réformés. Il eût été sans doute de ton neutre, acheté en solde dans les laissés-pour-compte, et légèrement chiné. Le réclamant ne l'a point obtenu. Qu'il n'en ait pas de regrets ; ce brassard n'eût fait que déplacer l'objet de l'inquisition : « Qu'est-ce qui lui manque ? » auraient dit les regards. On aurait dû imprimer sur l'étoffe un H pour les hernies, un V pour les varices ; mais le passant, incertain devant ces initiales, eût hésité encore entre l'hématurie, l'herpès récidivant et l'hermaphroditisme, entre la varicelle et le vitiligo, « albinisme partiel, dystrophie pigmentaire, dyschromie de la peau ».

N'oublions point le brassard de moire blanche à crépines d'or : c'est le brassard des premiers communians.

(29 octobre 1914.)

LA VIE SIMPLE

Un des premiers effets de la guerre a été de ramener le monde à la simplicité. Simplicité d'existence : elle s'impose « faute de pécune » ; simplicité d'idées et de propos. Nous ne nous apercevions pas combien notre vie était artificielle.

Il y avait des restaurants où il était glorieux de paraître, d'autres où l'on avait quelque honte d'entrer. On mangeait mal dans les premiers, au son d'une musique infâme, parmi des bandes de Fuégiens et des familles berlinoises. On maudissait le maître d'hôtel allemand qui venait, la bouche en cœur et le dos obséquieux, vous offrir du bodage ; on maugréait contre l'orchestre de Boches travestis en tziganes qui raclait tour à tour le Crépuscule des Dieux et la Veuve joyeuse ; on se détournait avec dégoût de la table voisine où bâfrait un couple teuton, le mâle vociférant son langage inhumain en face de sa moitié costumée en légume. On pestait, on souffrait ; on « y était d'un louis » ; mais on avait dîné dans « un restaurant chic ».

Il y avait de petits théâtres où il était convenu que l'on devait aller. Pour quatre-vingt-seize francs, non compris le droit des pauvres, on y obtenait une baignoire et, deux heures durant, y compris trois entr'actes, on trempait jusqu'au cou dans un bain d'inepties. L'obscénité pure alternait avec le coq-à-l'âne ; le coq-à-l'âne était si sot qu'il eût été sifflé dans une parade de foire. Pour entendre un mot drôle, il fallait le dire soi-même, comme dans ces guinguettes où l'affiche permet « d'apporter son manger ». La seule consolation était de penser que l'auteur, quelque Parisien de Francfort, avait payé plus cher encore que l'assistance. On sortait de là fourbu, humilié au fond de soi de s'être laissé refaire ; mais on avait passé la soirée dans « une boîte amusante ».

Il y avait des expositions qu'on devait avoir vues. Expositions des Trente-Six Chefs-d' Œuvre, elles servaient aux Herren Kunsthändler à déballer leurs fonds de magasins. Ce n'étaient que Rembrandts de la quatrième manière, Constables contestables, Turners à rebuter le Louvre, Vincis pour M. Bode et Vélasquez posthumes. Nous accourions, peuple docile, passer en revue ce Landsturm ; nous donnions sans compter cinq

francs le vendredi, quarante sous les jours ordinaires, pour admirer une collection qu'on aurait eue à moins, avant la dernière couche prodiguée à Munich, et sans les frais d'aller et de retour.

Il y avait les ventes, les grandes ventes. On déjeunait à la hâte pour arriver de bonne heure ; on traversait la rue, pleine d'autos et de voitures de maîtres. Déjà la galerie regorgeait d'amateurs ; il y régnait une chaleur étouffante ; mêlé à la foule, pressé à gauche, pressé à droite, on défilait le long des murs ; parfois, au risque de se percer les yeux sur une épingle, on distinguait l'angle d'un cadre entre les plumes de deux chapeaux. On rencontrait des gens de connaissance : « Délicieux, le Chardin ! — Délicieux ! Il fera quatre-vingt mille. — Quatre-vingts ? Cent cinquante ! — Vous avez vu le Meissonier ? — Peuh ! Meissonier ! » D'ailleurs, la tête d'un monsieur myope couvrait obstinément le Meissonier.

Il y avait les concerts du dimanche, Weingartner, Nikisch, Richard Strauss. « Quelle différence avec nos chefs d'orchestre ! » Ils auraient pu jouer en scherzo une marche funèbre ; on y aurait vu la marque de leur tempérament ; le prix des places aurait doublé.

Tous ces snobismes réunis composaient la vie parisienne, celle qui fait soupirer des personnes en province : « Ah ! la vie de Paris ! » Nous n'avons plus de festivals, de ventes, d'expositions, ni de petits théâtres. Nous dînons pour trois francs. Et, devenus philosophes, nous disons comme Renan à qui l'on montrait les merveilles rassemblées au Champ de Mars : « Que de choses dont je puis me passer ! »

(31 octobre 1914.)

LA CLASSE 1915

Le matin, vers huit heures et demie, un flot de jeunesse envahit la place Baudoyer. Ce sont les recrues de la classe 1915. Le Conseil de révision se tient à la mairie du 4^e arrondissement. Chaque arrondissement les envoie tour à tour se faire examiner. Ils sont très jeunes : dix-neuf ans à peine, quelquefois dix-huit. Ils n'ont pas eu, comme leurs devanciers immédiats, le temps de se préparer à la vie militaire ; ils ne savent rien du métier de soldat ; quelques-uns, tout frais sortis de l'école ou de la famille, ont un visage d'enfant.

Un individu vient à leur rencontre, et d'une voix autoritaire : « Vous avez votre numéro ? » S'ils l'ont ! vous pensez bien. Ils ont reçu une feuille portant un chiffre avec cet avertissement : « Retenez ce numéro ; gardez-le toute votre vie ; il remplace celui de l'ancien tirage au sort. » Le bleu, avec respect, indique son numéro, que le quidam écrit sur une image ornée de drapeaux et de devises : « C'est soixante-quinze centimes. » Si le bleu donne un franc, on lui rend cinq sous ; s'il en donne deux, on lui rend la même somme ; vient-il à réclamer, on lui répond qu'il a mal entendu : « C'est un franc soixante-quinze. » Une discussion s'élève ; un sergent de ville apaise le conflit. Hâtons-nous d'ajouter que cet abus n'est pas général, et qu'il est fort désapprouvé.

Les recrues pénètrent dans la cour par groupes de quarante ; ensuite, par groupes de vingt, dans une grande salle chauffée qui sent la ménagerie. Elle est garnie de bancs. Le premier rang, adossé à la muraille, délace ses chaussures ; le second quitte ses vêtements ; le troisième est assis tout nu ; le quatrième se lève à l'appel d'un sergent. Ce sergent est une sorte de commissaire-priseur ; il fait l'inventaire et note le signalement. Il y a des recrues qui parlementent ; le sous-officier, d'un mot bref, interrompt leurs explications. Il y en a d'autres qui se penchent et lisent son grimoire : « Tenez-vous droit ; regardez-moi ! » Le conscrit se redresse, les yeux à hauteur d'homme, le petit doigt sur la couture d'un invisible pantalon. Mais le sergent a reconnu et décrit la nuance de l'iris : « Vous n'aurez pas fini, bientôt, de me fixer ? » Tel est le premier contact avec la vie des camps.

Cependant le major jette de loin un coup d'œil sur l'ensemble ; on dirait d'un artiste qui choisit un modèle, ou d'un Normand qui va acheter une vache ; puis il s'approche et vérifie le détail. L'examen est rapide, mais se fait avec conscience ; on ne met pas plus de soins à l'élection d'un pape. L'enquête est-elle satisfaisante ? Le major quitte son air bourru : « Bon pour le service ! » dit-il avec un large sourire. Et une claque paternelle, appliquée sur la croupe, donne congé au partant.

Dans la rue, le nouveau chevalier et futur maréchal retrouve les camelots. Ils ont dressé sur le trottoir leurs petites échoppes, toutes tendues d'insignes et de flots de rubans. Les nœuds tricolores paraissent un peu communs ; les distingués sont verts, écarlates, lilas, en tout cas monochromes, en soie frangée d'or et couverte d'épigraphes : « Qui vive ? France. — Quand même. — Gloire aux Alliés. — Honneur aux Enfants de la France », ou, plus simplement : « Souvenir du conseil de révision ». Parmi les insignes, on remarque, à côté des vulgaires médailles, une espèce de broche en simili-or, dont les lettres ajourées composent le mot « Bon ». Ce n'est pas très militaire, mais c'est fort élégant. Pour les bourses tout à fait modestes, il y a l'image d'Épinal qu'on épingle au chapeau ; elle porte le millésime, des épisodes de guerre, la figure équestre du généralissime et parfois « Bon pour les filles », plaisanterie bien gauloise, car elle n'a rien d'allemand.

(2 novembre 1914.)

AU PLATEAU DE CHATILLON

M. le duc de Croy était un grand seigneur d'une espèce assez rare. Bon soldat, courtisan habile, sans négliger de se maintenir en faveur, il avait su se faire une existence en dehors de Versailles. Instruit, curieux, indépendant, c'était le type de l'amateur. Il passait l'été à Paris parce qu'en cette saison il y était tranquille et pouvait flâner à loisir : il visitait les monuments et les belles demeures, fréquentait les artistes, les gens de lettres et les savants. L'astronomie l'intéressait, ainsi que la botanique, mais il avait surtout la passion de la bâtisse. Il en causait avec Gabriel et avec Louis XV, qui le consultait pour Trianon. Sa Majesté se piquait aussi de s'y connaître ; elle lui crayonnait en échange des croquis de fabriques et s'intitulait en souriant « l'architecte de M. de Croy ».

Outre son hôtel de Paris, qui subsiste au n° 5 de la rue du Regard, le duc avait en Flandre son château de l'Hermitage dont la construction l'occupa toute sa vie et que son fils s'empessa d'abattre pour le relever plus magnifique ; il s'était fait à Ivry une maison de campagne dans un site qu'il trouvait délicieux et que nous apprécions moins ; Ivry s'est encombré de fabriques qui ne rappellent en rien le crayon d'Hubert Robert ni même celui de Louis XV ; enfin, sur la « montagne de Châtillon », il avait édifié une tour dont il était très fier, afin d'y étudier les astres et d'y jouir de la vue « qui écrasait toutes celles des environs de Paris ». Bien mieux, « M. de Cassini, ayant parcouru toutes les belles vues de France et d'une grande partie de l'Allemagne, la jugeait la plus belle ».

Cette tour se voit encore. Transformée en guinguette sous le nom de Tour Biret, elle a perdu ses ornements d'architecture et le joli salon à huit fenêtres qui paraissait « suspendu dans les airs » ; mais elle domine toujours un superbe horizon, un peu gâté seulement par les talus géométriques d'un fort. Aperçu de Robinson, ce fort fait meilleure figure, perché au haut de pentes abruptes. Je l'avais abordé par un raidillon qui monte sous bois et je débouchais innocemment entre des branches de pommiers quand des naturels me crièrent : « Ben ! vous avez de la chance de n'avoir pas rencontré les gardes civils : ils sont pires que les

territoriaux !... » Donc, avis aux promeneurs : ne quittez point les routes, si vous craignez d'être fusillés.

Il s'est livré ici, le 19 septembre 1870, un des premiers combats du siège. Le plateau, en 1914, a repris son aspect guerrier. Partout des réseaux de fils de fer, des arbres abattus, à l'exception des peupliers à qui l'on a laissé par grâce la houppe extrême de leur plumet ; on a rasé un débit de vins ; il n'en reste qu'un tas de moellons soigneusement équarri. Tous les dimanches, la garnison exécute une sortie : elle se précipite au-devant des familles qui viennent embrasser leurs pères et leurs époux. Des couples, mi-partie civils et militaires, poussent des reconnaissances autour de la « montagne », explorant les bosquets de Fontenay-aux-Roses et les venelles qui conduisent à Sceaux.

Hier, c'était la Toussaint. D'autres groupes, en habits et en voiles de deuil, montaient vers le cimetière. Sa grille est précédée d'une voûte de tilleuls, sous laquelle ondule le chemin qui mène à la forêt de Meudon. En face, la cour d'un marbrier s'avance en terrasse vers Paris. Les dalles neuves brillent sous le soleil qui ravive la pourpre des derniers géraniums. Une vailleuse descend vers Clamart dont le clocher pointe au premier plan ; ensuite, c'est l'immense ville, le Panthéon, les Invalides, Montmartre, la tour Eiffel, tout ce que ces messieurs espéraient bien détruire avant le 19 septembre, anniversaire de Châtillon ; à gauche, c'est la lisière sinueuse des bois, le promontoire des hospices Galliera et de l'atelier Rodin, plus loin Saint-Cloud, le mont Valérien et tout au fond, par delà le bois de Boulogne, la crête de Montmorency.

Il y a quinze jours, une brume d'un bleu léger et une lumière d'argent baignaient encore ce paysage d'une harmonie à la Corot ; les premiers vents d'octobre ont dépouillé les châtaigniers, roussi les chênes et doré la feuille des bouleaux. Sous l'un et l'autre aspects, les lignes de l'Ile-de-France gardent leur mollesse charmante ; on comprend le duc de Croy et M. de Cassini.

(3 novembre 1914.)

LES BOULEVARDS

« Comme Paris est mort ! » disent ceux qui reviennent. Est-ce l'accoutumance ou le souvenir du mois de septembre ? le plus sincèrement du monde, on leur répond : « Vous trouvez ? » Le fait est que la rentrée des classes — des classes non mobilisables — a ramené beaucoup de gens et réveillé un simulacre de vie. Les grands magasins ne sont plus à l'abandon ; le flot des acheteuses commence à déferler sur les comptoirs de soldes, autour des boléros à 9 fr. 70 et des gants à 0 fr. 95 « imitation de Suède ». Mais surtout l'aspect du boulevard tient lieu de baromètre.

Au temps de l'exode, c'était le désert ; une lande bretonne, un steppe russe n'est pas plus solitaire. A peine si, dans l'ombre des maisons, on voyait se glisser, après neuf heures et demie, quelques dîneurs chassés des restaurants qui se hâtaient de rentrer, indifférents à la beauté des soirs. Maintenant, c'est tout autre chose. On ne peut pas dire que le boulevard soit redevenu fiévreux ; mais il montre l'animation nocturne, modérée, indolente et un peu endormie, d'une grande ville de province. Point de voitures, ou presque ; sur le trottoir, et d'un côté seulement, du côté « à la mode », des promeneurs font les cent pas.

Il y a des régions et des publics divers. Près du Gymnase, devant un restaurant qui a renoncé à vivre faute de noces et de banquets, les familles du quartier respirent, assises sur des chaises que la guerre a rendues gratuites, au moins à cette heure avancée. Entre le faubourg Montmartre et l'Opéra, on retrouve les boulevardiers, non plus ceux d'autrefois élégants et célèbres (c'est une race disparue), mais ceux d'hier, les commerçants des rues voisines. Ils vont par deux, en causant sans éclat, ou seuls, les mains derrière le dos ; ils fument des cigares qu'à leur parfum médiocre on reconnaît pour des produits licites de la régie. A mesure que le boulevard devient plus distingué, l'animation décroît ; peu de monde passe l'Opéra ; personne ne pousse jusqu'à la rue Royale.

Beaucoup de restaurants ont encore leurs vitres brouillées de blanc d'Espagne. Les plus heureux ont vu revenir quelques clients et repris un faux air de vie parisienne ; d'autres, moins favorisés, se contentent d'un dîneur qui, mélancoliquement, prolonge sa demi-tasse tandis que le garçon

empile déjà les chaises. Les seules boutiques éclairées sont celles des marchands de chaussures ; pour les civils comme pour les militaires, le manque d'autobus et la cherté des fiacres ont fait de la chaussure un objet de première nécessité. Sur les volets des magasins, des camelots étalent leur pacotille : cartes postales, vues de la guerre, photographies de Reims et de Senlis, caricatures à faire pleurer. Un libraire improvisé vante sa bibliothèque : « De quoi rire et s'amuser à bon marché ! » On s'approche ; c'est le Crime à travers les siècles, les biographies de Troppmann et de Marchandon.

Çà et là, une porte lumineuse annonce un cinéma ; on voit même, ô surprise ! l'affiche d'un « spectacle-concert ». Les débits de vins fermant à huit heures, l'achat d'un paquet de cigarettes devient, dans certaines zones, un angoissant problème ; alors on rentre, ne pouvant plus fumer. Ce qui frappe dans cette promenade du soir, c'est le silence : silence de la chaussée où ne roulent plus de voitures ; silence du trottoir, où les promeneurs parlent à mi-voix. On dirait qu'il n'y a plus à Paris que des gens raisonnables et qui méprisent la vaine discussion. Les vendeurs de journaux tendent leurs feuilles sans une parole ; une matrone, en travers d'un imposant corsage, a déployé en écharpe cette annonce muette et trompeuse : L'Homme enchaîné. Une marchande vend sans bruit des boissons innocentes et des boules de gomme. Toutes les industries de la rue se font infiniment discrètes ; les offres les plus obligeantes s'expriment par un regard. « Ce journal ne doit pas être crié. »

(6 novembre 1914.)

LA RENAISSANCE DU CAFÉ-CONCERT

Les colonnes Morris ont perdu leur vêtement bigarré qui les faisait pareilles au maillot d'Arlequin ; peintes de haut en bas aux trois couleurs du drapeau, elles ressemblent, avec leurs rayures, au pantalon d'un oncle Sam qui serait unijambiste. L'autorité militaire se les est réservées ; elle en use avec une concision propre à l'éloquence des armes ; la lecture des placards ne trompe que peu d'instant la longueur des après-dîners.

Cependant la vie artistique n'est pas tout à fait suspendue. Après que l'amateur de théâtre, cédant à l'habitude, a jeté un coup d'œil sur ses chères colonnes et repris d'un pas languissant sa promenade désormais sans but, on le voit hésiter aux portes des cinémas. Les premiers jours, il entrait, attiré par l'affiche qui, invariablement, promet des vues de la guerre. Une suite de tableaux coloriés lui montrait en effet la prise de Constantinople, en 1453. Les siècles, en s'écoulant, amenaient enfin la date de 1914 et cet avis gravé sur transparent : « La censure ayant coupé nos films des champs de batailles, nous terminerons par quelques souvenirs de la mobilisation. » L'amateur de théâtre vit une dizaine de fois les Sikhs entrer dans Sainte-Sophie et Mahomet II dans Marseille, à moins, car il dormait un peu, que ce ne fût le contraire. Mais on se lasse de tout ; aussi quelle ne fut point sa joie quand, au coin d'un passage, cette annonce incroyable resplendit devant ses yeux : « Spectacle-concert ! »

La salle, fort grande, est pleine à déborder ; elle étincelle de lumières ; l'orchestre joue le Cheval de bronze ; puis le rideau se lève, découvrant le décor bleu et rose qui est de tradition, avec vases Borghèse et treillages Pompadour. Ce cartonnage manque de fraîcheur ; mais la rampe flamboie, les trombones mugissent, l'air surchauffé embaume le patchouli et le demi-londrès ; l'amateur de théâtre se sent déjà revivre.

Une jeune blonde, très peu décolletée, exalte le Gamin de Paris et, au dernier couplet, l'envoie à la frontière. Une jeune brune, en robe montante, conte l'histoire d'un orphelin qui recueille un caniche de luxe, et, refusant les pièces d'or que lui offre un monsieur, ramène le chien à sa maîtresse. Celle-ci est une vieille dame à cheveux blancs : « Je suis riche, dit-elle, et tu n'as pas d'maman. » Du même coup, l'enfant et le caniche ont retrouvé leur

mère. Un ténor, en gilet mastic, réhabilite l'Homme aux guenilles. L'homme aux guenilles est un gueux, un chemineau, effroi des campagnes. L'ennemi lui propose un million pour qu'il indique une route : « Je suis, répond le gueux, sans abri, sans famille (s) ; mais je n'mang' pas de ce pain-là. » Chapeau bas pour l'homme aux guenilles !

Soudain un couple fait irruption devant les drapeaux réunis des puissances alliées, le mari en culotte, la femme en jupe courte, tous deux en escrimeurs avec un petit cœur rouge à droite de leurs justaucorps matelassés. L'un porte un baudrier aux couleurs françaises, l'autre une écharpe aux couleurs d'Italie. Ils échangent des saluts courtois. Le premier invite la seconde à montrer ce qu'elle sait faire ; la seconde se décide et s'en tire fort bien. On applaudit beaucoup cette joute symbolique.

La boutonnière ornée d'un gardénia tricolore, un jeune homme s'avance en habit, le masque grave et les sourcils froncés ; son baryton résonne comme un cuivre : « C'était, chante-t-il, un hussard de la garde. » Une basse lui succède, ultra-profonde et vêtue d'un smoking : « J'aime le son du corrr, le soirrr, au fffond des boââs. » Une dame à voix perçante égrène la Perle du Brésil ; ses vocalises excitent l'enthousiasme, ainsi que les trilles d'un gros réjouï dont la bouche en cul de poule imite la fauvette. Serions-nous, comme l'assure une diseuse comique, las des mélodies wagnériennes ? Cette même artiste détaille finement deux pièces de circonstance, les Dépêches de l'agence Bluff et le Chauffeur d'autobus ; la dernière surtout obtient le plus vif succès. Trois acrobates belges sont acclamés comme s'ils venaient de Louvain ; le public encourage quelques jongleurs et une danseuse de corde ; il écoute la Marseillaise finale debout, mais sans se découvrir, ce qui scandalise les Anglais, et il gagne la sortie en fredonnant : « Avec — mon au — tobus. »

On a dit beaucoup de mal du café-concert. On a fait aux chansons de corps de garde la réputation de braver l'honnêteté. Je ne sais quels refrains se chantent aux avant-postes, mais il n'y a rien de plus décent qu'un café-concert dans un camp retranché.

(9 novembre 1914.)

LES FORTIFICATIONS

Le Parisien élégant ne connaît pas grand'chose des fortifications : il soupçonne à peine leur présence sous les massifs d'arbustes quand, par la porte Dauphine, il va au bois de Boulogne ; il n'en prend une vue nette qu'au retour des voyages lorsque, à l'aspect de leurs lignes zigzagantes, il se lève et descend sa valise du filet. Dans son esprit, c'est une suite de talus galeux, un lieu mal famé et maudit où l'on ne se risque pas sans être assassiné.

Pour le petit Parisien, c'est une promenade. Des écriteaux placés en maints endroits ont beau en interdire l'accès, un public sans cesse renouvelé s'éparpille sur l'herbe rare. Je ne dis pas qu'en semaine la société y soit toujours choisie, bien que d'honnêtes ménagères y ravaudent des bas en surveillant leurs mioches ; mais, le dimanche, les bonnes gens s'y « baladent » en famille. Vieille habitude provinciale. Les Parisiens ne sont pas si Parisiens qu'ils pensent ; comme les bourgeois de Carpentras, ils font le tour de ville.

Sur la place du Lion-de-Belfort, allant à Montsouris, j'interrogeais le conducteur du tramway : « Vous pouvez, me dit-il, prendre l'avenue du Parc ; mais continuez donc jusqu'à la grille de Montrouge ; vous longerez les fortifications ; c'est gentil et vous verrez les travaux militaires. » J'ai continué jusqu'à la grille. Elle est, comme toutes les autres, hérissée de défenses : des madriers, percés de meurtrières, sont fixés aux barreaux ; des tranchées et des levées de terre interrompent la route ; des chevaux de frise en fer à T, des arbres abattus opposent au galop des uhlans leurs pointes et leurs branches. Un corbillard, que personne ne suit, se faufile entre les obstacles ; sur le chemin de ronde, des redingotes médaillées s'assemblent autour de drapeaux voilés de crêpe ; ce sont les vétérans qui vont au cimetière de Bagneux porter l'hommage de 70 aux combattants de 1914.

Une foule bruissante s'agite auprès de la barrière ; les territoriaux, dont la silhouette se découpe sur le ciel, refoulent malaisément ses tentatives d'escalade ; elle voudrait voir les banquettes d'infanterie qu'on a retaillées à vif, les gabions et les sacs de terre ; mais la consigne lui défend d'approcher. Elle se replie et monte un peu plus loin. On comprend, à la

suivre, le goût de la multitude. Les fortifs, ce n'est pas la nature, mais ce n'est plus le square ; on a de l'air, de l'espace ; les redans en dents de scie multiplient les points de vue. De ce promenoir qui s'élève ou s'abaisse selon les ondulations du terrain, on découvre un curieux paysage, mi-campagne et mi-faubourg. Au premier plan, sur les glacis, ce sont les cabanes des zoniers, bien chétives, bien misérables ; mais il n'en est guère qui ne se voile d'un peu de chèvrefeuille et qui n'ait devant sa porte un carré de verdure où brillent quelques roses tardives, des chrysanthèmes et des dahlias. Plus loin, la ceinture des forts : Ivry, Villejuif, Bicêtre ; là encore, en pleine zone militaire, on trouve plus d'un sentier agreste et des champs de fleurs inattendus. René Billotte, qui vient de mourir, était le peintre des fortifs ; les fortifs ont leur poésie.

On la sent mieux en revenant vers la ville, en traversant le parc de Montsouris qui serait charmant s'il avait moins d'apprêt. Les jardiniers l'ont fait trop pittoresque ; les sculpteurs l'ont encombré de statues. Marat y voisine avec le colonel Flatters ; jusque dans le petit lac, une Lavandière de bronze effarouche les canards. Parmi tant de monuments, un seul, de pur style Empire, étonne par la noblesse sobre et ferme de ses lignes ; c'est la mire de l'Observatoire, « élevée, dit une inscription, en l'an sept du règne de. » D'un profond coup de ciseau la censure d'hier a supprimé la suite ; la censure d'aujourd'hui nous permettra d'écrire que le nom était : Napoléon.

(13 novembre 1914.)

CAROLINE

On lut naguère dans les gazettes qu'un chameau venait d'être recueilli par un garde champêtre, aux environs de Provins. Les fellahs égyptiens attellent volontiers cette sorte d'animal à leur charrue biblique, côte à côte avec un baudet ; mais la Brie, qui diffère en tant de points de la vallée du Nil, s'en distingue notamment par ses mœurs agricoles et l'idée ne vint à personne que ce chameau fût un laboureur. Ce ne pouvait être qu'un soldat. Amené de la lointaine Afrique par une troupe d'Algériens ou de Sénégalais, il avait assisté aux batailles de la Marne ; un fait d'armes ignoré, mais sans nul doute héroïque, l'avait coupé de ses lignes de communication ; après la victoire, il n'avait pu rejoindre le gros.

La France ouvrit à ce vainqueur les portes du Jardin des Plantes ; il fut logé aux frais de l'État. Séparé du commun de ses confrères, il eut pour lui tout seul les honneurs d'un petit parc ; il connut l'ivresse de la gloire et le plaisir d'être bien nourri ; les mères le montraient à leur progéniture ; les enfants lui jetaient du pain. A vrai dire, ce chameau est un dromadaire, car il n'a qu'une bosse, et un dromadaire assez laid, de couleur isabelle, qui est, comme on sait, la plus sale du monde. Il a des cors à la poitrine, aux coudes, aux poignets et aux genoux. Les savants du quartier excusaient sa disgrâce en faveur de ses vertus ; ils vantaient sa sobriété, son endurance, sa soumission à la loi de nature qui prescrit le travail ; ils faisaient ressortir ce que sa docilité offre de méritoire, les plaintes lamentables qu'exhale le tylopoïde aussitôt qu'on le charge témoignant assez que le travail ne lui cause pas plus de joie qu'à aucun être vivant ; ils ajoutaient qu'un bossu peut être bon militaire et citaient en exemple le maréchal de Luxembourg.

Le chameau laissait dire. Un jour, dans la foule des badauds qui se pressaient autour de ses grilles, il distingua un personnage singulier, chaussé de guêtres, vêtu d'une culotte bouffante et d'une veste bleue à parements jaunes, qui portait une chéchia sur un visage basané. Il allongea son cou difforme et, à travers les barreaux, tendit sa lèvre fendue. Des mots, qui n'avaient point l'accent du faubourg Saint-Antoine, sortirent du spectateur. A ce parler étrange, une frayeur subite s'empara de l'animal ; on le vit détalier avec cetrot d'amble qui donne aux caravanes la troublante

illusion des voyages maritimes ; on s'étonna qu'un dromadaire et un turco ne s'entendissent pas mieux.

Les gazettes annoncent aujourd'hui que ce mammifère ongulé n'est que la vivante réclame d'un marchand de cirage. Surpris dans sa course mercenaire par l'invasion allemande, il avait perdu son cornac et, des rives de l'Aisne, l'instinct de la conservation, auquel le général Percin prête un si grand rôle dans la guerre, l'avait conduit jusqu'aux bords riant de la Voulzie. La France, toujours magnanime, continua de l'héberger, mais adieu la gloire et les petits pains ! Ses yeux n'avaient reflété ni les combats épiques qui rougirent la Marne, ni les mirages grandioses du désert ; le turco du Jardin des Plantes était, avec son cirage, le seul noir qu'il eût jamais vu. Le guerrier légendaire tournait au mercanti ; le camélidé, au camelot. Pour comble de malheur, il s'appelait Caroline, comme l'héroïne célèbre d'une chanson berlinoise. Les visiteurs se détournèrent de lui. Et, en allant vers la cage des singes, ils disaient avec La Fontaine : « De loin, c'est quelque chose et, de près, ce n'est rien ! »

(15 novembre 1914.)

LA FÊTE DU ROI ALBERT

Saint Albert est bien le patron que méritait le roi des Belges. Élevé par ses vertus à l'épiscopat de Liège, persécuté par l'empereur d'Allemagne, il est pour la Belgique une gloire deux fois nationale. Son bourreau s'appelait Henri VI le Cruel, fils de Frédéric Barberousse, petit-fils de Frédéric le Borgne. L'Allemagne a toujours eu des gouvernants aimables ; quelle épithète l'histoire accolera-t-elle au nom de Guillaume II ?

Paris a célébré la fête du souverain ami. Cette fête, en de pareils moments, ne pouvait être joyeuse ; il y a trop de morts à pleurer, trop de vivants à plaindre ; mais à toutes les fenêtres flottaient les couleurs fraternelles des deux nations unies contre l'envahisseur.

Dès le matin, malgré la bourrasque et la pluie, des pèlerins s'acheminaient vers l'église des Flamands. Elle est située tout en haut de la rue de Charonne ; les industries qui l'avoisinent sont établies dans les anciennes « folies » et dans les vieux couvents ; l'édifice est moderne ; il a été construit pour les ouvriers belges qui travaillent aux plâtreries de Pantin et de Bagnolet et qu'on appelle, dans le quartier, les Popols. Bien avant l'heure de la cérémonie, une foule se presse aux abords de l'église ; sur le trottoir opposé, les sergents de ville contiennent les badauds ; le long des grilles, des dames de la Croix-Rouge quêtent pour les blessés ; des marchands ambulants proposent leurs insignes et la médaille du roi Albert. Les pèlerins arrivent par petits groupes ; ils sont de toutes conditions : bourgeoises élégantes, messieurs en chapeau de soie, travailleurs des deux sexes en habits du dimanche ; on voit aussi des vareuses militaires et des bonnets de police. Beaucoup de personnes sont en deuil ; les femmes ont le corsage fleuri aux couleurs de Belgique ; les hommes, une cocarde épinglée au revers du pardessus.

« On ne saura jamais entrer », dit avec douceur une fillette aux clairs yeux de madone flamande. On entre cependant. L'église est déjà pleine, mais on se tasse, à force de patience et de bonne volonté. Tout ce monde entendra une première messe basse, avant l'office solennel. La nef, de style gothique, est svelte et lumineuse, un peu froide avec ses verrières blanches. Deux vitraux peints seulement, dont l'un, curieux hasard ! représente le

premier crime, le crime dont le coupable vit sa postérité maudite et marquée d'opprobre pour jamais : Consurrexit Cain adversus fratrem suum Abel. Les statues enluminées de la place Saint-Sulpice se détachent aigrement sur la pierre blanche et nue. Les piliers sont pavoisés d'oriflammes ; au-dessus de l'autel, un écusson, qui descend de la voûte, montre le lion couronné : L'Union fait la force. Pour commenter la devise, un trophée, au fond de l'abside, assemble les étendards de cinq puissances alliées.

Des Flandres en Syrie, la route est moins longue qu'on ne pense. Il suffit de prendre à Philippe-Auguste la ligne n° 2 et de changer à Barbès-Rochechouart. En vingt minutes, le métro vous mène à Cité, d'où vous êtes, au bout de cent pas, à Saint-Julien-le-Pauvre. Là encore, la ruelle lépreuse est tapissée de drapeaux belges, humbles et petits comme des drapeaux d'enfants. L'étroite chapelle est comble ; au fronton de l'iconostase, peinturlurée comme une baraque foraine, des lampes, suspendues au bec de treize colombes, vacillent devant les images du Christ et des apôtres ; au travers des trois ouvertures, on aperçoit l'officiant, coiffé du haut bonnet d'où retombe un voile noir et vêtu de l'ample dalmatique. En soie blanche brodée d'or pâle, elle dessine autour de lui des plis majestueux ; elle est toute pareille au vêtement du « Prêtre donnant la communion » qu'on admirait à Reims dans un bas-relief célèbre, dévasté par les bombes. Une voix très pure de femme, que suit à l'octave une voix d'homme incertaine, chante la plainte à la fois prenante et monotone des antiennes orientales. A Saint-Julien aussi on pense au roi Albert. « L'archimandrite allié » offre au Dieu des victoires la prière des Grecs de Syrie.

(17 novembre 1914.)

LE MÉTRO

Le métro a repris à peu près son aspect habituel ; l'affluence y est seulement moins grande et le public plus élégant ; beaucoup de voyageuses en fourrures assez riches, beaucoup de chapeaux à la persane, étroits, couvrant les cheveux, avec une haute plume dressée sur le sommet de la coiffe. Le contrôle est fait par des femmes qui se promènent tête nue dans les wagons, en robe noire et brassard rouge sang. Le nettoyage aussi ; quand on descend de bonne heure dans quelque'une de ces cryptes, on entend résonner sous les voûtes de faïence le caquetage des balayeuses qui jacassent à travers les voies, le menton et les mains appuyés sur le manche de l'outil.

Depuis la guerre, le métro a traversé plusieurs vicissitudes. Au début, il ne marchait pas, une grande partie de son personnel étant sous les drapeaux. Il eut ensuite une période de fièvre ; le chômage des tramways, le départ des autobus, le fier dédain des fiacres, qui se réservaient pour les mobilisés, en avaient fait l'unique moyen de transport. Les trains, plus rares, arrivaient combles, et pourtant, à chaque station, ils embarquaient des passagers. Les familles qui désertaient Paris s'ajoutaient aux réfugiés belges, aux émigrants du Nord et de l'Est ; tout ce monde, encombré de bagages, à demi mort de chaleur et de fatigue, s'en allait empilé vers la gare Montparnasse et la gare Saint-Lazare.

Puis l'exode se calma ; les civils firent place aux militaires. On vit sur les quais des escouades de territoriaux, en partance pour le front ou simplement pour Vincennes. Ils n'avaient pas encore repris l'allure guerrière qu'ils nous font admirer maintenant ; ils étaient gauches, obèses, engoncés dans leur capote, empêtrés de leur fusil qu'ils tenaient comme une pioche, plus empêtrés du sac et de la marmite qui les arrêtaient dans les portes ou moissonnaient les chapeaux de dames. Il est peu d'offenses que celles-ci soutiennent de moins bon cœur qu'un accident à leur toilette. Elles étaient héroïques ; elles rajustaient leurs épingles en souriant ; leur main gantée remettait à petits coups de l'ordre dans les boucles ; souvent même elles se levaient pour céder leur place aux soldats : « Vous aurez le temps d'être

debout ! » Les braves paysans balbutiaient des excuses, et finalement s'asseyaient, à la fois confus et ravis.

Peu de jours après les batailles de la Marne, une rame du métro quittait la station des Tuileries. Tandis qu'elle s'éloignait, un cri formidable, inhumain, retentit sous la voûte. Les voyageurs qui venaient de descendre sentirent leur poil se hérissier, comme on dit en style noble ; en langage plus uni, ils eurent la chair de poule ; évidemment un malheureux s'était fait écraser. Le dernier wagon disparut, s'engouffrant dans le tunnel ; alors, par delà les rails, on aperçut debout sur l'autre quai un turco gigantesque qui, riant de toutes ses dents blanches, élevait au-dessus de sa tête un casque d'argent étincelant. « Kapout, Prusco ! kapout ! » criait-il avec une voix sauvage et, du revers de sa main gauche, il faisait mine de se couper le cou. Il y eut un moment de gêne. Puis les hommes applaudirent, et le visage des femmes s'illumina d'une petite joie farouche.

(19 novembre 1914.)

LE PONT D'IÉNA

On descend, vers la fin du jour, les pentes du Trocadéro. Le soleil qui s'abaisse allume les fenêtres de Javel et les vitres de la Grande Roue. Une infirmière voilée de noir promène sur le perron du palais la première sortie d'un blessé, en chaussons et bonnet de tricot, qui s'appuie à son bras et s'aide d'une canne. Dans les avenues, des groupes de réfugiés en casquette de voyage parlent de Charleroi. Le bassin est à sec ; au bas de la pelouse, une palissade enclôt les tentes pointues d'un camp ; un canon allonge sa fine volée entre des sacs de terre ; un tas de feuilles mortes fume comme un feu de bivouac.

Le pont, avec ses apprentis de ferraille qui se rouillent depuis l'Exposition, a l'air d'une victime de la guerre. Les péniches immobiles, rangées contre les rives, arborent à leurs mâts les flammes belges et françaises ; leur lessive sèche au vent et danse sur une amarre ; les bas quais sont déserts ; un seul bateau-mouche remonte de Suresnes ; la rivière élargie reflète dans ses eaux de soie mauve les bandes d'or du couchant et les nuages violets.

La Tour est bien gardée. Une vaste barrière écarte les indiscrets auxquels des bancs de jardins, alignés bout à bout, opposeraient, au besoin, une seconde ligne de défense ; des factionnaires circulent, baïonnette au fusil, dans l'intervalle de ces deux fronts ; les précautions redoublent aux abords des pylônes et de la fosse électrique. Parfois, dans le silence, éclate le crépitement des dépêches sans fil. Est-ce reconnaissance des services rendus ? Cette tour tant décriée, on lui découvre une grâce singulière et nouvelle ; on admirait déjà la puissance de ses arches ; le réseau de ses charpentes d'acier prend une délicatesse de filigrane dans la brume d'un soir de novembre. Bien au-dessus de sa cime, où claque fièrement le drapeau, un biplan tournoie dans le ciel. On se souvient que les Allemands avaient juré sa mort ; elle était le premier but désigné à leurs Taubes ; on lui sait gré d'être toujours debout et de causer avec les Russes. Elle appartient maintenant à l'histoire de Paris.

Nous rendra-t-on, après la guerre, la beauté du pont d'Iéna ? Les ingénieurs, qui ne rêvent que ponts de fer, voulaient le démolir ; c'est

pourquoi, depuis quatorze ans, ils le laissaient à l'état de ruine. La montagne du Trocadéro ne sera jamais sillonnée de tant de voitures qu'il faille, pour y donner accès, la largeur d'un pont Alexandre. Celui de Napoléon nous suffit ; il porte, sculptés dans sa pierre, les aigles magnifiques de Barye et le nom de la victoire qui nous est la plus chère après celle que nous espérons. En 1815, Blücher l'avait miné ; il agissait en bon Allemand. Louis XVIII, qui pourtant n'aimait guère les gloires de l'Empire, déclara qu'il ferait porter son trône sur le pont menacé et sauterait avec lui. Je sais bien que le comte Beugnot se vante, dans ses mémoires, d'avoir prêté au Roi, et après coup, cette parole héroïque. Mais certainement le Roi avait voulu la dire et il a cru qu'il l'avait dite. Ne soyons pas, en 1914, moins bons Français que Louis XVIII.

(20 novembre 1914.)

LES PÉDICURES

On rencontre parfois dans l'air frais du matin
Des messieurs portant des serviettes de maroquin.

Leur mise est sévère et correcte,
Un chapeau noir est sur leur tête ;
Ils ont une canne, des gants
Et un regard intelligent.
Ce sont les pédicures habiles
Qui s'en vont à domicile.

Ces messieurs, que célébrait Franc Nohain et que Claude Terrasse a mis
en musique, on ne les rencontre plus dans l'air frais du matin. Les objets
préférés de leur sollicitude,

Pieds de Célimènes exquises,
De courtisanes, de marquises,

ces objets ne sont pas rentrés. Les marquises sont dans leurs terres, les
Célimènes à Bordeaux et les courtisanes, repenties. A peine s'il reste des
pédicures ; les uns, car on l'est à tout âge, se battent sous les drapeaux ; les
autres, en l'absence des plus augustes clients, ont prolongé leur villégiature.

M. Péchadre, docteur et député de la Marne, a réussi pourtant à découvrir
un de ces chirurgiens et à l'attacher à son ambulance, où il rend les plus
précieux services. La guerre est rude aux combattants ; elle durcit
l'épiderme encore plus que le cœur, et il n'est point de vaillance, à
l'épreuve des balles, qui ne se sente fléchir sur une plante endolorie. Un
œil-de-perdrix mate le plus ferme courage, un oignon lui arrache des

larmes, un poireau lui coupe l'appétit. « Cromwell, a dit Pascal, allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. » Quoi d'étonnant si, pour un durillon, la victoire peut changer de côté ?

Aussi M. Péchadre demande-t-il l'envoi de pédicures aux armées. Il a cent fois raison ; la première République y envoyait des commissaires qui coupaient la tête aux généraux ; les envoyés de la nôtre feront meilleure besogne : ils ne couperont que des cors. N'est-ce point à Clausevitz que l'on doit cette maxime : « Le pied est la base de l'infanterie » ? Poilloüe de Saint-Mars, dont les Allemands n'ont pu abattre la fière statue, eût dit plus simplement que le pied est la monture du fantassin. Base ou monture, pour aller loin il faut la ménager, et l'on souffre de penser aux pauvres diables qui, depuis trois mois, ajoutent à tant de maux inévitables la stupide et cruelle meurtrissure d'un brodequin mal fait.

Quel secours si, d'une main légère, l'homme de l'art venait à soulager leur peine ! On conte qu'un Sénégalais, ramené à Paris dans un état piteux où l'avait réduit l'usage peu familier de nos chaussures d'Europe, frémit d'épouvante à l'approche du chiropodiste et de ses petits couteaux. Il avait affronté en riant la grêle des mitrailleuses et la rafale des obus ; mais ces minuscules lancettes, luisant dans un écrin, l'effrayaient comme autant de vipères. En s'y mettant à sept ou huit, on vint à bout de le dompter ; on l'opéra malgré ses cris et il en ressentit un tel bien-être qu'on eut mille peines, après sa guérison, à lui faire quitter l'hôpital. « Encore ! » disait-il, et à chaque visiteur il tendait son pied noir.

Mais alors que deviendront les civils ? Mlle de Sainte-Radegonde est une vieille personne que la guerre a retenue plus tard que de coutume dans sa maison des champs. Elle marche beaucoup par hygiène, bien qu'elle ait le pied sensible ; elle porte des bottines d'étoffe qu'elle agite certains soirs en disant : « Le temps va changer. » Aussi se réjouissait-elle de rentrer à Paris, où demeure M. Prudhommeau. La première semaine qui suivit son retour, elle eut de nombreuses courses à faire ; elle les fit à pied, car son bai brun Ajax était mobilisé et elle n'aimait pas à payer les fiacres. Dès qu'elle eut un moment, elle courut en boitant chez M. Prudhommeau et monta l'escalier, aussi heureuse d'avance de sonner à sa porte que si c'eût été celle du paradis. Elle pensa s'évanouir à la vue de ce carré de papier : « Le pédicure est sur le front. »

(23 novembre 1914.)

LE BUFFET THÉÂTRAL

Au 54 de l'avenue du Maine, une longue allée obscure, bordée de bâtiments industriels ; sur une porte on lit « Électricité », sur une autre « Académie russe ». Au fond de la deuxième cour, un chalet à balcons de bois et la verrière d'un atelier dont les vitres, passées au bleu, colorent les ténèbres. On grimpe un escalier de moulin. Une petite pièce, formée par une enceinte de rideaux, sert à la fois d'antichambre et de bureau pour l'administration ; la suivante, le hall, est, à sept heures, un vaste réfectoire qui retentit d'un bruit de voix et d'assiettes.

Cet atelier était une sorte de mess pour des étudiants moscovites ; rappelés par la guerre à l'autre bout de l'Europe, ils l'ont cédé gratuitement à l'Amicale des Théâtres, ainsi que leur batterie de cuisine. L'Amicale, comme son nom l'indique, est une « mutuelle » de comédiens ; elle a installé là le Buffet Théâtral avec ses ressources propres, grossies par les dons d'autres Sociétés dramatiques et par une subvention du Comité de Secours. Pour quarante centimes, elle offre aux artistes et employés de théâtre un repas frugal, mais excellent. Le matin, un plat de viande, un légume, un fromage ou dessert, le pain et le vin à discrétion ; le menu du soir s'enrichit d'un potage.

M. Henri Huot, secrétaire général du Buffet et de la Revue de Biographie, a bien voulu prier à ce dîner son confrère des Débats. C'est merveille que, pour quarante centimes, on puisse offrir un repas si complet. Il est vrai qu'il en coûte soixante-dix, et que le régisseur de l'Apollo est un ancien boucher qui sait où l'on achète les vivres à juste prix et de bonne viande à vingt sous la livre. Il faut ajouter encore qu'au Buffet Théâtral tous les rôles sont bénévoles. La Société n'a point de président ; depuis le secrétaire, M. Henri Huot, et le trésorier, M. Laurent Bruna, jusqu'aux cuisiniers, maîtres d'hôtel et servantes, tout le monde est comédien et travaille pour l'amour de la corporation.

Un grand poêle, dont la flamme transparaît à travers d'épais carreaux de verre, ronfle au milieu de la salle ; à droite et à gauche, dix rangs de tables couvertes en toile cirée devant lesquelles s'alignent des chaises de jardin ; aux murs, des affiches de Chéret et d'autres, plus récentes, rappelant les

derniers succès du théâtre de Grenelle ou de celui des Gobelins. Voici les Princesses du trottoir, avec les portraits sympathiques de Ta-Gueule, de Jaune-d'Œuf et de Peau-de-Lapin ; ailleurs, la Loupiote, de Bruant, et le nez, en ombre chinoise, du comique « allié » Jacques, dans le Mariage de Mlle Beulemans.

Au-dessous de ces fresques improvisées, des files de pardessus, de foulards et de chapeaux alternent avec des rayonnages où brillent les verres et la vaisselle. Les convives sont de tous les âges, comme de tous les emplois : coquettes ou duègnes, amoureux ou pères nobles, habilleuses, machinistes ; on mange de bon appétit, on cause en camarades ; entre deux tables, un poupon joue avec un chien. Plus d'un, sans doute, dissimule ses misères ; mais dans ce milieu fraternel, l'accueil est si cordial, la bienfaisance si discrète que chacun se sent chez soi et sort réconforté.

Avec un budget de 5 500 francs par mois, le Buffet Théâtral fournit tous les jours 250 repas, sans compter les vêtements et autres secours qu'il distribue. Ce soir, le service est fait par un comédien de chez Gémier, par une soubrette et une jeune première ; le régisseur de l'Apollo a repris le tablier de son ancien état ; le trésorier et le secrétaire mettent aussi la main à la pâte ; tous ces artistes manient les soupnières du potage Santé comme si cela s'apprenait au Conservatoire.

Un musicien s'assoit au piano : il joue d'abord la Marseillaise. Au-dessus de lui, une affiche représente les acteurs du Train de 8 heures 47 ; à ces mâles accents, les pioupious de Courteline, Lidoire et La Guillaumette, prennent soudain je ne sais quoi d'héroïque. Puis les doigts du pianiste, après quelques accords, glissant aux rythmes de danse, la soubrette et la jeune première esquissent un pas de valse, suivi des ondulations oubliées du tango. Mais l'horloge sonne huit heures et demie, et le musicien, la retraite. On se sépare, en se donnant rendez-vous pour le thé du dimanche, thé-concert où l'on dira des romances de Faure et des vers de Hugo.

(24 novembre 1914.)

DANS LES TRANCHÉES

Nul besoin d'aller jusqu'à Nieuport. Au sortir du métro, laissant à droite un curieux amas de rochers en carton-pâte qui fut naguère le rendez-vous de toutes les élégances, vous portez vos regards vers la gauche. Sur le haut du talus, des militaires qui semblent marcher dans le ciel poussent la brouette ou portent des matériaux ; leurs culottes rouges resplendissent au pur soleil d'un jour de gel. N'approchez pas trop de la ligne de feu : un factionnaire y mettrait bon ordre ; avancez cependant : vous verrez les tranchées.

Une coupure étroite y donne accès, si étroite qu'un ventre de territorial, au lendemain de la mobilisation, ne s'y serait pas glissé. Cette coupure tourne brusquement ; une paroi, formée par des claies en branchages, contient les terres du rempart, couvertes au sommet par un revêtement de gazon. Une banquette d'infanterie court le long de ces fascines ; derrière elle, par endroits, le sol de la tranchée s'élargit en plate-forme ; une embrasure indique la place d'un canon. Ça et là, le mur se creuse en placard, comme celui des chapelles gothiques ; c'est un dépôt de munitions. Du chemin de ronde où vous retiendra la consigne, vous n'apercevrez pas autre chose, sinon le képi des travailleurs inclinés sur leurs pelles et, au-dessus d'eux, des fantassins qui cuisent la soupe sur une flambée de fagots. Mais c'est déjà une image de la guerre.

Un peu plus loin, la fortification est rendue aux flâneurs. Elle serpente en balcon, dominant le bois de Boulogne et le fossé profond où d'autres militaires abattent les arbres de la contrescarpe et, avec les brindilles, font leur ouvrage de vanniers. Tous les cent mètres, une traverse coupe la sente frayée sur le parapet par le pas des promeneurs, promeneurs si nombreux depuis le temps où M. Thiers construisit l'enceinte que ce sentier se creuse comme une ornière et a taillé une brèche dans la craie de chaque épaulement. On marche par monts et par vaux, contemplant l'horizon sylvestre et voyant devant soi des chapeaux de dames surgir ou disparaître. Cette région des fortifs est extrêmement select ; les bourgeoises du quartier y font le footing avec leurs chiens.

En bas, sur le boulevard, quelques autos glissent en silence ; un panache de fumée flotte sur le ravin du chemin de fer de ceinture, d'où monte un

bruit de roues ; les hautes maisons de rapport alternent avec les petits hôtels mauresques ou Renaissance dont la véranda regarde passer les trains. Un de ces hôtels fait bien triste figure : toutes ses vitres crevées, tous ses volets disjoints, la porte ouverte sur le vestibule vide et l'escalier veuf de sa rampe. L'ennemi a-t il passé par là ? Non ; un lambeau d'affiche garde encore l'éloquent appel de la Fédération nationale et internationale des locataires. Du fort La Rochefoucauld, voilà tout ce qu'il reste et tout ce qu'il reste de M. Cochon.

Derrière une caserne, près d'une sorte de jardin où un gendarme philosophe surveille un carré de choux, un clairon de quarante ans se congestionne à tirer de son instrument noirci les notes du Père Bugeaud, tandis qu'un caporal tambour rapprend le jeu des baguettes à un tapin tout gris, sous le regard émerveillé de deux ou trois bonnes d'enfants. Mais voici, sur la route, une escouade de lignards ; un sous-lieutenant barbu, en longue capote toute neuve, les suit à bicyclette, escorté de son planton cycliste, fusil en bandoulière, et de son premier-né : un gosse haut comme une botte, habillé en Boër, qui pédale de tous ses mollets sur une bécane-joujou. Les femmes se retournent avec attendrissement ; ce même s'entraîne-t-il pour la fin de la guerre ?

(25 novembre 1914.)

LES CHATS

Il faut l'avouer, au début de la guerre les chats se sont assez mal conduits. Le pillage des boutiques Maggi ayant désorganisé les services, le lait n'arrivait plus, ou, du moins, il venait en quantité si faible qu'on le réservait aux enfants. Privés de leur jatte matinale, les chats grondaient comme un chanoine que sa cuisinière fait attendre. Ce sont bêtes d'habitude ; ils aiment la vie réglée et n'admettent l'imprévu que dans la mesure où leur fantaisie propre se plaît à le faire naître ; mille choses contrariaient leurs manies. Dans les loges des concierges, qu'ils préfèrent aux palais des rois parce que leur faculté d'observation s'y exerce à loisir, un mouvement inusité offensait leur amour de l'ordre. Des locataires, qu'ils avaient connus pacifiques et vêtus de couleurs neutres, paraissaient tout à coup en costumes éclatants et traînaient à leur suite des sabres qu'on entendait retentir sur le pavé de la cour. Les bonnes descendaient avec fièvre des bagages aux formes ignorées qu'elles appelaient des cantines, et les chats flairaient d'un nez méfiant ces petites caisses anguleuses qui n'avaient point l'aspect de malles débonnaires en partance pour la Baule. Un tumulte perpétuel s'agitait autour d'eux ; on courait, on parlait avec des éclats de voix : dans ce mépris unanime de toutes les convenances, les chats grinchaient comme une vieille fille dont on a dérangé les tiroirs.

A force d'écouter, ils saisirent des mots inquiétants : ceux de guerre, d'Allemands, de canons revenaient sur toutes les lèvres ; ils voyaient aussi que tout le monde faisait des provisions et les très vieux matous, qui se souvenaient des récits de leurs grand'mères, évoquaient le temps du siège où les hommes ingrats mettaient en gibelotte « les chats puissants et doux, orgueil de la maison ». Ils craignirent d'être mangés. Le départ du gouvernement précisa leur angoisse : plus de doute, le camp retranché allait être investi ; d'ailleurs des Taubes, avec un ronron menaçant, semaient des bombes sur la capitale.

Deux chats de ma connaissance, qui doivent à leur fourrure de s'appeler l'un Gris-gris et l'autre Luna, parce que son pelage est obscur comme la nuit, habitent un sixième étage près de la tour Eiffel. Quand un avion jeta des projectiles sur la colline d'en face, devant l'hôtel du prince de

Monaco, la détonation leur parut si terrible qu'ils descendirent d'un trait jusqu'à la cave. Prières, caresses, séductions, tout fut vain pour les en tirer ; on ne put les faire sortir qu'en leur disant : « On part pour Arcachon. »

Tous les chats n'ont pas le moyen de gagner la Gironde ; le plus grand nombre est resté à Paris. Ils ont fini par faire comme les gens : ils se sont habitués. Ils se sont habitués aux Taubes, dont le ronron ne les épouvante plus ; ils se sont habitués au silence et à la solitude qui attristaient d'abord les Parisiens et qui maintenant les charment. Le chat de ma maison a adopté l'escalier ; dans cette demeure déserte, il s'est rendu compte que ce passage, autrefois si dangereux, sans cesse troublé par des étrangers indiscrets, des gosses turbulents et des bourgeoises en retard, était devenu la plus sûre des retraites, et il dort sans alarme, pelotonné dans le creux du tapis, en travers des marches.

J'ai vu un chat assis, au milieu de la chaussée, en pleine rue Richelieu, à trois heures de l'après-midi. Dans le lit de ce torrent qui roule d'ordinaire un flot furieux de fiacres, d'autobus et de charrettes, la patte gauche dressée comme une antenne, il lissait les poils de ses cuisses avec sa langue râpeuse, aussi tranquille qu'au fond d'un cabinet de toilette. Effet bien mince de la guerre. Pourtant, c'est la première fois, depuis le cardinal, qu'on aura vu ce tableau dans la rue Richelieu à trois heures de l'après-midi.

(27 novembre 1914.)

LA PREMIÈRE MATINÉE

L'ouverture est fixée à trois heures. Une heure d'avance, la foule qui a déjà ses billets, car toutes les places sont louées, se presse aux portes de la Sorbonne. Des sergents de ville l'admettent par bataillons dans le grand vestibule qui ressemble un peu à celui de l'Opéra ; d'autres sergents de ville la font passer par compagnies devant les contrôleurs. Elle monte, comme à l'assaut, l'escalier fastueux, sans s'arrêter aux peintures de Chartran et de Flameng ; elle occupe d'autorité les meilleures positions. En un clin d'œil la salle se remplit ; parterres, gradins, tribunes, tout est comble, tout regorge ; on se demande où trouveront place les auditeurs simplement exacts. On se le demande sans inquiétude et l'on attend sans impatience, tout heureux d'admirer le Bois sacré de Pu vis, chef-d'œuvre virgilien que n'eussent jamais créé les Kaulbach ni les Cornélius, et plus heureux peut-être de se retrouver en nombre pour entendre un peu de musique.

Au coup précis de trois heures, le chef d'orchestre frappe sur son pupitre. Le dos bien connu de M. Chevillard imprime à sa jaquette qui remonte une énergique secousse, tandis que, les bras en croix, il fléchit sur les genoux. La Marseillaise éclate : tout le monde se lève d'un bond ; le plus sceptique se sent profondément ému. En quelques mots, M. Alfred Croiset explique la mission de l'art et de la littérature, et l'objet de ces matinées nationales destinées à la bienfaisance. Nous entendons ensuite les hymnes des alliés. L'hymne anglais vaut une ovation à un officier en costume khaki ; mais pourquoi ces rentrées de trombones en gammes descendantes qui altèrent la noblesse d'un chant religieux ? On l'écoute debout, on le bisse ainsi que les airs serbe, japonais et monténégrin ; mais c'est la Brabançonne qui déchaîne l'enthousiasme. On l'applaudit avant de l'entendre ; dès les premières notes de cette fanfare cocardière, succédant aux airs graves, dès le coup de tête résolu de M. Chevillard qui déclenche ce refrain d'un peuple bon enfant, mais prêt à tout casser, les acclamations couvrent le bruit des cuivres. On crie : « Vive la Belgique ! Vive le roi Albert ! »

Des deux côtés du buste de la République s'alignent les bannières des huit nations amies, y compris le Portugal, portées par de petits éclaireurs au chapeau de Boër et à la cravate verte. Sur ce fond belliqueux paraît Mme

Bartet. Elle dit des vers de Déroulède, à qui nous devons bien cette reconnaissance de l'évoquer le premier. Elle dit le Salut à la Belgique, à la Belgique de 1870, qui recevait alors nos réfugiés : elle dit le Porte-Drapeau, un salut à l'Alsace :

Tous les Français qui sont en France
Marchent vers ceux qui n'y sont pas.
Non, ce n'est pas la gloire encore,
Mais c'est la fierté qui revient.

La grande voix du doyen de la Comédie-Française réveille les deux épées, Joyeuse et Durandal ; elle célèbre « ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie ». Ces morts, une touchante pensée en rappelle le souvenir. Leurs noms et leurs œuvres figurent au programme : Charles Péguy, Ernest Psichari, Charles Muller, Albéric Magnard. Après le sonnet dédié par Edmond Rostand à l'auteur de Bérénice, on nous a fait entendre le Chant funèbre que Magnard avait composé en mémoire de son père et qui mène avant l'heure le deuil du vaillant musicien.

Quand nous quittons la Sorbonne, les promeneurs descendent le boulevard Saint-Michel, chassés du Luxembourg par la nuit qui tombe ou revenant en famille des forts de Montrouge et d'Ivry. Le soleil d'un bel après-midi de dimanche a fait sortir tout le monde ; le boulevard a presque recouvré sa physionomie d'autrefois ; les tramways passent au complet ; les trottoirs sont couverts de piétons qui marchent d'un pas tranquille. Comme elle est loin la soirée de septembre où ce quartier acclamait avec fièvre, mais non pas sans angoisse, l'étrange défilé des Sénégalais conduisant dans la nuit, toutes lumières éteintes, leurs chariots disparates vers les victoires de la Marne !

(1^{er} décembre 1914.)

AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

L'ancien séminaire de Saint-Sulpice devait recevoir le musée du Luxembourg ; les statues qu'il abritait déjà ont fait place à des réfugiés. Dès les premiers jours d'août, prévoyant les misères prochaines, M. Paul Peltier, officier de paix, en avait obtenu la concession et, avec l'aide spontanée de ses hommes, l'avait mis en état de loger cinq cents pensionnaires. Ce furent les sergents de ville qui assainirent et aménagèrent l'immeuble abandonné ; ils se firent peintres, maçons, fumistes ; leurs femmes et leurs filles s'occupaient de la lingerie. Ils n'avaient pas d'argent ; ils sollicitèrent la charité publique, trouvèrent des subsides, des vêtements et des couchettes. Quand les émigrants belges arrivèrent, l'asile fut tout de suite trop étroit : on dut ouvrir des succursales. Sous le patronage d'honneur de M. Léon Bourgeois, un Comité se constitua, composé des commerçants et des notables du quartier. L'Œuvre, qui s'appelle le « Secours de Guerre », ne touche qu'une subvention de la préfecture de police, une autre de la mairie du XIV^e arrondissement ; les dons privés ont fait le reste. Depuis le 15 août, le « Secours de Guerre » a distribué gratuitement 55000 repas ; le nombre de ses lits a été porté à 700 ; il en faudrait le double pour répondre aux besoins de ses hôtes, qui sont aujourd'hui près de 1300.

C'est de Reims, de Soissons, de la vallée de l'Aisne qu'arrivent les nouveaux réfugiés. A la porte, un bureau inscrit leurs noms et professions, car le Secours de Guerre ne se charge pas seulement de les recueillir, mais aussi de les placer ; un médecin les visite, les désinfecte et les vaccine ; un vestiaire les rhabille et les chausse. Après quoi, on les répartit dans les dortoirs et dans les chambres. Les chambres sont les anciennes cellules des séminaristes ; on les a réservées aux familles, principalement à celles qui étaient habituées à un peu plus de luxe ; parmi ces émigrants, il y a des malheureux de toute condition. Le mobilier est maigre : des lits de fer, une table, peu de chaises ; pour chauffage, la porte ouverte sur d'infinis couloirs où rougissent quelques poêles.

Tandis que, pour les hommes, on cherche du travail au dehors, on emploie les femmes à la maison ; les meilleures couseuses, qui sont souvent les Belges, tricotent ou ravaudent dans un atelier, près d'une large baie,

sagement alignées sur leurs rangs de chaises comme les Orphelines du tableau de Liebermann. Dans les couloirs, dans les escaliers passent à tout moment des mères portant un enfant sur le sein. Une aïeule, au fond d'une cellule, s'est assise sur la paille où ses petites-filles, deux jumelles, dorment à poing fermé : pauvres gens, arrivés tout à l'heure, qui ne sont pas encore casés.

Nous traversons le réfectoire, dont les longues nappes de toile cirée sont égayées de quelques fleurs, ensuite une salle pleine de ramages : une vingtaine de mioches y babillent autour du feu ou, sous la direction d'une jeune monitrice, font en chantant des flexions gymnastiques. Ce sont les enrhumés ; les autres, au gré de leurs parents, sont conduits aux écoles, chrétiennes ou laïques.

Un convoi est venu de Reims cette nuit : cinq cents personnes chassées du dernier faubourg épargné où tombent maintenant les obus des grosses pièces autrichiennes. Les plus anciens pensionnaires ont cédé sans murmure leurs paillasses aux enfants et aux femmes ; ils ont achevé leur somme sur la litière, car, je le redis, les couchettes manquent et l'on s'attend pour ce soir à un second arrivage. Baignées, nourries, rhabillées, toutes ces femmes ont déjà repris courage ; elles racontent avec douceur non pas même leurs souffrances, mais celles de leur ville, bombardée impitoyablement depuis quatre-vingts jours ; elles parlent d'une riche maison détruite comme si c'était la leur ; elles vantent le dévouement et l'énergie du maire, le docteur Langlet, à qui chacun rend hommage, et, de tous leurs deuils, celui qui les attriste le plus, le seul qui leur arrache des paroles d'amertume, c'est celui de leurs vieilles églises, Notre-Dame et Saint-Remi.

Sur le bras d'une mère, une fillette de trois ans, le pied enveloppé d'un linge, joue avec son soulier : « Qu'est-ce qui t'a fait ça ? lui demandent les gamines. — C'est le tanon. »

(3 décembre 1914.)

LES COLOMBES

Au commencement de septembre, un Taube survola le ministère. Tandis que les voisins s'approchaient des fenêtres en disant, d'une voix énervée : « Que font nos aviateurs ? », le personnel du Cabinet parut sur le perron. De la masse noire des jaquettes se détachaient deux ou trois uniformes : tout ce monde avait le nez en l'air et, la main sur les yeux, contemplait l'insolente machine dont le moteur ronflait sans vergogne. Une pétarade s'éleva des casernes prochaines ; des balles tombèrent sur les ardoises avec un bruit de grêlons ; quelques feuilles, du haut des sycomores, descendirent lentement.

Le soir, l'hôtel était illuminé comme aux jours de gala ; par les baies grandes ouvertes on voyait s'agiter le peuple des huissiers et des garçons, les uns roulant des tapis, les autres déclouant des tentures, d'autres encore emballant des objets dans des caisses ; toute la nuit retentit des coups de leurs marteaux. Le lendemain les volets, hermétiquement clos, présentèrent aux regards un visage de bois.

Pendant de longues semaines, la demeure garda cet air morne ; toute apparence de vie en avait disparu ; on n'entendait dans le silence que le pas du jardinier, le crissement de son râteau, le ronron de sa tondeuse, car, serviteur fidèle, il continuait de parer les allées et les pelouses comme si Son Excellence n'eût pas été à Bordeaux ; on entendait aussi la plainte déchirante par où le chat du concierge atteste ses plaisirs.

De temps à autre, quatre fenêtres s'entrebâillaient : deux au rez-de-chaussée, celles du cabinet ; deux au premier étage, celles de la chambre à coucher ; c'était le ministre, pareil à la colombe de l'arche, qui venait prendre l'air de Paris. Les voisins remarquaient, un peu déçus, que la branche d'olivier ne fleurissait pas son bec et, de fait, le lendemain il reprenait le rapide : les temps n'étaient point accomplis.

Depuis quelques jours, un mouvement inusité réveille le Palais de la Belle au bois dormant. Les volets claquent ; les fenêtres s'ouvrent ; les rideaux de guipure se suspendent aux carreaux. Une espèce de lessive qui sécherait au soleil s'étale devant la serre : ce sont les housses qu'on sort et qu'on secoue. Des gens en tablier s'avancent sur les degrés, tenant au bout de leurs bras des objets qu'ils rapprochent et frappent à grand bruit ; ils

rentrent, reviennent, recommencent. Les objets qu'ils semblent malmener, ce sont les livres de la bibliothèque, le Recueil des Lois et Décrets ; ces gifles amicales qui chassent la poussière travaillent à préserver la manchette du ministre, quand sa main studieuse le voudra consulter.

Les marteaux n'ont pas repris leur sarabande ; les parquets luisent toujours, dépouillés de tapis ; les marbres gisent encore, empaillés, au fond de leurs caisses ; les Gobelins ne sont pas raccrochés. Mais déjà, vers. cinq heures, quelques lampes s'allument pour prolonger le labeur du nettoyage : tous ces hommes qui s'empressent annoncent un prochain retour. Vienne la dernière colombe, la camériste en bonnet de tulle que l'on verra passer avec une bassinoire, et l'apparition de cette blanche messagère fermera le cycle ouvert par le pigeon allemand. Elle sera saluée comme un heureux présage. Le déluge touche à sa fin et les eaux se retirent, quand l'arche s'apprête à débarquer.

(5 décembre 1914.)

LES FILLES DU ROI

Un grand château, aux portes de Paris. Des avenues rayonnent en éventail autour d'une esplanade qui a vu défiler toute la France, on peut même dire toute l'Europe. Dans un pavillon d'angle, un vestibule percé de larges portes cintrées par où pénètre la lumière triste et froide d'un jour pluvieux de décembre. Contre les murs et au pied des colonnes, des tableaux privés de leurs cadres ; les uns, retournés, ne montrent que leurs châssis ; les autres présentent des images de grandes dames, en haute coiffure poudrée, en paniers et en falbalas. Quelques hommes, penchés sur des caisses, en tirent d'autres peintures et ce décor rappelle l'Enseigne de Watteau, la fameuse Enseigne, conservée au palais de Guillaume II, qui fut peinte par l'artiste pour la boutique de Gersaint.

Des Vigée-Lebrun, des Largillière alternent avec des Drouais et avec des Nattier. Voici les filles du Roi : elles sont cinq, comme les filles d'Orlamunde ; elles pourraient être sept si la famille était au complet ; les aînées s'appellent Élisabeth, Henriette, Adélaïde, Sophie ; une cinquième se nomme Victoire, ce qui est un bien joli nom. Comme les filles d'Orlamunde, elles ont vécu depuis trois mois dans les ténèbres d'un cachot. Cette prison est moins effrayante que le souterrain d'Ariane et Barbe-Bleue ou celui de Pelléas d'où montait une odeur de mort ; c'est l'ancienne cave où le feu roi leur père disposait le bourgogne et le vin de Reims destinés aux soupers de ses petits cabinets.

Un escalier d'une centaine de marches y descend en droite ligne ; beaucoup de résidences royales n'ont pas de degrés plus larges, mais les bougies, collées par la cire aux murailles qu'elles noircissent, évoquent plutôt le souvenir d'une descente dans les crayères de Champagne. Un dédale de galeries voûtées, que traversent des tuyaux de calorifère, circule entre des massifs de maçonnerie aussi épais que les fondations d'une forteresse ; çà et là des poutres énormes, assemblées deux à deux, désignent la place où le roi prévoyant laissait mûrir ses vins en cercles ; un caveau plus étroit, garni de casiers en dalles blanches, est la bibliothèque où il rangeait ses plus précieuses bouteilles.

C'est dans ce dernier caveau que ses filles ont jugé prudent de passer les premiers temps de la guerre. Il est parfaitement sec comme doit l'être la cave d'un connaisseur ; le sol en est semé de sable ; il fleure encore une bonne odeur de vin et Mesdames sont remontées au jour un peu grises peut-être, mais saines et riantes sous leur rouge, sans une tache à leurs écharpes ni au satin de leurs justaucorps.

Dans les casiers, de grosses bourriches enferment, au lieu de faisans, des livres aux armes royales ; il y a, sous ce vulgaire osier, de quoi ravir et de quoi ruiner tout un peuple de bibliophiles. A côté, dans des caisses ouvertes, des bustes émergent de la paille ; un Voltaire est à plat dans le fond et nargue de son « hideux sourire » la moue grognonne de Jean-Baptiste Rousseau. La duchesse de Bourgogne voisine avec Diderot, Marie-Antoinette avec le grand Dauphin et la lumière d'une bougie fait trembler sur le mur l'ombre sévère du nez de Louis XIV.

Caffieri, Coysevox, Pajou, Lemoyne, Pigalle, tous les grands noms de la sculpture sont rassemblés dans ce déballage avec tous les grands noms de la Cour ; Dangeau, dont la figure protocolaire habite aussi cette cave, s'étonne, sous sa perruque impeccable, de voir ainsi tous les rangs confondus. Ailleurs, des vases de porphyre, des appliques ciselées par Gouthière, des pendules modelées par Falconet et, sur le rayon supérieur, de longs rouleaux ficelés qui sont des tentures de Coypel ou des tapis de la Savonnerie.

Jamais égyptologue fouillant un hypogée de Thèbes n'a découvert à la fois tant de merveilles. Elles n'ont point souffert de ce séjour dans les limbes qui leur fut imposé par la menace allemande ; mais l'orage s'éloigne : on peut aujourd'hui offrir aux filles du roi une retraite moins froide pour l'hiver.

(17 décembre 1914.)

AU PALAIS

Un peu avant midi, le Palais s'emplissait de rumeurs ; par le noble degré de la cour du Mai, par l'escalier encombrant de la place Dauphine, avoués et avocats arrivaient chargés de leurs dossiers, s'habillaient à la hâte et couraient répondre aux appels. Les portes battaient sans relâche, poussées par la foule des plaideurs que les gardiens de la galerie Marchande aiguillaient vers les greffes et les salles d'audience.

Un seul guichet entr'ouvre la belle grille du boulevard et suffit amplement au passage du public ; dans le morne vestiaire, à peine vingt pardessus accrochés aux patères rompent la monotonie des armoires fermées ; au-dessus de ces placards, la file interminable des cartons où les toques reposent oubliées fait penser à une chapellerie qui n'aurait pas de clients.

A l'heure exacte ou à peu près, le tribunal fait son entrée. Il se compose du président, qui veut bien, à lui seul, fixer le rôle de l'audience pour permettre à ses juges de finir leur café. « Frontignan contre Moscatelle ! » Un avoué s'avance en soulevant sa toque : « A quinzaine, Monsieur le Président ; M^e Un Tel, avocat, est mobilisé. — A quinzaine. — Jambart contre Ducaine ! — A trois semaines, Monsieur le Président ; je n'ai pu voir mon client, qui est mobilisé. — A trois semaines. — Demoiselle Barbe contre veuve Pluche ! — A quatre semaines, Monsieur le Président. Dans cette affaire, personne n'est mobilisé ; mais l'avoué de la partie adverse m'écrit que sa cliente n'a pas encore désigné d'avocat. — A quatre semaines. » L'huissier a épuisé sa liste ; le président se retire en marmottant : « L'audience est levée. »

A la sixième de la Cour, même cérémonie ; on traverse le vestibule où une statue neuve, vêtue en avocate, tient dans ses mains les tables de Moïse et se dresse tout en or sur un nuage de crème fouettée. On redescend à la première. L'immense salle est vide. Pour s'occuper, on regarde, malgré le jour offensant qui tombe des fenêtres, la peinture du plafond. Un membre de l'Institut y a figuré la Justice assise sur un nuage (pourquoi tant de nuages dans le temple de la lumière ?) ; elle tourne le dos à la Vérité, qui lui tend son inutile miroir ; elle protège une veuve à demi vêtue de jaune, et un

pauvre orphelin tout nu. On a le temps de faire un tour dans l'antichambre du premier Président. Elle est ornée d'un combat naval, acquisition de l'Etat à nos derniers Salons. Gageons qu'au ministère de la marine on trouverait un saint Louis sous le chêne et un portrait de d'Aguesseau. Enfin la Cour entre en séance : « Trublot contre Boudard ! — A quatre semaines, Monsieur le Président. En ce qui me concerne, je suis prêt à plaider. Mais mon adversaire est attaché au cabinet du ministre des travaux publics. — A quatre semaines. » Et l'audience est levée.

La Cour de cassation officie selon les rites qui lui sont habituels ; la Chambre criminelle est même assez meublée, car on n'y voit pas moins de quinze conseillers qui siègent sur trois rangs et d'une dame qui se chauffe près du calorifère. Dans la galerie Duc, vers la place Dauphine, un garde républicain et un garde du Palais exercent l'un sur l'autre une surveillance réciproque. J'interroge l'un d'eux : « La Cour d'assises est-elle ouverte ? — Oui ; elle juge à huis clos. » Étranges contradictions des termes judiciaires.

On se replie sur la salle des Pas-Perdus. Vers une heure, les appels terminés, elle était toute bourdonnante de conversations. Les maîtres de la parole s'y promenaient gravement, escortés de leurs secrétaires ; les avocats « occupés » se confiaient mutuellement leurs « espèces curieuses » qui ne l'étaient que pour le narrateur ; les stagiaires passaient en coup de vent : « Je ne sais où donner de la tête ; je plaide à la cinquième ; j'ai une affaire retenue à la neuvième et un arrêt à prendre à la troisième de la Cour. » On feignait de les croire, heureux de leur accorder ce plaisir innocent. Il n'y a plus de stagiaires ; il n'y a plus d'avocats occupés et, dans la double nef bâtie par Salomon de Brosse, on n'aperçoit d'autres robes que celles de deux avocates qui causent devant la porte du Tribunal pour enfants.

(19 décembre 1914.)

LE VILLAGE FLOTTANT

Passé le pont d'Austerlitz, la rive gauche n'est plus qu'une route de faubourg, où les chantiers alternent avec les cabarets. Une bonne moitié de ces débits est fermée. L'un s'appelle : Aux amis des transports et des manutentions. Par cet après-midi ensoleillé de dimanche, les promeneurs sont rares ; le gros pavé inégal, tout gluant des averses récentes, n'invite pas à la flânerie ; d'ailleurs, la vue ne s'étend que sur d'innombrables futailles qui dévalent vers le fleuve, entre des murs de briques et de la meulière en tas. Aux abords du quai de la Gare, les passants deviennent plus nombreux ; ce sont de petits bourgeois, tous pavoisés aux couleurs brabançonnnes, qui vont voir le Village flottant.

Un Comité, formé par M. Hector Lièvre, marchand de bois, MM. Adrien Mithouard, Gustave Hervé et autres Parisiens, a eu l'idée de transformer des péniches en asiles pour les réfugiés. Ce n'est pas le seul service que cette marine pacifique ait rendu en temps de guerre ; par les soins de l'Union des Dames de France, d'autres chalands ont été aménagés en hôpitaux et sont partis pour la vallée de la Meuse.

Le village flottant se compose de cinq bateaux réunis par des passerelles. Les deux premiers sont des dortoirs pour les célibataires de l'un et l'autre sexe ; deux sont des réfectoires ; le cinquième, destiné aux familles, se divise en cabines de deux à quatre places. Un escalier abrupt, d'une douzaine de marches, descend dans les profondeurs encore inoccupées qui embaument la résine. Le vestibule servant de lavabo contient dix belles cuvettes en tôle émaillée, autant de savonnettes, un gros poêle et deux réduits discrets pour le tout à la Seine. Des cloisons de sapin partagent le navire ; un couloir va de bout en bout, bordé de petites chambres où les couchettes, en bois brut, se superposent comme dans les paquebots ; une tablette et une armoire, couvertes ainsi que les lits de toile à damier rouge, complètent le mobilier avec une chaise de canne, une petite glace entourée de pâte d'or et un portrait. Ce portrait varie d'une cabine à l'autre : c'est M. Poincaré, le roi Albert, le tsar, Georges V, le général Joffre ou le maréchal French. Une carpeppe s'allonge sur le sol du couloir et des chambres, qui

s'éclairent le jour par une vitre ouverte dans le tillac, la nuit par des lanternes en boules, cerclées de fil de fer.

Les dortoirs sont bâtis sur le même modèle, moins les divisions ; la hauteur en est confortable, il faut seulement se plier à quatre pattes lorsqu'on passe sous les traverses qui soutiennent le mât et le cabestan. L'une des salles à manger sert aussi de salle de lecture ; elle a sa petite bibliothèque, où l'on remarque déjà l'Histoire de France d'Anquetil, la Révolution de Février, le livre de M. Lambeau sur la Place Royale et un traité de pisciculture qui pourra être utile. Le second réfectoire est celui des fumeurs, qui sont pourtant priés de ne pas fumer avant le dessert. Entre les deux se trouve la cuisine, dont la batterie en fer-blanc rétamé brille d'un éclat tout neuf ; un avis judicieux engage les pensionnaires à n'y pas séjourner.

Chaque village flottant peut abriter environ trois cents hôtes. Celui-ci appareille demain pour le bras de l'Arsenal ; le suivant jettera l'ancre près de l'écluse de la Monnaie. On en frêtera autant qu'il sera nécessaire et que le permettront les largesses des bienfaiteurs, dont la cotisation est de deux francs par mois. Les réfugiés reçoivent gratis logement et nourriture ; le Comité leur cherche des emplois.

Le bateau-mouche ramène les visiteurs ; beaucoup ont les yeux bleus, la moustache ou la chevelure blonde, un air de bonhomie et de tranquillité qui n'est pas tout à fait de Paris ; ils descendent à l'Hôtel de Ville, qui mire dans la rivière ses fenêtres ornées de drapeaux belges : « Allons, prrrressons ! » crie le capitaine d'une grosse voix bourrue, mais tout de même cordiale. « Alleye, alleye ! », disent les maris, et les femmes se pressent lentement.

(22 décembre 1914.)

LES CONFISEURS

De Noël au Jour de l'An, la trêve des confiseurs suspendait ce qu'on est convenu d'appeler le travail parlementaire ; les querelles les plus envenimées désarmaient devant le chocolat ; le vote même du budget cédait le pas au marron glacé. Cette année, point de trêve ; c'est justement cette époque de jours fastes que la troupe a choisie pour faire sa rentrée. Consolons-nous. Elle s'en ira après trois petits tours.

A défaut de trêve, il reste les confiseurs. Je ne pense pas qu'ils s'attendent à faire fortune. Les sucreries ne sont guère de saison ; le moratorium, en ajournant fermages et dividendes, ajourne du même coup les cadeaux du nouvel an ; le peu d'or qui se cache au fond des bourses se dépense plus volontiers en tricots qu'en bonbons. Cependant les confiseurs ne désespèrent pas d'attirer la clientèle et, pour la mieux retenir, ils accordent leurs séduisantes vitrines à la couleur sévère des esprits et du temps.

Plus de ces poupées frivoles qui dissimulaient sous leurs jupes de mères gigognes une demi-livre de fondants ; elles ont quitté leurs fanfreluches d'actrices, leurs paniers et leur fard de marquises Louis XV pour endosser la livrée de l'héroïsme. Elles s'habillent en Alsaciennes, robe courte, corsage lacé sur une chemisette et vastes coques de rubans. Ou bien elles portent le costume d'infirmière ; leur petit poing martialement posé à la ceinture fait flotter le manteau et dégage la taille. En voici une vêtue d'une espèce de peplum ; coiffée du bonnet strasbourgeois, elle s'enveloppe dans les plis du drapeau et poitrine sous le satin blanc : c'est « Mlle Chenal, de l'Opéra, chantant la Marseillaise ».

D'autres poupées sont des soldats. Le Belge, en capote noire, se reconnaît à la cocarde qui orne son bonnet de police et à la bande jaune de sa culotte gris-bleu ; le Russe à sa toque de fourrure, aux cartouchières croisées sur sa houppelande et surtout à ses bottes ; l'Anglais, à sa tenue khaki. On n'a pas oublié de lui donner une badine. Le Français tient précieusement sa gamelle à deux mains. Les alliés, uniforme à part, se ressemblent comme des frères ; ils ont tous le même visage de porcelaine,

souriant et rose, sans ombre de moustache, et l'air d'être de la classe de 1926.

Ces chefs-d'œuvre en ronde-bosse appartiennent au grand luxe. L'art du peintre, moins coûteux, a dessiné sur les couvercles des boîtes la figure de Jeanne d'Arc, la cathédrale de Reims ou les étendards des puissances amies. Il n'est pas jusqu'aux sacs débonnaires de soie ou de papier à qui l'on n'ait trouvé moyen de donner une tournure belliqueuse ; il a suffi aux demoiselles de magasin de nouer autour d'eux des faveurs assorties aux couleurs des alliés.

Dans les épiceries, où s'adressent les marraines économes, l'aspect des vitrines n'est pas moins militaire. Ce ne sont que képis, gamelles, cuirasses, objets de campement, qui tous enferment de savoureuses étrennes. La bûche de Noël, démodée, a fait place à l'obus bourré de dragées comme un shrapnell. C'est le seul projectile qu'on reçoive avec plaisir. Les donateurs ne doivent pas oublier que l'artillerie lourde est celle qui a le plus d'effets ; si populaire que soit le 75, une marmite de 420 sera mieux accueillie encore par les familles.

Pour les porte-monnaie tout à fait modestes, il y a les baraques du boulevard et les petites voitures. Les vendeurs ambulants ont mis, comme les autres, leur étalage sur le pied de guerre. Leur nougat de Montélimar se dissimule dans des boîtes de carton qui ont la forme du casque et de la giberne, ou tout au moins dans des étuis que décorent le portrait du généralissime et sa parole célèbre : « Je les grignote. » Seule, au milieu de cet appareil guerrier, la guimauve reste pacifique ; elle continue de s'étirer mollement sous les mains brunes des marchands tunisiens, tandis qu'à côté d'elle la pâte d'eucalyptus luit comme un bloc d'émeraude.

(25 décembre 1914.)

LE DÉMANTÈLEMENT

Un peuple d'ouvriers s'agite auprès de la porte Maillot et de la porte Dauphine. Les uns remuent la terre, d'autres transportent des pavés, d'autres encore scient des arbres ou mettent des poutres en tas. Ces travailleurs démantèlent la place de Paris.

Aux premiers jours de septembre, quand l'Allemand descendait à marches forcées de la frontière belge, et qu'il semblait qu'aucune résistance ne pût retarder sa course, on avait fortifié en hâte les barrières. A chaque porte, à chaque grille, d'épais madriers de chêne, percés de meurtrières, furent fixés aux barreaux ; derrière les blocs de grès, amoncelés en barricades, le sol se creusa de fosses profondes dans lesquelles pointaient des épieux ; en avant, les platanes, abattus et couchés, dardaient contre l'assaillant la menace de leurs branches ; à droite et à gauche, des chevaux de frise, rangés le long du ruisseau, n'attendaient que le moment de barrer la route à l'ennemi. Au milieu de la chaussée, sur une sorte de digue étroite comme un isthme, le tramway ralenti se glissait prudemment entre tous ces obstacles. Il y avait même des passages interdits aux voitures ; il y en avait qu'un piéton ne devait pas franchir.

L'angoisse était si vive que les Parisiens ne pouvaient s'empêcher de comparer avec mélancolie la force qui se ruait vers eux et la faiblesse de ces moyens de défense. On avait beau leur dire qu'il s'agissait seulement de briser le raid isolé d'une troupe de cavalerie ou d'une auto blindée, et que la vraie enceinte se développait bien loin, à quarante kilomètres des fortifications, ils avaient peine à contempler sans inquiétude ces chevaux de frise renouvelés d'Alésia, ces crénelages de planches et les embrasures d'artillerie ouvertes dans le carton des rochers de Luna-Park. Parmi les badauds qui flânaient là le dimanche, plus d'un se souvenait de 1870 et voyait déjà les uhlans galoper, lance au poing, jusqu'à l'Arc de Triomphe.

La victoire de la Marne a dissipé ces funestes présages. Depuis longtemps, l'angoisse a disparu ; l'esprit le plus chagrin n'oserait pas se rappeler qu'il a craint de voir les chevaux allemands boire aux fontaines de la place de la Concorde. Cependant les défenses improvisées continuaient de hérissier les portes de l'octroi. Elles n'étaient plus qu'un objet de

curiosité pour les promeneurs qui, sûrs désormais qu'elles seraient inutiles, les dévisageaient avec autant de dédaigneuse confiance qu'ils avaient eu de souci à les regarder d'abord. L'autorité militaire ne les maintenait que par excès de précaution en attendant que les travaux du camp retranché fussent entièrement finis, et parce qu'elles étaient commodés pour la surveillance et le contrôle des passants.

Cette prudence paraît aujourd'hui superflue. Les palissades crénelées sont détachées des grilles ; les tranchées se comblent et se nivellent ; les pavés ont repris leur place ; les arbres et les épieux, débités en bûches, s'apprêtent à nous chauffer. Il n'y a que les chevaux de frise, en charpente de fer, qui restent sans emploi, abandonnés sur les talus de la route. Ils iront s'échouer au fond d'un arsenal jusqu'au jour, certainement lointain, où un nouvel accès de la culture allemande nous obligera de mobiliser encore toutes les armes connues depuis Vercingétorix.

(31 décembre 1914.)

CHEZ SAINT VINCENT DE PAUL

Dès l'antichambre les invités, en arrivant, aperçoivent un arbre de Noël dont les branches montent jusqu'au plafond, toutes scintillantes de givre et de papier d'argent. Entre les fenêtres, au-dessus d'une petite estrade tendue d'un tapis rouge, un crucifix ouvre ses bras sur une draperie bleu ciel. A droite, un piano ; à gauche, une statue de la Vierge. Sur la cheminée, quatre lampes au pétrole, dissimulées derrière des palmes de phœnix, ajoutent leur lumière au lustre de la rosace.

Les convalescents sont assis sur des bancs, fraternellement mêlés aux amis de la maison ; les plumes des chapeaux voisinent avec toutes les variétés de couvre-chefs militaires, depuis le bonnet de police jusqu'à la chéchia, sans parler de la glorieuse coiffure que font à certaines têtes les bandes de pansement. Quelques joues sont encore bien pâles ; des blessés plus infirmes se dorlotent sur des fauteuils d'osier ; en se penchant vers les portes qui forment aux deux côtés de l'estrade comme des loges d'avant-scène, on distingue des malades allongés dans leurs lits tout blancs.

Le docteur Châtelier, qui dirige avec tant de dévouement l'hôpital des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, rue de la Ville-l'Evêque, a voulu offrir à ses pensionnaires le régal d'une fête de Noël. Une chanteuse paraît, le visage rayonnant de grâce et de belle humeur ; c'est Mme Germaine Gallois qui dit avec finesse la Ronde de Margot, tirelilonlaine, et Autour, tout autour, tout autour de la Tour Saint-Jacques. Après elle, son mari, M. Guy, récite le Vieux Sergent. C'est merveille d'entendre le joyeux comique du Bois sacré et de l'Habit vert déclamer avec un si fier enthousiasme les alexandrins de Déroulède.

M. le curé de la Madeleine leur succède sur l'estrade. Il remercie les artistes qui ont bien voulu apporter à la fête leur concours amical ; il félicite le docteur dont le diagnostic ne s'est trompé qu'un jour en doutant de pouvoir guérir tous ses malades ; il dit la reconnaissance que méritent les sœurs, les infirmières, les blessés qui, si généreusement, ont donné leur sang pour la France, et il dit ce bienfait que nous devons à la guerre, parmi tant de tristesses, d'avoir réuni dans un même amour tous les cœurs des Français.

M. Châtelier distribue des médailles de souvenir à ses hôtes de l'ambulance et, en quelques mots d'éloge, fait applaudir les exploits de chacun d'eux. Ensuite vient la loterie, tirée par la main la plus innocente, celle d'un Marocain de dix-sept ans qui, après avoir abattu son compte d'Allemands, épèle l'A B C, en soignant ses blessures, avec les petits de l'asile. Quand l'arbre, dépouillé de ses trésors, n'a plus à distribuer de bilboquets, de pipes, de « cosaques » et de papillotes bourrées de sucre d'orge, le Champagne et les biscuits circulent sur des plateaux. Coiffés maintenant des bonnets de papier qu'on tire des « cosaques », officiers et soldats causent gaiement avec les infirmières, religieuses ou laïques, avec les veilleurs volontaires qui ont fait auprès d'eux l'office de bons Samaritains.

Ces jeunes hommes étaient arrivés, pendant une nuit d'octobre, si lamentables, si pourris de gangrène, que le médecin avait murmuré plus d'une fois à la supérieure, en secouant la tête : « Moriturus ». Ils sont tous là pour le saluer. C'est un beau Noël que de les voir revenus à la vie, même celui qu'on appelle encore saint Sébastien, tant il était percé de coups. Aussi, lorsque le piano sonne la Marseillaise, on ne s'étonne pas qu'un même vaillant sourire brille sur la face brune de Sidi Mohammed et sous la cornette blanche des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

(2 janvier 1915.)

LES CHEFS-D'ŒUVRE

Les chefs-d'œuvre sont partis ; nous ne l'apprendrons à personne, pas même aux Allemands. C'est par leurs journaux que, dès le mois de septembre, nous avons connu la liste des émigrés et leur destination. Un matin, des voitures de tapissiers et de marchands de nouilles s'étaient engouffrées dans la cour historique par où s'enfuit une vagabonde Florentine ; à la nuit tombante, elles en étaient ressorties, bourrées de Rembrandts et de Corrèges.

Depuis qu'elle n'a plus de chefs-d'œuvre, la maison est sévèrement gardée ; on n'y entre qu'en montrant patte blanche. Au haut de l'escalier, une porte s'ouvre, à droite, sur une galerie déserte. Plus de Watteaux, de Lancret, de Fragonard ; adieu le Gilles et la Gimblette ! On cherche les petites Baigneuses, qui étalaient de si crémeux appâts ; on n'aperçoit que les quatre hémisphères, deux de face, deux de profil, dont le baron Regnault a doté ses Trois Grâces, transparentes et lisses comme des veilleuses en porcelaine.

Vous pensez bien que les diamants ne sont pas restés en place, non plus que les bijoux, les orfèvreries et les cristaux taillés. Le gardien qui les tenait à l'œil, enfermé dans leur grille, semble s'être enfoncé dans le sol, comme faisait jadis leur vitrine. Seul l'Apollon vainqueur des monstres monte la faction et, de la voûte, menace les pillards. A la suite, une chambre carrée, qui doit à cette forme son appellation populaire, est presque aussi vide qu'une chambre du Palais de justice. La Frankfurter Zeitung assurait que les Noces de Cana avaient été roulées au fond d'un vaste coffre-fort ; les Allemands voient toujours colossal.

Dans la grande galerie, pas une toile sur la cimaise ; on dirait que M. Bode a passé par là. Raflés Titien, Mantegna, Léonard, Vélasquez ; raflés Canaletto, Guardi, Zurbaran, Reynolds, Bonington ! Il reste un Raphaël, mais il n'est que de Garbo, et un Turner, celui de M. Groult. La salle des primitifs pleure ses tableaux de piété, telle une église belge ; on n'y trouve plus que des « attribués », des « amis » de Lorenzetti ou de Fra Angelico, et des Botticelli à déguster Burne-Jones.

On raconte qu'à l'inauguration d'une galerie fastueuse, un peintre, célèbre par ses mots autant que par son talent, s'écria devant les dorures : « C'est Rubens au Continental ! » Plus de Rubens : on a rembarqué le Débarquement de Marie de Médicis, on a laissé les cadres et le Continental.

Les tableaux se distingueront désormais en deux catégories : ceux qui sont partis et ceux qui sont restés. La seconde classe est le fretin qui ne valait pas le voyage. Elle renferme toute la troupe des Bartolommeo, des Francia et des Borgognone, les Gaspar de Crayer, les Jouvenet, les van Eeckout (Rembrandt du pauvre), les raseurs avérés de tout poil et de toute école. Elle contient d'anciens chefs-d'œuvre, astérisques réformés, que nos pères eussent sauvés d'abord : les Carraches, les Guerchins, les Guides admirés de Stendhal et dont M. Barrès estime seul aujourd'hui le pathétique savant. Il y a un demi-siècle, on eût mis en sûreté toute l'école bolonaise, abandonnant sans remords le « byzantin » Cimabue et le « gothique » Foucquet.. La mode change ; elle amènera encore des révisions de grades et cela peut consoler l'ombre d'un détaillant illustre dont la collection est demeurée presque intacte, car on en a retiré seulement les bonnes pièces.

Les Allemands ont su, dès septembre, qu'une seule sculpture avait quitté Paris ; mais ils ont su de même que les autres s'étaient mises à l'abri de leurs bombes dans un réduit impénétrable, muré de sacs de ciment. Cette casemate, qui ne sera point repérée, est un endroit curieux. Des marbres, qu'eussent enviés toutes leurs glyptothèques, s'alignent les uns derrière les autres, descendus de leurs socles, sur des madriers qui reposent à terre ; on croirait les moulages que les petits plâtriers italiens exposent sur les balustrades du pont de la Concorde. Le hasard facétieux a régulièrement alterné les figures des deux sexes : le Mars Borghèse bombe ses pectoraux sous les yeux de la Vénus d'Arles, et près d'un immense Apollon qui sourit d'un air avantageux, la Diane de Gabies rattache pudiquement sur son épaule fluette la fibule de sa chlamyde.

(4 janvier 1915.)

FAUSSE NOTE

L'Opéra n'est pas près de rouvrir et déjà l'on discute s'il sera permis d'y jouer de la musique allemande. De bons Français tiennent pour la négative. Je me demande pourquoi et ce que le patriotisme aurait à voir en cette affaire. Qu'un vaincu ne veuille plus rien connaître de son vainqueur, passe, bien qu'on n'arrête pas le cours du soleil en niant son existence à la suite d'une insolation ; mais qu'un peuple décidé à vaincre se prive des services ou des plaisirs qu'il peut tirer de l'ennemi abattu, c'est se punir soi-même de sa victoire.

En quoi sera-t-elle moins complète, moins efficace ou moins glorieuse, le jour où Lohengrin paraîtra sur l'affiche ? Si le malheur avait voulu que l'Amérique prît les armes contre nous, devions-nous renoncer au téléphone et aux lampes à incandescence ? Il est puéril de prétendre rayer de l'histoire musicale le pays qui vit naître Bach, Gluck, Weber, Mendelssohn et Schumann. Je sais bien qu'on nous accorde Beethoven, parce que son grand-père était natif d'Anvers ; mais, sa famille eût-elle habité Bonn depuis soixante générations, la Symphonie héroïque n'en serait pas moins belle, ni moins funeste pour l'art français la folie qui nous défendrait de l'entendre.

Je sais bien aussi que Wagner surtout est en jeu. Sans doute, il a écrit Une Capitulation ; cette plate rhapsodie est tellement stupide qu'elle n'humilie que l'homme qui l'a signée ; elle ne vaut même pas qu'on la siffle ; s'en souvenir, c'est la châtier. Mais cet homme a écrit Tannhäuser) Tristan, la Valkyrie, les Maîtres, Parsifal, qui sont, quoi qu'on dise, de l'ouvrage honorable, et, s'il n'a pas fait Déjanire, c'est qu'Apollon souffle où il veut. On a pu craindre l'excès de son influence sur notre art national : aujourd'hui la jeune école s'en est émancipée ; les Debussy, les Dukas, les Ravel, Albéric Magnard, sans méconnaître son formidable génie, se sont orientés vers de tout autres voies. Alors où est le danger ?

Si c'est à l'Allemand qu'on en a, il ne faut pas ménager non plus les Autrichiens. Ce sont leurs 305 qui ont réduit Maubeuge et qui bombardent Reims. Férons-nous payer à Mozart la ruine de la cathédrale ? Au fait, ce petit Wolfgang n'était pas bien aimable ; s'il n'a pas rimé Une Capitulation,

il écrivait, en 1778, d'assez méchantes lettres sur l'orgueilleuse impolitesse des Parisiens et sur le mauvais goût de ces brutes de Français. Ce serait peut-être malin de huer Don Juan ?

Un de ces rares musiciens, qui aiment assez la musique pour aimer celle des autres, supposait le cas d'un wagnérien patriote (les deux mots ne sont pas incompatibles) qui a laissé un bras dans une tranchée. Il ne peut plus se jouer au piano le prélude de Tristan ; lui interdirez-vous de l'écouter à l'orchestre ? N'ayons pas le ridicule de demander leurs passeports aux chefs-d'œuvre ; n'inscrivons pas en épigraphe sur les programmes de nos concerts : « Nul n'aura de talent, hors nous et nos alliés. » Jouons sans scrupule du Wagner, pourvu qu'il ne soit pas du fils.

L'Allemagne, en ce moment, a plus lieu que nous de n'être pas contente. Cependant, on lit dans ses courriers de théâtres : « Berlin, 25 décembre : Fra Diavolo, musique d'Auber ; Leipzig, 30 décembre : Carmen, par Bizet ; Dresde, 30 décembre : Faust, par Gounod ; Francfort, 3 janvier : Mignon, par Ambroise Thomas. » Ne nous faisons pas cette injure de montrer moins d'esprit et de goût que n'en ont les Allemands.

(6 janvier 1915.)

ENTENTE CORDIALE

C'était au lendemain de la déclaration de guerre, quand nous nous demandions encore « si l'Angleterre marcherait ». Mon ami n'en avait jamais douté. « A fond ! me disait-il, à fond ! » et, comme le garçon apportait une assiette de jambon : « C'est bon présage, avait-il ajouté, que nous mangions de ces cochons de Westphalie ! »

Mon ami est un Anglais dont les deux fils se sont engagés dès le premier jour ; le plus jeune n'a que dix-sept ans. Lui-même en a quarante-huit, et c'est la seule raison qui l'empêche de se battre à côté d'eux : « On ne veut pas de moi parce que je touche à la cinquantaine, mais au printemps on sera moins difficile ; je veux descendre mon Allemand. » En attendant, il fait campagne à sa manière ; par la finance et par la presse, il s'occupe de couper les vivres à l'ennemi, il intercepte la contrebande, il surveille les neutres ; dans le civil, c'est un belligérant.

« Savez-vous ce que je voudrais ? me confiait-il un soir en lançant vers le plafond la fumée de son cigare avec une énergie farouche, je voudrais qu'il vînt un zzeppéline sur Londres, parce qu'en Angleterre nous sommes bien patriotes, mais nous ne souffrons pas comme vous ; ce n'est pas juste... Et puis cela augmenterait le nombre des enrôlements. Avant les barbarities de Louvain, il y avait dans une semaine quinze mille volontaires ; après les barbarities de Louvain, en deux jours il y en avait quinze mille. Plus Ils feront de barbarities, plus nous aurons de recrues. »

Je l'ai revu hier : « Eh bien ! lui dis-je, il n'est pas venu encore de zeppelin sur Londres, mais vous avez eu des cuirassés devant Scarborough et des Taubes à Sheerness ; quel a été l'effet sur les enrôlements ? — Très bon, très bon ! — Vos journaux ont pourtant l'air de dire que le zèle des recrues se ralentit un peu ? — Ne croyez pas tout ce que vous lisez dans les journaux anglais, ils disent cela pour avoir plus de volontaires, mais toujours nous avons beaucoup. — Et l'effet sur la population ? — Très bon, très bon ! D'abord les gens de Scarborough ont pris le chemin de fer, mais à la première station ils quittaient le railway et ils sont revenus à pied voir le bombardement. A Sheerness, ils étaient tous dans la rue pour regarder l'aéroplane. Est-ce un allemand ? Est-ce un anglais ? Les instructions

disaient : « Descendez dans le cave », mais personne n'est allé en bas. Je souhaite seulement que les avions aient fait plus de peur à Cuxhaven qu'à Sheerness. »

On sait que la presse allemande s'amuse des précautions que prennent les Londoniens. « Est-il vrai, demandai-je, qu'on éteigne les lumières de la ville et qu'on allume des lanternes dans les parcs afin de persuader aux Aviatiks que ce sont là les quartiers habités ? — Naturellement ! répliqua mon ami ; pour rassurer les vieilles dames,... les vieilles dames des deux sexes ! »

« Et nos soldats ? interrogeai-je encore ; qu'en pense-t-on à Londres ? — Admirables ! fit-il, admirables ! Et on estime beaucoup le général Joffre. On trouve qu'il est presque un Anglais... Vous savez, continua-t-il avec un sourire, nous sommes un peu... comment dites-vous !... égoïstes ? Pour nous, c'est le grand compliment. »

(8 janvier 1915.)

LA NEUVAINNE DE SAINTE GENEVIÈVE

La place du Panthéon offre d'étranges disparates. Un dôme, des colonnades, des torchères de bronze, de vastes étendues désertes : c'est l'endroit le plus solennel et le plus romain de Paris, un Piranèse sans soleil, balayé par le vent. Tout à coup, elle s'achève en quartier provincial : une église posée de guingois, une tour gothique, les ogives d'un couvent, quelques vieilles masures composent pour l'aquafortiste un décor de petite ville dévote.

Du 3 au 11 janvier, le contraste s'accuse. Derrière la statue de Corneille, une file de baraques s'allonge jusqu'à Saint-Étienne-du-Mont, entre les murs aveugles du Panthéon et les façades enguirlandées de la bibliothèque. On y vend des objets de piété. Une foule paisible s'arrête aux étalages, puis s'achemine vers les marches de l'église dont les cloches sonnent à toute volée. On dirait un lieu de pèlerinage ou le parvis de la paroisse le jour de la fête patronale. Et c'est, en effet, la neuvaine de sainte Geneviève, patronne de la ville.

Je doute que Paris l'ait jamais célébrée avec tant de ferveur. Dès l'aube, à l'heure des messes, l'après-midi pour le Rosaire, le soir pour le Salut, la procession des pèlerins ne se ralentit pas. Elle s'engouffre sans discontinuer dans l'église déjà pleine, elle se glisse et se mêle aux flots des fidèles arrivés depuis longtemps, qui eux-mêmes restent debout et piétinent sans espoir d'avancer.

Au sortir de la place, attristée par le ciel gris de l'hiver, on a une merveilleuse impression de clarté. Les lustres qu'on ne remarque point d'abord, les trois rangs de vitres blanches répandent dans l'édifice une lumière imprévue. On s'attendait au mystère et aux demi-ténèbres ; on admire l'évidement des nefs presque égales, l'élan des fûts qui montent d'un trait jusqu'à la voûte, sans tribune, sans bas côtés, reliés par d'étroites passerelles comme dans la cathédrale de Rouen et dans l'église d'Eu. Seules, les belles verrières de l'abside assombrissent le chœur ; sous l'arche du jubé, on voit briller dans l'ombre les ors du tabernacle et, à droite, les mille feux allumés devant le tombeau de la sainte, non loin des épitaphes de Racine et de Pascal.

Les marchands des petites baraques ne se sont pas mis en frais. Chapelets en verre de couleur, bénitiers en métal estampé ou en coquilles de nacre, c'est la bimbeloterie commune à tous les lieux de pèlerinage. On surprend des propos bizarres : « C'est en aluminium ? interroge une cliente. — Oui, Madame, en aluminium ; vous pouvez le faire indulgencier. » Les images de Jeanne d'Arc, du Sacré-Cœur et de Marie Alacoque voisinent aux éventaires avec celles de sainte Geneviève. Une seule « note » d'art, comme disent les critiques : une estampe du dix-huitième siècle, défraîchie mais charmante, égarée parmi ces chromos.

Et l'on pense que tout près d'ici, derrière les murs funèbres de Soufflot, dorment oubliées les plus belles figures qu'ait inspirées aux peintres l'histoire de sainte Geneviève. On se souvient de la petite bergère que l'évêque touche au front d'un geste si paternel, et de la noble vieille, drapée de blanc comme une vestale, qui du haut de sa terrasse veille, la nuit, sur la ville endormie. Mais le temple élevé aux grands hommes par la patrie reconnaissante n'est ouvert que pendant la paix. Pourquoi nous cacher les Puvis de Chavannes et le portrait véritable de la patronne de Paris ?

(10 janvier 1915.)

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Une affiche officielle annonce que l'École nationale et spéciale des Beaux-Arts a rouvert ses portes depuis le 14 octobre ; mais le buste de M. Ingres, encadré dans un édicule qui tient de la stèle antique et du Guignol moderne, jette sur le vestibule vide un regard courroucé. Un bruit de raclettes vient de la Cour du Mûrier, où une équipe de blouses blanches recrépit les arcades du cloître. La plupart des statues sont descendues de leurs cippes ; les peintures pompéiennes sont reprises de plâtre frais ; dans un coin, le monument d'Henri Regnault s'abrite derrière des planches. Cependant la frise de Della Robbia et celle de Phidias continuent de dérouler dans l'ombre du portique la double procession des Œuvres de Miséricorde et des Panathénées ; au centre du jardinet, la fontaine murmure toujours, sous les branches dépouillées, entre les buis et les bordures de lierre.

On passe devant un gardien qui somnole, enfermé dans une guérite de verre comme un objet de musée, et l'on atteint, au premier étage, les salles mélancoliques où reposent les « prix » de sculpture, depuis la fondation. Cinquante Soldats de Marathon gesticulent dans ce columbarium auprès de cinquante Léonidas. Des plâtriers préparent de nouvelles alvéoles pour d'autres Léonidas et pour d'autres soldats de Marathon.

A travers le dédale des couloirs, où des moulages de Florence s'opposent à des moulages d'Athènes, où les Niobides à genoux semblent demander grâce à la ronde innocente des Enfants de Donatello, où Sophocle, le bras en écharpe, considère du même œil placide une Vierge du quinzième siècle et la Vénus du Capitole, une odeur de peinture vous poursuit. Ce n'est pas celle de la peinture d'histoire ; juchés sur des échelles doubles, des peintres en bâtiment rechampissent les voûtes en sifflant comme des merles. Il n'y a plus qu'eux dans l'École à manier la brosse ; leurs confrères du grand style sont tous partis pour le front.

Plus d'un, hélas ! n'en devait pas revenir. Vingt-cinq noms déjà sont inscrits, dans l'antichambre directoriale, au tableau d'honneur ombragé de drapeaux que regarde une Pallas guerrière. La liste s'allongera, funèbre et

glorieuse, et le souvenir de tous ces jeunes hommes fera un digne cortège au peintre de Salomé à qui la Jeunesse de Chapu tend son laurier d'or.

Presque tous les ateliers sont déserts. A peine, par une porte entre-bâillée, aperçoit-on le visage glabre d'un Américain, qui travaille silencieux et seul, étranger aux guerres du Vieux Monde. Les châssis des architectes s'entassent dans une resserre ; au fond d'une cour, gisent des blocs de marbre qui peut-être eussent été des dieux et ne savent plus s'ils seront tables ou cuvettes. La bibliothèque est fermée ; fermé le hall où les colonnes du Parthénon et celles de Jupiter Stator élèvent jusqu'au toit leurs chapiteaux doriques et corinthiens ; personne au cabinet de physique dont les vitrines rassemblent si curieusement le trône d'Assour Nasir Bal à la machine d'Atwood et aux modèles de stéréotomie ; dans l'amphithéâtre, personne qu'un garçon, respectueux de la consigne, qui entretient le calorifère.

Au moment de sortir, on donne un coup d'œil au musée du moyen âge et de la Renaissance. Là, dans l'ancienne église des Augustins, devant le Jugement dernier, réduit par Sigalon, une vingtaine de jeunes filles dessinent sur leurs genoux, disséminées parmi les moulages de statues, de tombeaux et de chaires. Sagement, sans bavarder, en clignant de l'œil gauche, elles mesurent de leur fusain levé le fémur du Persée de Cellini ou du David de Michel Ange. Et cette étude d'après la bosse, c'est maintenant toute la vie de l'École des Beaux-Arts.

(13 janvier 1915.)

LE PARC DE SAINT-CLOUD

Une œuvrette du dix-huitième siècle a conté les péripéties du Voyage à Saint-Cloud par mer et par terre ; son auteur, Louis-Balthasar Néel, doit à ces quelques pages un très vague semblant de renommée. Par terre ou par mer, ce voyage se fait en moins d'une heure, soit que vous preniez le train, le bateau ou le tramway ; mais il faut renoncer à le faire en auto, si vous n'êtes muni d'un double laissez-passer, l'un pour vous, l'autre pour le chauffeur. Telles sont aujourd'hui encore les impérieuses nécessités de la défense nationale.

Sur la place du Pont, aux terrasses des cafés, devant la Tête-Noire et le Pavillon-Bleu, on distingue dès l'arrivée les taches des uniformes ; une fanfare de clairons, rythmée par les tambours, vient de la route à droite, qui descend de Montretout ; elle précède un bataillon d'infanterie qui rentre à la caserne.

En semaine et l'hiver, le parc de Saint-Cloud est toujours une silencieuse retraite ; cette année, c'est une solitude. La grande allée, devant les cascades, voit à peine quelques jeux d'enfants ; celle où M. Dujardin-Beaumetz déploya en double monôme ses moulages d'après l'antique n'a pas un promeneur ; l'Apollon du Belvédère y pèle tristement sous les intempéries près du Génie du repos éternel. La marchande d'oubliés, à côté du parterre d'eau, a démonté ses tables et fermé sa boutique, faussant compagnie aux grands Termes moussus et aux Lions en perruque qui considèrent leurs pattes, nouées par des serpents, avec la mine découragée de caniches pris au piège.

Au bout du tapis vert qui monte à l'ancienne lanterne de Démosthène, on aperçoit pourtant quelques silhouettes. Ce sont des blessés en tenue d'infirmerie, capote et bonnet gris-bleu ; ils sont venus prendre l'air et contempler la vue, vue autrefois célèbre, mais bien gâtée maintenant que les gazomètres et les cheminées d'usines ont remplacé les prairies de Boulogne. Les Parisiens de la bande montrent aux provinciaux les monuments de leur ville ; puis tous s'en vont, les uns le bras en écharpe, les autres clopinant, chassés par le vent et la bruine.

Près de l'endroit où s'élevait le château, deux pelotons s'exercent à la marche. Les costumes des hommes qui les composent offrent une merveilleuse variété ; il y a côte à côte des vareuses militaires et des vestons civils, des capotes noires ou vert douanier, des pardessus à taille et des macfarlanes, des melons, des feutres, des casquettes de voyage, des bonnets de police et de singulières coiffures en tronc de cône mou, rayées de galons jaunes. Tous ces hommes, très jeunes, le visage blond et rose, sont armés de fusils courts, hauts comme des carabines. Ils manœuvrent docilement, attentifs aux « Par file à droite », aux « Sur la gauche en ligne », et ils manœuvrent bien, à l'exception d'un seul, qui, malgré une bonne volonté évidente, n'arrive point à se mettre au pas ; dix fois, quinze fois il essaye de changer de pied sans parvenir à prendre le rythme, tant il est vrai que tout est difficile, même les choses les plus simples, à qui n'est pas doué ! « Ça est mieux pour cette fois », dit la voix de l'instructeur ; à l'accent de cette voix brabançonne, on reconnaît dans la jeune milice les recrues belges de 1914.

La manœuvre terminée, les deux pelotons se rassemblent et se dirigent vers la ville. Des gamins leur emboîtent le pas. Les plus petits ont des fusils de bois ; les grands portent en bandoulière des arcs faits de ficelles et de badines écorcées. Les Belges leur ont appris le maniement de cette arme flamande. Un vieux monsieur à barbe blanche, qui lisait son journal, le nez enfoui dans son col de fourrure, regarde curieusement la troupe hétéroclite. C'est quelque retraité ; depuis vingt ans, il vient ici chaque jour, quand le froid n'est pas trop vif, à la même heure, avec le même journal. Jamais il ne s'était douté qu'il verrait manœuvrer des Belges sur cette terrasse où son enfance a peut-être vu le prince impérial. Assise sur un banc voisin, une jeune fille fait de l'aquarelle, surveillée par sa mère ; insensible à l'aigreur de la bise, indifférente au bruit de la troupe en marche, elle assiste, sans y prendre garde, à ce qui est pourtant un événement de l'histoire : l'occupation de Saint-Cloud par les soldats d'Albert I^{er}.

(15 janvier 1915.)

LA BOURSE AUX NOUVELLES

A l'angle du boulevard de Denain et de la rue de Dunkerque, un rassemblement se forme, vers les cinq heures, sur le trottoir de gauche, près de l'escalier du Métropolitain. Une centaine d'hommes en chapeaux melon et pardessus causent par petits groupes ; si l'on ne voyait parmi eux quelques enfants et quelques femmes, on se croirait en province, devant le café Saint-Denis, à l'heure où ces messieurs du Comice fixent le cours du blé. La tournure, l'accent et la voix ajoutent à cette vraisemblance ; beaucoup de ces hommes ont le teint coloré des gens qui vivent au grand air et le parler des campagnards du Nord. Ce sont, en effet, des habitants de la Somme, de l'Oise et de l'Aisne, que l'invasion a contraints de chercher un refuge à Paris.

Les premiers temps qui suivirent leur départ, ils se tenaient là de longues heures en permanence, attendant l'arrivée des trains. Beaucoup avaient quitté leurs villages à la hâte, « évacués » par l'autorité militaire ou chassés subitement par l'approche de l'ennemi. Les hasards de la fuite avaient séparé les familles et l'on venait ici dans l'espoir d'y retrouver les manquants ou d'obtenir au moins quelques nouvelles. C'est par milliers, à certains jours, que débarquaient les réfugiés, exténués de fatigue par la lenteur des convois et leur encombrement, les hommes chargés de bagages, les femmes portant contre leur épaule des enfants endormis. Et l'on interrogeait avec fièvre les nouveaux émigrants.

Depuis un mois, l'affluence avait diminué avec l'inquiétude. Ce n'étaient plus que des habitués qui, la journée finie, se donnaient rendez-vous, comme on va bavarder devant la gare, dans un chef-lieu de canton, à l'heure où le train apporte les journaux. Hier, la foule était redevenue plus dense, plus animée aussi. Le communiqué annonçant la marche des Allemands sur Saint-Paul, l'arrivée de nombreux réfugiés de la vallée de l'Aisne avaient ravivé les alarmes de leurs compatriotes ; le bruit avait même couru que Soissons était abandonné par ordre ; on accourait anxieux de savoir la vérité.

La nouvelle est inexacte ; les Allemands n'ont pu se tenir à Saint-Paul, et s'ils ont redoublé leurs coups sur la malheureuse cathédrale, victime comme

celle de Reims d'un acharnement sans excuse, il est faux que l'autorité militaire ait invité la population civile à sortir de Soissons. Entre « pays », la connaissance est bientôt faite ; des gens qui ne s'étaient jamais parlé se sentent de vieux amis, se confient leurs malheurs et s'intéressent aux familles des autres comme ils feraient à des parents communs. Ils disent d'une voix tranquille : « Ma maison est par terre, et la vôtre ? — Oh ! moi, je n'ai que trois bombes. » On entend bien quelques personnes plus pauvres, des femmes surtout, pour qui la ruine est encore plus cruelle, regretter leur village où tout de même elles auraient pu vivre, et déplorer l'exil qui leur fait user à Paris, sans travail, les derniers sous de leur épargne.

Mais presque tous montrent une résignation, un calme, une confiance magnifique ; ces bons citoyens mériteraient d'être cités en exemple à tant de Parisiens confortables et oisifs qui s'énervent studieusement chaque soir dans l'épluchage des communiqués.

(17 janvier 1915.)

LA VILLE LUMIÈRE

Dès avant-hier, dociles aux instructions de la presse, les Parisiens avaient baissé leurs lampes ; mais l'éclairage des rues était resté le même et les globes des grands magasins continuaient de répandre à travers les vitrines la vive clarté de leurs feux électriques. Hier, de cinq à sept, ce fut l'obscurité. Ainsi qu'il est prescrit aux vaisseaux en temps de guerre, le navire de Lutèce avait éteint ses feux.

En sortant de chez soi, en remontant des cryptes du métro, les gens se trouvaient soudain en pleines ténèbres et, encore éblouis de la lumière qu'ils venaient de quitter, se dirigeaient à tâtons, pareils à des aveugles. Aux environs de la tour Eiffel, des Invalides et du ministère de la guerre, c'était le noir absolu ; pas un bec de gaz allumé, ni une boutique ouverte ; il fallait interroger le sol du pied pour deviner où finissait le trottoir et tendre la main devant soi pour éviter l'obstacle. La double ligne des quais était ensevelie dans l'ombre ; les hautes toitures du Louvre se profilaient à peine sur le ciel sans étoiles, on ne découvrait au loin ni les tours de Notre-Dame ni les minarets du Trocadéro ; seule la gare d'Orsay, qui depuis le commencement des hostilités a fermé les gros yeux de ses horloges, laissait transparaître un peu de clarté par les arcades de ses guichets ; la salle à manger de l'hôtel, dont les fenêtres illuminées gardaient jusqu'à présent un air de palais vénitien en fête, avait pour la première fois tiré ses rideaux ; la Seine, entre les ponts, formait de grands bassins obscurs.

Il n'y a pas eu hier d'hommes plus occupés que les sergents de ville, tantôt entrant chez les concierges pour signaler un locataire rebelle, tantôt pénétrant chez les boutiquiers pour leur enjoindre d'amener leurs devantures, et livrés par surcroît aux questions des passants qui demandaient leur chemin. On a vu des dames inquiètes comme des chiens perdus. Elles gémissaient surtout en quittant le tramway, dont les stores baissés, trompant leurs habitudes, les avaient fait débarquer ou trop tôt ou trop tard ; elles restaient en détresse à cent pas de leur maison, dans le carrefour de Paris qu'elles connaissent le mieux, mais que la nuit remplissait de mystère. Certaines rues, trempées de vapeur d'eau, tiraient un faible éclairage du trottoir, où miroitaient quelques filets de lumière

échappés des boutiques, et l'on apercevait devant soi des jambes sur lesquelles ne reposait qu'un commencement de corps, la tête et les épaules disparaissant, fondues dans le brouillard.

L'obscurité absolue cessa avant huit heures ; les candélabres électriques se rallumèrent sur les boulevards et les quartiers du centre reprirent à peu près leur aspect de ces derniers jours. Il ne s'était agi que d'une expérience, d'une répétition pour le cas d'un danger. Inutile d'ajouter que, durant ces courtes heures, les nouvelles les plus sombres avaient eu le temps de courir : on manquait de charbon, Paris ne serait plus éclairé ; peut-être que bientôt il ne serait plus chauffé ; un zeppelin était venu, on disait même qu'il en était venu trois et l'on citait des personnes qui avaient eu la chance de les voir. On insinuait aussi que ce petit intermède avait été réglé pour faire partir les gens impressionnables dont la nervosité serait d'un mauvais exemple s'il survenait un raid aérien.

Mais Paris, somme toute, s'est bien tenu. Il a subi sans émotion et sans humeur une mesure incommode qui pouvait l'inquiéter ; il s'est montré docile. Les ministres eux-mêmes ont fermé sagement leurs fenêtres, qui, la veille encore, étincelaient de mille feux ; et l'on se croyait revenu au temps de Bordeaux.

(21 janvier 1915.)

LE TEMPS SECRET

Un de nos confrères est allé interviewer le directeur du Bureau de météorologie. C'est l'homme du monde le plus aimable ; il a pour les représentants de la presse les égards qui sont dus au quatrième pouvoir ; il ne se lasse jamais de leur indiscretion. La terre se couvre-t-elle d'une blancheur alpestre ? il ne leur dissimule point que c'est parce qu'il neige. Lorsqu'elle se fond en une boue liquide, il leur apprend qu'il tombe de l'eau. « Asseyez-vous, dit l'astronome ; quel bon vent vous amène ? — J'allais vous le demander, repartit le journaliste ; cette pluie va-t-elle bientôt finir ? » Le savant se rembrunit et, posant un doigt sur ses lèvres : « Parlons d'autre chose, fit-il ; voulez-vous ? — Pourtant ce déluge qui noie les tranchées et gonfle la Seine commence à inquiéter le public ; pouvons-nous espérer que le vent va tourner ? — Chut ! reprit l'astronome ; ne touchons pas au secret professionnel ! »

Le secret professionnel se limitait jadis aux prêtres, médecins, avocats, notaires et autres confesseurs ; il s'est étendu peu à peu à toutes les professions ; on l'a vu invoquer par des blanchisseuses et des demi-mondaines, voire par les publicistes dont le métier est de tout dire, même ce qu'ils ne savent pas. Il gagne maintenant le baromètre ; on n'osera bientôt plus interroger sa montre. La censure impose ce mystère ; il paraît que les prédictions peuvent avertir l'ennemi et, comme c'est de l'Ouest que viennent les changements critiques, Greenwich, par surcroît de prudence, évite d'informer Paris.

Cette année, si dure pour tout le monde, va rouvrir une ère de bonheur aux météorologistes. Pour un tremblement de terre, une éruption de volcan, un cyclone, une grêle, une sécheresse, pour un oui, pour un non, les reporters accouraient chez eux ; il leur fallait monter sur le trépied. S'ils annonçaient de fâcheuses nouvelles, la foule les maudissait ; elle les criblait de railleries s'ils en donnaient d'heureuses que l'événement se plût à démentir. Les voici revenus aux bonnes vieilles mœurs d'autrefois : enfermés dans leurs tours d'ivoire, étrangers aux vagues contingences, ils reprennent en paix leurs travaux. Plus de profanes, plus de gêneurs pour rompre leurs colloques sublimes avec le ciel, en venant leur parler récoltes,

ou inondations. Ils supputent tranquillement la conjonction des astres, assurés qu'une erreur de quelques millions de lieues leur fera moins de tort aux yeux du vulgaire qu'une inexactitude d'un jour dans le pronostic du temps.

Tout aux spéculations de la pure science, l'heure même paraît leur échapper. A la station météorologique de Meudon, les deux aiguilles de la pendule sont en berne à six heures et demie ; à Paris, les horloges qui prétendent se régler sur l'Observatoire sont presque toutes arrêtées ; à cent pas d'intervalle, elles varient d'un quart de journée ; cependant la plupart se tiennent obstinément, depuis le début de la guerre, sur l'angle de quatre heures et demie. C'est le moment précis où fut affiché le décret de mobilisation. Voudraient-elles marquer cette minute historique, ce dernier soupir de la paix, comme une pendule de Versailles, au dire des cicérones, indique depuis deux siècles le battement suprême du poulx de Louis XIV ?

Pour les personnes méticuleuses qui veulent savoir l'heure à une seconde près, cette incertitude est un sacrifice de plus aux nécessités de la défense ; elles le font volontiers. Mais, parmi tant de sujets de conversation que nous interdit la censure, qui aurait jamais cru qu'il pût être dangereux de parler de la pluie et du beau temps ?

(24 janvier 1915.)

LES PETITES VOITURES

Pousser une petite voiture dans les rues de Paris était jadis toute une affaire. C'était un privilège qui ne s'acquerrait point sans une série d'épreuves presque aussi compliquées que l'initiation à la franc-maçonnerie. Lorsque le candidat, dûment recommandé, s'était fait agréer par la préfecture, il recevait une médaille carrée, dite du nouveau Paris. Parti le matin des Halles avec sa charrette pleine et couverte d'une bâche, il devait traverser les régions du centre sans y vendre un radis et gagner en silence le théâtre de ses opérations, c'est-à-dire l'un des arrondissements de la périphérie. Après plusieurs années de ce purgatoire, une médaille ronde lui permettait d'exercer son négoce dans toute l'étendue de la ville, mais non de s'y arrêter, pareil au Juif errant, condamné à marcher sans trêve, sous peine de se voir dresser une contravention. Si, plus heureux que Crainquebille, il franchissait tous ces caps de tempêtes, il obtenait enfin le droit de stationnement. Pour peu qu'il eût été concierge chez un ministre, il s'établissait place Beauvau, et c'était le paradis.

A l'origine, la petite voiture ne fut qu'une tolérance en faveur des infirmes, des veuves, des mères chargées de famille ; peu à peu, l'abus s'introduisit. Des gens, appuyés en haut lieu et qui n'étaient pas faits pour crier la carotte, mais seulement pour la tirer, sollicitèrent des médailles qu'ils louèrent à des sous-traitants. C'est pourquoi, sur la plainte du commerce patenté, la préfecture de police avait résolu de supprimer les marchands des quatre saisons. Comme les sénateurs inamovibles, ils devaient disparaître par voie d'extinction.

La guerre les a sauvés. Bien mieux, pour occuper tant de personnes atteintes par le chômage, on accorde au premier venu le droit de conduire et celui de stationner ; on ne tient même plus compte des anciennes restrictions qui interdisaient aux ambulants de s'installer devant les sédentaires. Aussi, comme l'affluence est grande autour des épiceries, les petites voitures s'amassent de préférence juste en face de leurs portes, et leur soufflent la clientèle jusque dans leur ruisseau. Les charrettes abondent dans la rue de Rivoli, sur le boulevard Sébastopol, dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin. Elles vendent de tout : de la viande, des livres, des semelles

imperméables, des peignes en celluloïd et des pâtes contre la toux. Mais c'est à Montmartre, sur les pentes de la rue des Abbesses et de la rue Lepic, qu'elles offrent l'aspect le plus pittoresque.

Tout le long de cette côte, sur la chaussée en raidillon que n'escaladent plus ni taxis ni autobus, les petites voitures s'étagent à l'infini. A l'autre bord du trottoir, les boutiques alimentaires, boucheries, crémeries, fruiteries, boulangeries, se succèdent presque continûment, à peine séparées çà et là par l'étalage d'un cordonnier, en sorte qu'on ne voit au loin que victuailles. Les ménagères matinales, descendues sans corset, un fichu sur la tête et le filet au bras, se faufilent entre ces tentations : ici des salades en tas, comme des meules de foin frais, la chicorée, la mâche et l'endive virginale ; là, les poireaux chevelus, la betterave au sang rouge sombre, les choux-fleurs en bouquets, le cuivre des potirons, l'or vert du citron et l'or jaune de la Valence ; ailleurs, les échalotes et les oignons sous leur fine enveloppe transparente, et les charretées de pommes de terre roses, les haricots de toute couleur, les andouilles, les fromages, les poulets à trente sous la livre.

Il est agréable de penser que Berlin mange du pain K, mais que Montmartre a encore le choix entre les « petits gris » à trente centimes la douzaine et les escargots de Bourgogne extra, à 1 fr. 20, « garantis au beurre d'Isigny ». Tandis que l'on médite cette heureuse antithèse, une inscription sur le flanc d'une longue boîte de sapin arrête le regard ; elle dit en lettres tristes et noires : « Denrée périssable. » Tout Bossuet, tout Massillon, tout le néant de l'homme s'évoque à ces deux mots. On se penche sur la boîte : elle contient des harengs saurs !

(27 janvier 1915.)

LES MENDIANTS

Le nombre des mendiants a beaucoup diminué. Il arrive qu'un galant homme, après un regard circulaire, vous aborde poliment et vous confie ses peines ; il arrive aussi, vers onze heures du soir, qu'une vendeuse de journaux vous offre, avec des pleurs, une feuille de l'avant-veille : mais les vrais mendiants, pour qui tendre la main est une profession, qui avaient privilège, patente et pas de porte, ont quitté le parvis des églises, où ils se confondaient, dans l'ombre des voussures, avec les statues de saints.

Un doyen du métier, auquel j'en faisais la remarque, m'a dit que beaucoup de ses confrères étaient mobilisés. « Il est faux, ajouta-t-il, que l'aveugle du pont des Arts soit pilote aviateur ; mais quelques-uns de nos meilleurs infirmes combattent sur le front, et je connais un manchot qui n'y va pas de main morte. Pour nous, qui ne sommes plus d'âge à servir la patrie, c'est une année perdue. La guerre nous a surpris au mois d'août, monsieur, en pleine clôture ; c'est le moment où les plus aisés d'entre nous vont passer les vacances à leur maison des champs, où les autres suivent leur clientèle sur les plages et dans les villes d'eaux. A la rentrée, plus d'affaires. Les clients s'attardaient au loin ; les églises restaient désertes. Il venait bien de pauvres femmes, mais elles n'avaient de sous que pour acheter des cierges. Il venait aussi des enterrements, mais des enterrements de neuvième classe. Ces petits morts ne valent rien ; d'ailleurs, pour notre industrie, quinze morts, monsieur, ne valent pas un mariage.

« Je n'ai pas besoin de vous le dire : les gens ne se marient plus. Alors, geler ici, sous la pluie, dans le vent ? sans faire de recettes, sans voir ses « relations » ? Le jeu n'en vaut point la chandelle. C'est pourquoi la plupart des nôtres ont quitté la partie. Au reste, ces démissionnaires ne sont pas tous à plaindre. Il y a tant de secours, tant de comités, tant d'œuvres charitables ! Il faudrait beaucoup de malchance pour ne pas attraper une soupe et une indemnité de chômage. Une femme, avec vingt-cinq sous par jour et cinquante centimes par enfant, est plus heureuse qu'avec un mari qui gagne cinq francs et en boit six.

« Puis, on nous a ouvert de nouveaux débouchés. Les petites voitures, la vente des journaux étaient jadis des monopoles exigeant des médailles, des

cartes, des permis ; ces professions maintenant sont presque libres ; elles séduisent les personnes qui aiment le changement et l'activité. Moi, monsieur, j'estime que, quand on a un état, on doit savoir s'y tenir. Je garde le mien. La paroisse me connaît. Le sacristain permet que je me chauffe ; le vicaire me fait donner une miche. Je ne viens plus aux messes qui se disent un peu tôt ; mais le salut attire beaucoup de fidèles, et j'y récolte quelques pièces de cuivre. Avec ma soupe du refuge et mon secours de la mairie, j'attends en philosophe le retour de temps meilleurs. »

Un pli de mécontentement barra soudain le front du philosophe. Il avait vu un inconnu quêter une de ses clientes : « Feignant ! » fit-il. Et sa bouche exprima le plus amer dégoût.

(3 février 1915.)

LE TRAVAIL DES FEMMES

Elles sont conductrices de tramways et contrôleuses du Métropolitain. Elles sont postières et c'est bien agréable. La postière a sur le postier deux avantages principaux, outre celui d'être femme : elle est quelquefois Parisienne, en sorte qu'on n'a pas besoin d'interprète quand on ignore le toulousain ; elle sait vendre des timbres, ce que jamais aucun homme n'a su faire. Avez-vous remarqué l'embarras du postier à qui vous demandez un timbre de dix centimes ? Vous lui demanderiez une pince hémostatique ou un diamant noir que votre requête ne le prendrait pas plus au dépourvu. Il médite d'abord sur ce cas difficile et, après réflexion, atteint un buvard enfoui sous les profondeurs de la table, comme s'il n'avait que deux fois l'an l'occasion de voir le jour. Il le pose de champ sur ses genoux, l'entr'ouvre avec prudence, écarte les feuillets, considère chacun d'eux comme un objet nouveau, hésite entre les verts, les bleus, les jaunes, puis se décide pour les rouges. Il ne lui reste plus qu'à détacher de la souche la figurine sollicitée ; entre ses doigts velus et gourds, c'est l'affaire d'un petit quart d'heure ; après quoi il rentre avec soin le buvard dans le mystère de sa cachette. Sous la main agile des postières, l'opération s'achève en trois secondes. A quand le féminisme des postes et le recrutement régional ?

Elles sont marchandes des quatre saisons et vendeuses de journaux. Elles sont ambulancières et dames de charité. Celles même qui passent pour ne rien faire, celles que leurs bonnes amies accusent de paresse, se déclarent surmenées. Elles le sont. Privées de plaisirs mondains, elles n'ont contre l'ennui d'autres ressources que le travail. Elles travaillent à force, tout le jour, chez elles et au dehors. On ne se réunit que pour travailler ensemble et pour travailler mieux, soutenu à la fois par l'exemple d'autrui et par le désir de briller. Le meilleur de cette activité est destiné à nos soldats : toutes les femmes tricotent pour eux ; mais il y a des points plus savants, des coupes plus judicieuses ; chacune vante sa méthode et exalte son modèle. On m'assure que le dernier patron de bas, le patron définitif (au moins pour le moment) est un bas sans pied, ou plutôt dont le pied prolonge tout droit la jambe. Cela ressemble à ces chausses de laine dont les chimistes se servent pour filtrer. On convient que ce n'est pas joli, mais on garantit que c'est

solide ; ça ne s'use pas au talon, puisqu'il n'y a point de talon, et ce n'est jamais trop court, puisqu'il n'y a pas de pointure.

Les femmes travaillent aussi pour elles, car elles gardent encore, dans le malheur des temps, un souci d'élégance. Les femmes dites d'intérieur s'occupent du linge de table ; elles s'adonnent à la broderie Colbert, broderie charmante d'ailleurs et fort décorative, dont le principe est de percer des trous dans du linge neuf. Les mondaines s'intéressent plutôt au linge de corps. Elles ont vu aux Galeries Rochambeau un amour de pantalon qui vaut 39 fr. 95 et qu'elles désirent copier. « C'est si rare, n'est-ce pas ? un pantalon qui ne soit pas ridicule ? » Elles l'achètent, en effet, à titre de modèle ; elles font venir une lingère pour leur donner des leçons, et la première copie leur revient, tout compte fait, à 96 francs.

Elles fabriquent leurs chapeaux. Il le faut bien ; qui sait ce que la guerre peut durer ? On ne saurait être trop économe. Ne croyez pas qu'elles se contentent de chiffonner du tulle, de planter un couteau ou une crosse sur une forme achetée à la Calamitaine. Elles font la forme elle-même avec du fil d'archal, avec de la paille ou du feutre qu'elles apprennent à cabosser sous la direction d'une modiste sans ouvrage. Elles réussissent aussitôt, car elles sont très douées et elles ont tant de goût ! comme dit la modiste. Du premier coup, elles font un petit chef-d'œuvre. « Qu'il est mignon ! il vous coiffe à merveille ! » Elles se mirent dans la glace, en lissant leurs cheveux, toutes fières de leur succès ; puis, comme elles ont un thé le lendemain après-midi, elles sortent pour prendre chez Micheline un chapeau de guerre de 175 francs.

On ne sait où s'arrêtera l'activité des femmes ni ce qu'elles n'apprendront point pour peu que la campagne se prolonge. Et les hommes qui, là-bas, désapprennent tant de choses, auraient lieu de s'inquiéter s'ils ne devaient revenir avec tout le prestige de la gloire.

(5 février 1915.)

LES CANONS ALLEMANDS

Un soleil de printemps illumine l'esplanade, plus peuplée qu'elle ne le fut jamais aux meilleurs jours de la foire des Invalides. Entre les pylônes du pont Alexandre, un flot sans cesse renouvelé amène les pèlerins de la rive droite ; ceux de Grenelle et du faubourg Saint-Germain débouchent par les rues latérales, et tout ce monde s'achemine vers l'étroite grille dorée, devant laquelle cornent impatiemment des autos militaires.

Par delà le saut de loup, la batterie de parade a repris un air de combat. Ses canons de bronze vert, ciselés comme des orfèvreries et que, d'ordinaire, les plantons surveillent d'un œil jaloux, sont livrés aux ébats d'une troupe d'enfants ; ces précoces artilleurs envahissent les plates-formes, escaladent les affûts, introduisent dans les « âmes » leurs poings ou leurs têtes blondes ; il n'est pas jusqu'à la couleuvrine wurtembergeoise — « merveille de fonte », disent les guides, — qu'une fillette ne chevauche sous le regard attendri et vainqueur de sa mère.

Passé le porche triomphal que flanquent les statues de Mars et de Minerve, la grande cour de Libéral Bruant, tout entourée d'arcades comme un cloître, est déjà à demi pleine. La moitié la plus proche, inondée de lumière, retentit du pas des arrivants qui se hâtent vers la seconde où les canons pris aux Allemands sont exposés devant la chapelle, dans l'ombre qui descend du dôme, aux pieds de Napoléon.

Ils sont vingt-quatre, alignés sur deux rangs et séparés par douze caissons. Ce sont tous des 77, en acier de couleur verdâtre, portant sur leur volée le W impérial sommé de la couronne, et les deux devises latines : Pro gloria et patria — Ultima ratio régis. A droite et à gauche, les boucliers destinés à protéger les servants sont criblés de balles, dont quelques-unes ont percé le blindage. L'affût à bêche est lourd et disgracieux ; le « berceau », sur quoi la pièce glisse pendant le tir, n'est qu'une masse informe. Deux obusiers démontés gisent en arrière de ces canons de campagne ; la grossièreté en est plus offensante encore. On n'a pas mis auprès d'eux notre 75, qui a mieux à faire que de servir de repoussoir ; mais on a placé dans un angle notre vieux 90 ; tout démodé qu'il soit, il a une autre allure, un autre style que celui de ces rustauds.

Après avoir longuement examiné les « trophées », les visiteurs donnent un regard aux drapeaux qu'ils ont tous déjà vus et se répandent dans le musée de l'armée qui a rouvert ses portes depuis mardi. Au « côté de l'Occident », c'est le musée des armes ; on y voit rassemblées toutes les sortes d'engins qui, depuis l'âge de pierre jusqu'à celui de la Kultur, depuis le pithécanthrope jusqu'à Guillaume II, ont permis aux humains de s'entremassacrer. Au « côté de l'Orient », c'est le musée historique, la collection de tableaux, de souvenirs et de reliques recueillis par la Sabretache. Il est installé dans l'ancien réfectoire où dînaient les soldats. Une vieille gravure nous montre les invalides du temps de Louis XIV, assis à deux longues tables, que sépare une troisième plus petite. Celle-ci, dit l'inscription, est la table des buveurs d'eau, « pour ceux qui se sont enivré et comis quelque désordre ou d'avoir découché sans congé ». De là sans doute le dicton que les méchants sont buveurs d'eau.

On conserve au musée historique l'habit et le chapeau de Napoléon ; c'est assez dire que la foule s'y écrase et qu'à moins d'une extrême patience il faut renoncer à s'y risquer. Le musée des armes étant plus abordable, je pénètre dans la salle des armures où, sans penser à mal, je griffonne une note devant une « salade » assez curieuse du seizième siècle. Un fantassin s'approche, jugulaire au menton : « Avez-vous une autorisation ? » demande-t-il d'un air mauvais. J'avoue que non, à ma honte. « Eh bien ! fait-il, ne recommencez pas ! » Et je m'en vais, ravi d'être si bien défendu qu'on garde jusqu'au secret des salades de la Ligue.

(7 février 1915.)

LES COURRIERS

Chaque jour, entre deux heures et deux heures et demie, arrivent de tous les états-majors et de tous les dépôts les automobiles militaires qui amènent le courrier. Quelle que soit la distance, elles la parcourent d'une traite, ne devant ni voyager ni s'arrêter la nuit. A l'époque où les ministères se trouvaient à Bordeaux, elles y parvenaient d'Ypres entre le matin et le soir ; depuis le commencement de la guerre, on assure que pas une seule n'a été en retard de plus d'une demi-heure. Il est vrai qu'après chaque voyage elles restent trois jours au repos pour la réparation.

On les voit arriver sur une place circulaire, ornée de pelouses et de jets d'eau, qui n'est pas, hâtons-nous de le dire, le rond-point des Champs-Élysées ; les rues voisines portent des noms de peintres, ne croyez pas cependant que ce soit à Passy. Les autos débouchent à grande allure des avenues qui rayonnent autour de la place ; elles se succèdent minute en minute, et vont stopper dans une avenue plus longue et plus large que les autres alignées contre les trottoirs, des deux côtés de la voie.

Ce sont d'immenses voitures peintes en gris, couvertes de bâches jaunes que soutiennent des cerceaux, matriculées au trente sixième mille et portant une plaque qui atteste leur origine américaine. Elles sont conduites par deux hommes. Elles apporteront à Paris la correspondance des bureaux militaires ; elles emportent, au retour, le matériel urgent. En avançant le nez sous les toiles, à risque de passer pour espion, on distingue de tonnes de motocyclisme, des fils téléphoniques ; des câbles, des pièces de rechange, des états-bliés et des étaux tout neufs, jolis et frais comme des jouets d'enfants, beaucoup de paille, quelques fagots.

Les chauffeurs prêts à repartir attendent tranquillement sur leur siège, emmitouflés dans une peau de bête et lisant leur journal. D'autres embrassent leur femme, car l'emploi de courrier, fût-ce occasionnel, est recherché des bons maris. Les célibataires ou les émancipés causent avec les commères qui ont pris l'habitude de venir là tous les jours même les « dames » vont aux théâtres. Elles rivent, un châle sur la tête, un gosse sur l'épaule ou au bout du bras gauche, et, de l'autre côté, elles tiennent un chien en laisse. Les groupes se

forment et bavardent gaieent, tandis qu'un retardataire ou un consencieux s'étire sous sa voiture dans la pose luxueuse du chauffeur qui répare.

Sans signal, sans bruit, les voitures s'ébrannt une à une. En moins de dix minutes, le rc s'est dissocié ; les commères s'éloignent. Sur la vaste chaussée, tout à l'heure remplie, me reste que deux pédards et un camion eau de seltz dont les siphons dansent en muque. L'un des trottoirs borde un chantier où ntassent, derrière des vitres cassées, vieilles rtes, vieilles fenêtres, vieux balcons, tout qu'il faut pour construire avec économie infester d'innommables baraques les sites ;armants de la banlieue. L'autre trottoir nge une école et une maison à sept étages, céramique jaune et rouge. On serait tenté la croire la plus laide de Paris ; mais il ne ut jamais défier le génie des bâtisseurs.

(12 février 1915.)

LES OUBLIÉS

Les oubliés sont ceux ou celles dont les statues devaient être inaugurées pendant l'été de 1914, car Paris manque de monuments. On n'en trouve que trois sur la place Malesherbes, qu'une douzaine autour de la Sorbonne, de l'École de médecine et du Collège de France, qu'un demi-quarçon sur le boulevard Saint-Germain. L'été est la saison de ces cérémonies. L'éloquence de plein air s'accommode mieux du soleil de juillet que des rafales de mars ; les giboulées ne sont pas favorables à la récolte des palmes, dont il se fait un grand débit dans ces occasions. La guerre a ajourné les fêtes ; les statues sont comme les rentiers : pour elles aussi, il y a le moratorium. Elles le subissent avec tristesse ; drapées dans de longs voiles de deuil, comme les images de l'Église durant la semaine sainte, elles attendent le jour de la résurrection et celui du jugement.

Au carrefour de la rue de Sèvres et du boulevard Raspail, près des maisons mamelues qui abritent un hôtel et un magasin de comestibles, derrière les poutres et les tas de briques d'un chantier du métro, un exèdre de pierre blanche s'arrondit sur la pelouse du square des Ménages. Deux énormes mannequins, qui gardent vaguement figure humaine, viennent de se lever d'un banc exhaussé de quelques marches et descendent vers la Croix-Rouge. Blêmes sous leurs voiles que le vent fait palpiter, ils ont l'air de deux monstrueux revenants, de deux fantômes obèses ; on dirait le double spectre de Bibendums jumeaux. Ce sont les chrysalides où sommeillent à l'état larvaire la généreuse Mme Heine et la bonne Mme Boucicaut. On n'aperçoit d'elles que leurs pieds, leurs formidables pieds de marbre qui passent sous la toile, et qui conduisent leurs âmes charitables vers une pauvre fille assise au bas des marches, sous un emballage en forme de champignon. La mascarade est singulière ; mais le hasard y a mis un détail charmant. Les sculpteurs connaissent bien l'avantage des draperies mouillées ; la pluie a disposé au pied de ces baudruches géantes des plis pressés et fins du style le plus attique : Phidias n'a point drapé avec plus d'élégance le péplos de ses vierges et c'est une joie d'artiste, en même temps qu'une surprise, de retrouver dans la jupe bourgeoise de Mme Boucicaut un peu du rythme des Panathénées.

Dans le jardin du Luxembourg, une pierre au profil très étudié, comme disent les architectes, dessine la courbe allongée de ses arêtes sur la muraille tapissée de lierre de l'École des mines. Elle se dresse à l'angle d'un gazon, près de l'endroit où s'éleva longtemps ce chef-d'œuvre de Rodin qu'on appelle l'Age d'airain et qui serait mieux nommé l'Éveil de la pensée. Le promeneur se demande de loin si c'est une boîte aux lettres, un avertisseur en cas d'incendie ou l'un de ces récipients de luxe, comme on en voit sur le refuge de l'Opéra, dans quoi les balayeurs vident le contenu de leurs pelles. De près, c'est une stèle en l'honneur de Stendhal dont elle porte le nom. Elle ne porte pas autre chose. Un trou rond, à la partie supérieure, indique la place où s'incrusterait le médaillon de l'auteur de l'Amour. En attendant, la stèle, avec cette rondeur vide, a l'air d'une gaine d'horloge privée de son cadran. L'armée du kronprinz serait-elle passée par là ?

Non loin de Stendhal, George Sand médite, le front mélancolique, les yeux remplis d'une infinie tristesse. Vainement, en face d'elle, une fillette de marbre, nue comme l'innocence, fait la petite folle et engage en riant ses doigts dans la bouche d'un masque tragique. Ni le masque ni George Sand ne consentent à se déridier. Un forgeron, assis sur son enclume, symbolise le travail. Velléda, couronnée d'épis, la harpe et la faucille suspendues à son sein, montre sous sa courte tunique des cuisses rembourrées qui semblent celles d'un page des Huguenots. La Gloire couronne Leconte de Lisle ; la Finette courtise Watteau ; Banville, Murger, Verlaine, Louis Ratisbonne, Sainte-Beuve, Gabriel Vicaire, Mme de Ségur et Frédéric Le Play, poètes, conteurs, économistes, jouent aux quatre coins aux angles des bosquets. Et le sévère penseur des Ouvriers européens rumine sa Réforme sociale entre une nymphe qui allonge vers lui ses belles jambes lascives et les troublantes caresses du Chapiteau des Baisers.

(14 février 1915.)

LA PETITE FOIRE

Entre la chaussée d'Antin et la rue du Havre, le boulevard Haussmann est presque uniquement bordé par deux grands magasins. D'année en année, leurs façades s'étendent ; quand l'un élève une coupole, l'autre dresse un minaret ; avant peu le quartier ne sera plus qu'un bazar, traversé par des rues, comme les soukhs de l'Orient. De deux heures à cinq, le trottoir qui longe ces magasins est le plus animé de tout Paris ; il roule continuellement un flot de femmes élégantes dont les unes viennent pour acheter, les autres pour vendre ou pour louer.

C'est le lieu rêvé pour les camelots. Aussi, depuis la guerre, profitant de l'indulgence inusitée de la police, ont-ils installé là une petite foire. Ils ont rapproché leurs voitures, leurs tables, leurs éventaires et, de marchands ambulants, se sont promus boutiquiers avec enseigne et pas de porte. Du Printemps aux Galeries Lafayette, on circule devant leurs étalages. Non sans peine, car la foule est dense et les échafaudages d'une nouvelle construction rétrécissent encore le trottoir. On trouve de tout dans ce marché en plein vent : des violettes, du papier, des cartes pour la correspondance avec les militaires, de l'amadou, des pâtes pectorales, des pipes, des lorgnons, des lunettes et le « soixante-quinze porte-bonheur », qui s'attache au poignet, suspendu à un anneau d'or ou de simili-or. Cet insigne guerrier n'est pas la seule trouvaille de nos bijoutiers patriotes ; il faut aussi mentionner « Son képi », petite broche en métal estampé qu'une épingle agrafe au corsage. Comme le dit le prospectus : « Quel souvenir plus seyant, plus personnel et plus intime ? Son képi s'impose à toute mère, à toute sœur, à toute épouse, à toute amie. »

Un orfèvre présente des fermoirs, de ces larges fermoirs pour sacs qui sont une des coquetteries du moment. Ses confrères des grandes maisons les font payer quelques dizaines de louis ; il les cède pour 1 fr. 25, au choix, en argent ou en or, et il les donne plus larges ! Son voisin m'offre la Déesse. La Déesse se compose d'une sorte de peigne et d'un cordon pour natter les cheveux. L'inventeur, afin de me convaincre, fait la démonstration sur une fausse tresse, et conclut par cette maxime : « Au lieu de s'endormir avec des tas d'épingles dans la tête, il est cent fois préférable de s'endormir avec un

lacet. » J'en conviens et je passe, préférant encore le plaisir de m'endormir sans rien.

Une confiseuse crie de l'eucalyptus, « contre les rhumes, les enrouements, les maux de cœur » ; une pâtissière recommande la vraie brioche belge : beurrée, compacte et truffée de raisins (je parle de la brioche), elle nourrirait quinze jours une famille berlinoise. Voici maintenant un marchand de musique : la Brabançonne, l'Hymne impérial russe, la couverture ombragée de drapeaux, s'entremêlent à des romances : Si les blondes s'en vont, — Câline-moi, m'amour, et à des chants de guerre : Les Fusilleurs d'enfants, — Le 75, ça c'est à nous !

Les « patrons favoris », qui se vendent sous enveloppe, enseignent à tailler des chemises, des cache-corsets, des pantalons dont l'un s'appelle l'Idéal. Des voilettes, tendues en travers d'un portrait en chromo, permettent d'apprécier la mystérieuse douceur que leurs fines mailles prêtent au visage. Une pythonisse indique « la manière de se tirer les cartes soi même », passe-temps mélancolique pour les cœurs solitaires. Une dentellière proclame « le gaspillage » ; elle vend en effet de « véritable Irlande » à vingt-cinq centimes le mètre. Je résiste à la tentation, mais je succombe à l'offre de « la g... à Guillaume ». Un vieillard la propose pour quatre sous. Son doigt, promené derrière une baudruche peinte, imprime à la figure du kaiser des grimaces à la fois burlesques et douloureuses ; il lui allonge le nez, rouge comme celui d'un ivrogne ; il lui tord la bouche, il fait jaillir les yeux. Et le bon vieillard prend à cet exercice une joie si évidente qu'on ne peut lui refuser le plaisir de la voir partagée.

(19 février 1915.)

AU RAYON DES CHAPEAUX

D'autres magasins ont une vieille réputation de sérieux provincial. Veut-on du solide ? C'est à eux qu'on demande les flanelles qui ne rétrécissent pas, les paires de draps loyales qui usent les générations. Celui-ci a un renom de parisianisme : c'est l'entrepôt changeant des dernières nouveautés. Il ne désemplit pas. Derrière la porte d'honneur, une vitrine cintrée accueille les visiteuses ; haute, claire et sablée, elle a l'air d'un vaste aquarium ; des mannequins en toilette y tiennent l'emploi de filles du Rhin. Une élégante se berce au fond d'un rocking-chair, une autre offre une tasse de thé ; celle-ci s'avance, le pied cambré, la taille fléchie et le poing sur la hanche : on dirait qu'elle patine ; celle-là salue, la main gauche au corsage, la droite tendue et le petit doigt levé. Aucune de ces poupées ne regarde devant soi ; elles penchent sur l'épaule leur visage de cire, toutes affligées d'un même torticolis.

Tailleurs, robes de visite ou costumes de soirée, les prix ne dépassent guère 179 francs ; mais le temps n'est pas aux folies. « Cette année, je n'achète pas de vêtements ! » Les visiteuses pénètrent dans le hall. Il élève à trente mètres du sol un dôme diapré, pareil aux verrières d'un bain turc ; huit étages déploient à l'entour leurs balcons de staff modern-style ; un escalier aux courbes molles arrondit ses rampes ouvragées comme des bijoux persans ; sous une cage de glaces, une dizaine d'ascenseurs balancent leurs cabines d'acajou et l'horlogerie de leurs contrepoids d'acier, tandis que des paquets glissent du comble à la cave sur les spirales d'un toboggan.

Des écriteaux d'email suspendus à des chaînes indiquent que, si l'on veut, on trouvera de la bonneterie, des savons et cent autres articles dans les vagues galeries latérales ; mais la rotonde n'est meublée que de chapeaux, et la foule s'écrase dans la rotonde, autour des tables où ils s'entassent en vrac. Il y en a des milliers, de toute couleur, de toute matière. Ils sont petits, sans bords, simples calots qui s'enfoncent d'un coup de poing jusqu'au lobe de l'oreille et se rient des épingles ; ils sont dépourvus d'ornements, comme le pétase dorien. Cette sobriété qui surprend s'explique quand on s'aperçoit que ce ne sont que des formes, et que la garniture se vend à part, au rayon

de « fantaisies ». Là, sur des étagères, se dressent toutes les variétés de plumes naturelles ou teintées, couteaux, crosses, marabouts, aigrettes, autruche, paradis, pintade, queue de paon. C'est le cabinet d'un ornithologiste ou le vestiaire d'un chef polynésien, et c'est de quoi transformer en chapeau de vingt louis une forme de trois francs.

N'importe. Ayant commencé par une économie, on se sent la conscience tranquille : quel tyran domestique oserait se plaindre d'une femme qui fait « elle-même » ses chapeaux ? Elle n'achète pas de robes, elle n'a rien à se mettre ; elle peut bien se passer ce petit luxe-là. Le chapeau, en temps de guerre, c'est la biscotte qui trompe l'appétit. Aussi bien les femmes raisonnables découvrent de réelles occasions. Pour 4 fr. 95, elles peuvent s'offrir le bonnet de toile cirée qui, chez Micheline, rue de la Paix, s'est payé 250 francs. Il est vrai que c'était en juillet et que nous sommes en février ; qu'il était absurde au soleil et chic, naturellement ; qu'il est judicieux sous la pluie et, par conséquent, démodé. Une cliente, d'ailleurs, le trouve cher et prétend le faire pour trente-huit sous.

Il y a des femmes encore plus raisonnables. L'une d'elles, devant l'ovale d'un miroir, essaye une « sparterie ». La sparterie, à l'origine, fut un tissu en jonc d'Espagne : c'était la semelle des espadrilles. Ce fut ensuite la paille des chapeaux ; maintenant, c'en est la monture. Une gaze à cataplasme et deux ronds de fil d'archal composent la « sparterie » que cette femme considère. Elle la regarde avec amour, elle se regarde, elle pigeonne, elle sourit. Elle voit sur cette gaze un couteau, un grand couteau, raide et violet ; puis elle hésite en faveur d'une aigrette et se décide pour un paradis. Mais un oukase affiché au comptoir décrète que : « Les paradis ne sont ni repris, ni échangés. » Alors cette vierge sage s'en va d'un pas tranquille, contente d'avoir passé un quart d'heure agréable et économisé une sparterie.

(21 février 1915.)

LE CAMP RETRANCHÉ

Depuis longtemps, nos adversaires ont cessé de compter les jours par leurs victoires : ils ont mis une sourdine à leurs trompettes guerrières ; le mot d'ordre est maintenant de rendre hommage à la valeur française, mais de déclarer que nous sommes au bout de notre effort et que le combat va finir faute de combattants. On lit couramment dans les journaux d'Allemagne que la France n'a plus de soldats.

Une promenade autour de Paris est très réconfortante : partout des troupes fraîches, bien armées, bien vêtues, prêtes à partir dès que l'heure aura sonné. Chaque ville, chaque village offre l'aspect d'un camp. Des bataillons manœuvrent à Vincennes, à Ivry, sur les pelouses de Saint-Cloud ; des escadrons bivouaquent à Marly ; les collines boisées où se cachent les forts sont peuplées d'artilleurs et de soldats du génie. Dans les avenues de Versailles, les parcs d'automobiles s'allongent à perte de vue. Ce n'est plus la cohue déconcertante des voitures de tout calibre et de toute forme qui s'entassait, au début de la guerre, dans le quartier de Glatigny, pareille à l'amas de charrettes d'un gigantesque marché. D'énormes et vigoureux chariots, coiffés de bâches jaunes, tout neufs et d'un même type, s'alignent par centaines, dans un ordre parfait, sous les vieux ormes royaux.

Il y a dans les gares moins de mouvements de troupes qu'au temps de la mobilisation ; mais les rues sont pleines de soldats ; les gros pavés de la place d'Armes retentissent nuit et jour du bruit des voitures en partance pour le front. Le Palace, récemment construit, est un hôpital militaire ; quinze cents blessés anglais achèvent de se guérir dans les salles luxueuses où les touristes aimaient à prendre le thé ; une cinquantaine de tentes sont dressées dans le jardin ; on y soigne les blessures les moins graves ; ces pavillons de toile, plus spacieux que les nôtres, et chauffés par des poêles, sont un asile très habitable pour les convalescents.

Les Trianons eux-mêmes n'ont pas échappé à la transformation qui a donné soudain à cette ville si paisible une figure martiale. A l'extrémité des jardins les murs se sont changés en enceinte fortifiée ; tous les deux mètres, une écorchure fraîche fait apparaître entre les lierres la blancheur des moellons ; ce sont autant de meurtrières surveillant la plaine de Saint-Cyr et

les champs qui s'étendent à l'ouest de la porte Saint-Antoine. Dans l'axe des avenues, les sauts-de-loup creusés par Le Nôtre pour ménager des perspectives au bout des voûtes de verdure sont redoublés par des tranchées. Mme de Maintenon, si elle revenait habiter les ombrages de Trianon-sous-Bois, devrait franchir deux lignes de défense pour aller rendre visite aux demoiselles que gouvernait Mme de Brinon.

Dans toute la banlieue, les pas des promeneurs se heurtent à de pareils travaux. Un plateau, que des raisons stratégiques m'empêchent de désigner de façon plus précise, est barré sur une longueur presque de deux kilomètres par un double rang de tranchées. Tracées en zigzag, pour éviter les feux de file, et creusées dans une terre friable, elles sont étayées par des troncs d'arbres et par des toiles métalliques ; après les pluies de la semaine passée, le curieux, s'il les repère, y trouvera encore deux pieds d'eau. Nul besoin d'aller jusqu'à l'Yser pour mesurer l'inconfort du logis et la vaillance de ceux qui y gardent une si belle humeur,

On me raconte que, dans une tranchée plus rapprochée du front, des Parisiens avaient remarqué que le bruit des marmites ressemblait à celui du Métro. A chaque bombe qui arrivait : « Étoile ! criaient-ils ; prochaine, Obligado ! » Un jour, une explosion terrible couvre de terre toute la compagnie ; un malheureux avait entièrement disparu, quand tout à coup sa tête émerge du sol et, gouailleuse, s'écrie : « Prochaine, Père-La-chaise ! »

(5 mars 1915.)

LE ZEPPELIN

Par ces tièdes journées, l'affluence redouble aux abords des Invalides. L'accès en est libre le dimanche, le mardi et le jeudi ; il coûte un franc le vendredi, mais les entrées ne sont guère moins nombreuses au jour payant qu'aux jours gratuits ; du côté de la place Vauban comme sur l'esplanade, les visiteurs arrivent à flots pressés. On aurait beau rouvrir le Louvre et montrer deux Jocondes, la foule ne se détournerait pas du chemin des Invalides : c'est là maintenant qu'est le cœur de Paris.

Si vous n'aimez pas à attendre, soyez dans la grande Cour le vendredi à midi précis. Une heure plus tard, une queue interminable s'allongerait devant la porte du musée de l'Armée et il vous faudrait subir une seconde pause à l'entrée de la Salle d'Honneur. Vous montez l'escalier aux lourds balustres de bois ; dédaignant les vieilles gloires des salles Magenta et Bugeaud, des galeries de la Révolution et de l'Empire, vous longez sous le cloître du premier étage les canons Krupp rapportés de l'expédition de Chine et vous atteignez les trophées de la guerre de 1914.

On les a rassemblés dans l'ancienne Salle d'Honneur, qui garde au-dessus de ses portes l'emblème du Roi Soleil et des lions affrontés. On y a rapporté les drapeaux enlevés à l'ennemi qui décorèrent d'abord la tribune de la chapelle. Une statuette en bronze du généralissime se dresse devant une copie de la toile célèbre où David a représenté le passage du Saint-Bernard et Bonaparte « calme sur un cheval fougueux ». A sa droite sont les étendards des volontaires étrangers qui combattent auprès de nous : belges, suisses, polonais, italiens, syriens, israélites, ottomans. En face, une peinture de Gros rappelle les adieux de Lariboisière à son fils qu'il envoie à la mort ; souvenir du passé qui demeure actuel ; il suffit de changer un nom.

Des casques de toute sorte, des schapskas de uhlans, des colbacks de hussards de la mort s'entassent en pyramide ; des projectiles de tout calibre, depuis le 77 jusqu'au 305, sont rangés sur une table ; ils sont peints en bleu clair, d'un ton qui n'est pas le bleu de Prusse, mais l'azur bavarois ; un anneau, passé dans leur fusée comme dans le nez d'un sauvage, leur prête un air innocent de boîte à lait.

Alentour, des croquis au crayon, des aquarelles et des esquisses peintes figurent des épisodes de guerre, des villes saccagées, des monuments détruits, Furnes, Senlis, Reims avec ses sculptures rongées par la flamme et ses verrières à jour. Près de la porte deux mitrailleuses allemandes ressemblent à de méchants insectes. Un troupier, à qui je demande si les nôtres sont pareilles, me répond : « Pensez-vous ? »

Plus loin une ferblanterie informe s'étale sur les murailles du cloître : « Hélice et pales d'hélice, longerons de carcasse, pot d'échappement, armatures de nacelle. » Ces membres épars, décrits par autant d'étiquettes, voilà tout ce qu'il reste du zeppelin abattu à Badonviller par notre 75. Une photographie fait voir le monstre intact, comme il était quand lui ou un de ses pareils vint insolemment nous narguer en pleine paix au-dessus de Lunéville. On a plaisir à le revoir en l'état où nos soldats l'ont mis : c'est de beau travail d'artilleur. Et à regarder cette batterie de cuisine, on se confirme dans l'agréable idée qu'elle est moins dangereuse pour nous que pour elle-même.

(7 mars 1915.)

PUBLICITÉ

La publicité est un genre littéraire dédaigné des critiques ; on ne l'étudie point dans les classes ni dans les manuels ; il prospère mieux pourtant que la plupart des autres, notamment que l'épopée ; on peut même dire qu'une bonne moitié de la littérature est aujourd'hui de la publicité. La guerre avait porté un coup à ces sortes d'écrits ; leur prose séduisante reparaît peu à peu ; la quatrième page des journaux se pavoise d'annonces ; c'est un signe excellent.

En parcourant ces réclames, on vérifie la doctrine de Taine qui veut que la littérature soit le produit du milieu et l'image du temps. Toutes les réclames ont pris l'allure martiale ; elles ont compris que, pour plaire, elles devaient se militariser. Les tailleurs ne proposent que des draps d'uniformes et des étoffes invisibles ; les bandagistes fabriquent des cuirasses ; les opticiens, des périscopes de tranchées,

Les pâtés méprisent les civils ; qu'ils soient de canard, de veau, de jambon ou de lapin, ils n'ont d'espoir que dans l'armée ; les truffes demandent à partir pour le front. La pharmacie n'est pas moins belliqueuse. Les laxatifs se déclarent patriotes ; les eaux salées font honte aux mauvais citoyens qui appelleraient au secours de leurs entrailles rétives les naïades de la Hongrie. Cachets, pastilles, globules et gouttes, tout devient militaire ; les pilules pour personnes pâles se transforment en pilules pour personnes poilues.

« Terrible est la guerre ! s'exclame un écrivain ; pour en soutenir les redoutables épreuves, il faut des hommes d'acier ! » On s'attend au récit de quelque action héroïque ; c'est l'annonce d'un goudron. « Pour vaincre l'ennemi !... » On cherche le conseil d'un stratège, on trouve celui d'un hygiéniste, car l'ennemi est la grippe : « Ce n'est pas tout de suite que nos vaillants soldats se ressentiront de leurs fatigues, c'est dans dix ans, dans vingt ans, dans cent ans. Mettez dans leur paquetage un flacon d'Achillopiézagyl qui guérit le mal de Pott, le scorbut, l'hépatisme et la toux ! »

Les reconstituants, les toniques, les antimigraigneux n'ont de sollicitude que pour nos chers soldats ; on croirait qu'il n'y a plus de malades civils, on

croirait même qu'il n'y a plus de civils si l'on ne rencontrait de loin en loin, parmi toutes ces réclames guerrières, un appel éloquent pour la reprise des affaires et l'offre compatissante de l'ecclésiastique qui guérit les fibromes.

(12 mars 1915.)

LE FIACRE DE NUIT

On s'est attardé dans une maison amie ; on a manqué le dernier métro. On est deux, dont l'un habite Montmartre, l'autre près de Montparnasse ; on se trouve dans l'avenue du Bois. Tout est silence et solitude. Cependant, de la rue de la Pompe arrive un léger son de grelots ; il grandit, rythmé par le claquement sourd d'un sabot sur l'asphalte, et l'on voit clignoter les lanternes d'une voiture.

Elle est vieille, à galerie, surmontée d'un cocher hors d'âge, traînée par un cheval translucide que les réquisitions durent rebuter deux fois comme impropre au service armé et à l'hippophagie. Elle est vide, on l'arrête. On expose la requête paradoxale d'être conduit tour à tour sur les pentes des deux monts qui bornent la grande ville ; on l'expose timidement, car l'homme ne paraît pas commode au fond de sa peau d'ours et la bête semble bien fatiguée : « Où vous voudrez, Messieurs. » La voix est si aimable que, pour un peu, elle ajouterait : « Et avec ça ? »

On monte. Les avenues succèdent aux avenues ; elles sont d'une infinie longueur. Le cheval martèle d'un pied prudent la boue du macadam ; les ressorts qui grincent, la caisse qui oscille et qui tangué, bercent les voyageurs. Habitué à la brusque allure des autos, au temps que leur fortune leur permettait d'en prendre, ils ont désappris cette manière d'aller. Sans l'ombre chinoise très légèrement mouvante qu'ils voient se dessiner sur les murs quand ils rouvrent un œil, ils se croiraient en panne dans un fiacre immobile, attelé d'une bête morte et sommé d'un cocher endormi.

Un cube de pierre, au fond d'un square obscur, blanchit sous les rayons de la lune ; c'est le palais Brignole-Sale. Nous avons dépassé la rotonde ionienne du musée des Religions et le carrefour que commande un Washington équestre, le sabre en main, la tête sans chapeau. Un peu de patience, nous atteindrons la place de l'Aima. A ce moment, les voyageurs consultent leur portefeuille. Ils n'y découvrent, l'un et l'autre, qu'un billet de 20 francs ; fâcheuse et fréquente surprise, par cette disette métallique. Ils passent le nez à la portière : « Avez-vous la monnaie ? » Ils lui demanderaient celle d'un billet de mille que le dos en peau d'ours n'exprimerait pas un « non ! » plus résolu. Bien sûr qu'on n'a pas la

monnaie de vingt francs, quand on ne fait pas vingt francs dans sa journée. Mais le vieillard est décidément optimiste : « Laissez ! nous la trouverons dans un bureau de tabac. — Un tabac, à onze heures trois quarts ? — J'en connais un au boulevard Saint-Michel. Nous avons le temps d'arriver. » On arrive, en effet, car le cheval a compris et il y met du sien. Le tabac est encore ouvert parce qu'il n'est pas débit de liqueurs. Comme nous nous réjouissons de cette rare aubaine : « Il y en a d'autres, répond le cocher. Des fois qu'on aurait manqué celui-là, on serait allé avenue Victor-Hugo ! »

(14 mars 1915.)

LES BOUQUINISTES

Un des premiers jours de septembre, une auto couleur de poussière suivait les quais de la rive gauche ; tous les deux cents mètres, on en voyait descendre deux colonels à barbe grise qui, d'un regard rapide, exploraient le cours du fleuve, dessinaient du geste une manœuvre ou un ouvrage défensif et regagnaient en hâte leur voiture, dont le moteur ronflait d'impatience. Cherchait-on des mouillages pour les cuirassés ? Allait-on armer les bateaux-lavoirs ? Toujours est-il que cette inspection avait une allure singulièrement guerrière et que les vieux libraires qui se souviennent de 1870 s'attendaient au retour de la canonnière Farcy.

Nous n'avons pas revu de canonnières ; les seuls vapeurs qui croisent sur la Seine s'appellent le Titan, l'Hirondelle, le Moustique ; ils remorquent des péniches qui arrivent du Havre et qui feront baisser le prix de la houille aux approches de la canicule. Leur sirène familière n'émeut ni les riverains ni les bibliophiles ; du pont Royal au quai Montebello, les bouquinistes continuent d'étaler leurs trésors. Il n'y a pas de corporation plus patiente et d'humeur plus philosophique. Accoutumés aux caprices des saisons, ils jugent aussi vain de se plaindre de la guerre que des intempéries. S'ils ne vendent pas de livres aujourd'hui, ils en vendront demain. La bataille finira, comme le vent, la pluie ou la neige.

En attendant, ils déploient chaque jour leur éventaire avec la même conscience que s'ils espéraient la visite d'opulents amateurs. Ayant soulevé les barreaux et les pesants cadenas qui enchaînent au parapet leurs caisses peintes en vert, ils disposent la marchandise dans un ordre savant ; ils épinglent les estampes aux couvercles de zinc dressés contre la bise ; au-dessus des vulgaires in-douze, ils ouvrent les in-folio aux pages ornées de planches ; ça et là un minuscule in-32, jeté négligemment, montre comme par hasard son unique vignette. Après quoi, ils s'installent. La nuque dans un cache-nez, quelquefois dans un passe-montagne, les mâles s'adosent à la pierre et allument une pipe. Les femmes, emmitouflées d'un châle, s'assoient sur un pliant, au bord du trottoir et face à leur boutique ; un caniche noir veille auprès de leur jupe que la fumée d'une chaufferette gonfle comme une montgolfière.

« Eh ! bien, demande un habitué, les affaires reprennent-elles ? — Non, Monsieur, on ne vend rien et on n'achète pas davantage. — Cependant, il y a bien des personnes gênées ; elles doivent vous apporter des livres ? — Pas un ; elles s'imaginent que nous les payerions mal. Aussi les prix se soutiennent ; seulement on ne vend pas. — Mais, le dimanche, vous avez toujours beaucoup de visiteurs ? — Oh ! le dimanche, c'est des gens qui viennent lire. — Mauvais clients, alors ? — Mon Dieu, Monsieur, ça fait encore plaisir de les voir. Tout le monde n'a pas les moyens d'acheter. Nous sommes la bibliothèque de ceux qui n'en ont pas. »

Étrange bibliothèque avec ses livres invalides, ses brochures décousues, ses pages cornées et jaunies par la pluie, mais combien riche, imprévue et variée ! Un cours d'art militaire, professé en 1864 à l'École polytechnique, occupe une place d'honneur, se flattant de retrouver dans l'état de l'Europe une actualité d'ailleurs toute relative ; il voisine avec « Ossian, fils de Fingal, traduit sur l'anglais de M. Macpherson ». Les Vies des grands capitaines ne désespèrent point de séduire un amateur ; Gentil Bernard est en baisse et offre pour rien son art d'aimer. L'éternelle Histoire de Mézeray, le Napoléon de Lanfrey et celui de Norvins occupent au fond de chaque boîte leurs places immuables, non loin des Anecdotes du règne de Philippe-Auguste et d'un manuel des Explosifs nitrés.

Un adolescent consulte d'un doigt timide une Hygiène conjugale, « guide des gens mariés » (de quels autres, en effet ?), tandis qu'un vieillard bucolique s'intéresse à une publication du Cercle des Rosiéristes d'Anvers, le Siècle du parfum chez les Rosiers. Près d'une collection complète du Trombinoscope, une biographie de Marie Alacoque attire d'abord un ecclésiastique ; quittant la bienheureuse, il donne un bref regard à l'Apostolicité de l'église du Velay, feuillette un « Traité de la Virginité où l'on explique d'après les Écritures, les conciles et les Pères, tout ce qui a trait à cette sainte profession », puis semble se décider pour les Richesses de la Foi, mais finalement se ravise et part sans rien acheter.

(17 mars 1915.)

CELLES QUI N'ONT PAS DORMI

La dame du sixième fut la première à s'en apercevoir. Proche du ciel et d'un point stratégique, elle y pensait depuis longtemps. Elle venait de s'endormir quand une fanfare la tira de son sommeil inquiet : « Ce sont eux ? » Elle saute du lit, passe un peignoir, dégringole les cent vingt-sept marches et frappe d'un poing fébrile aux carreaux de la loge : « Les zeppelins ! les zeppelins ! — Mais non, Madame, répond une voix du fond de l'obscur alcôve ; c'est les pompiers, y aura un incendie. » Alors la dame, à demi rassurée, sentit à la fraîcheur du pavé de mosaïque que ses pieds étaient nus : dans sa hâte, elle avait oublié ses bas et ses pantoufles. Elle prend l'ascenseur, remonte au haut de sa tour, saisit tous les vêtements qui lui tombent sous la main et, gelée jusqu'aux moelles, enfle deux paires de bas, jette sur ses épaules deux manteaux et sa pelisse de zibeline.

Cependant, l'immeuble s'emplissait de rumeurs. Les petites bonnes, peu tranquilles sous le toit de zinc du septième, dévalaient en courant le colimaçon de l'escalier de service. Dans le grand escalier, les portes s'ouvraient l'une après l'autre ; on voyait, à chaque étage, des têtes ébouriffées de locataires se pencher sur la rampe. Justement la famille du dessous venait de rentrer après six mois d'absence ; elle avait eu le sens de l'occasion.

A ce moment, une voix impérieuse s'élève du rez-de-chaussée, celle d'un sergent de ville qui ordonne d'éteindre les lumières. Les lampes s'évanouissent et toute la maisonnée, femmes, enfants, vieillards, descend à tâtons l'interminable spirale que les ténèbres prolongent à l'infini. Lorsqu'elle arrive au sol, une pétarade fait trembler toutes les vitres : « La cave ? où est la cave ? » Cette fois, le concierge lui-même a cessé de croire à un simple incendie. Il ouvre la porte des catacombes et, muni d'une bougie, guide ses locataires qui ressemblent à une procession de chrétiens aux premiers temps de l'Église romaine.

On serait assez bien dans les caves, mais il y a des rats et les personnes nerveuses redoutent encore plus la dent de ces rongeurs que les bombes allemandes ; on se tient donc dans le couloir. On s'installe ; les locataires âgés s'assoient sur des caisses vides, les mères couchent à terre les tout

petits enfants, qui ne sont point émus de ce remue-ménage et qui, roulés dans des couvertures, continuent de dormir leur innocent sommeil.

De temps à autre, un réfugié va aux informations. Il rapporte des nouvelles rassurantes. La canonnade crépite toujours, mais paraît plus lointaine ; le spectacle, dit-il, est superbe. Ses compagnons s'enhardissent à le suivre ; ils sortent de leur casemate. En effet, au-dessus des larges avenues, le ciel s'illumine d'artifices ; des fusées jaillissent de toutes parts ; des faisceaux électriques tournoient sous les étoiles et pourchassent un long navire aérien qui fuit vers le Nord. C'est si beau qu'on ne songe plus maintenant à avoir peur, et puis c'est si guerrier que la dame du sixième s'enfièvre peu à peu d'une ardeur belliqueuse et s'écrie enthousiaste : « On dirait une image de l'Illustration ! »

Enfin, tout s'apaise ; le dirigeable a disparu ; le bruit de ses bombes s'éloigne ; la Tour Eiffel se tait ; les chandelles romaines s'éteignent peu à peu ; on ne voit plus dans le ciel vide que les rayons des projecteurs balayant les nuages ; on distingue faiblement, à de longs intervalles, les derniers échos assourdis de la canonnade des forts.

Le péril est passé. Les locataires demeurés dans la cave remontent à la surface. Les bébés dorment toujours. Leurs frères aînés quittent à regret cette demeure souterraine. Ils sont ravis de leur nuit, car l'enfance se plaît à l'imprévu : « On reviendra demain, n'est-ce pas, petite mère ? » En traversant le premier étage, on leur recommande de ne pas faire de bruit. Cet étage est habité par un vieux général en retraite qui, au son du clairon, a entr'ouvert sa fenêtre et demandé ce que c'était : « C'est les zeppelins, mon général. — Ah ! » répondit l'homme de guerre. Et refermant tranquillement ses persiennes, il est allé se recoucher.

(24 mars 1915.)

CHEZ LE ROI

Mardi, vers deux heures, l'avenue de Paris était pleine de soldats. Depuis la place d'Armes jusqu'à Montreuil, leurs files pressées s'allongeaient sur le bord de la route ; les unes, vêtues à l'ancienne mode, offrant au regard des masses compactes et sombres ; les autres, habillées du nouvel uniforme, s'effaçant dans la lumière ainsi que dans un brouillard. C'était un bataillon de chasseurs à pied qui venait en promenade chez le Roi.

La guerre a fermé le château, mais le chef du bataillon a demandé pour ses hommes la faveur de visiter la « Galerie des Batailles », et l'on n'a point refusé le spectacle héroïque des peintures d'Horace Vernet aux braves qui vont continuer la gloire de leurs aînés. Les batailles d'Horace Vernet, toutes d'épisodes et de prouesses, ne ressemblent guère au lent et dur combat que la plupart de nos troupes mènent au fond des tranchées ; mais celle-ci, sans savoir au juste où on l'envoie, sait qu'elle va très loin ; elle retrouvera peut-être sur les rivages d'Orient le romantisme des mêlées d'autrefois.

Une fanfare retentit. Le bataillon se met en marche et pénètre dans la Cour d'honneur. La musique s'arrête du côté de la chapelle ; la première compagnie s'aligne devant la statue de Louis XIV ; chacune des autres oblique dans un ordre impeccable, paraissant obéir au geste du Roi-Soleil qui, d'un bras impérieux, lui ordonne de se ranger à sa droite. On dirait qu'il passe la revue. Il doit être content. Ses gardes ne manœuvraient pas de manière plus précise et, si les uniformes n'ont plus les chatoiements de ce corps de parade, l'entrain rapide et souple de nos petits chasseurs peut dédaigner l'emphase grotesque du pas de l'oie.

Les officiers mettent pied à terre devant le monument et se groupent autour d'un général. Les clairons sonnent trois appels. Un adjudant se détache du front, Le général épingle à sa tunique la médaille militaire et lui donne l'accolade. Les clairons ferment le ban. Le bataillon forme les faisceaux et dépose les sacs. Une partie des hommes se dispersent et vont s'asseoir le long des balustrades entre les statues de marbre, à l'ombre de Condé, de Turenne et des grands maréchaux de l'Empire, pendant que les femmes apportent des violettes au nouveau décoré. Les autres s'avancent par quatre vers l'entrée du palais. Ce sont de tout jeunes gens, mais bronzés

déjà par les marches, bien équipés, le jarret solide, le visage gai, à la fois dociles et fiers, tout prêts à fournir de nouveaux tableaux de victoires aux peintres de demain.

A la même heure, les fervents de Versailles allaient entendre le cours de M. de Nolhac. Après la leçon, donnée dans une galerie voisine de la chapelle et que décorent les portraits de tous les sultans vaincus par Bonaparte, le maître conduisit ses auditeurs à la salle de l'Opéra, afin de leur commenter sur place les splendeurs du théâtre construit par Gabriel. Il fit revivre les fastes de la Cour et ceux de la Révolution, le mariage de Marie-Antoinette, le banquet des gardes du corps, les séances des clubs, car c'est ici, dans l'Opéra de Louis XV, que la Vertu des Sans-Culottes a tenu ses assises. (Ainsi se nommait la loge maçonnique.)

Il évoqua aussi le souvenir de l'Assemblée de Versailles qui, dans cette même salle, eut la lourde tâche de réparer les maux de la guerre de 1870 et d'assurer la libération du territoire. Peu d'assemblées ont réuni des hommes plus divers d'opinions ; mais une pensée commune leur imposait la trêve des partis. Leurs successeurs auront à accomplir, comme eux, une grande œuvre ; puissent-ils ajouter à la joie de la victoire le bienfait d'une pareille union !

(28 mars 1915.)

LES BONS DE LA DÉFENSE

On en trouve dans tous les établissements de crédit et c'est par cette voie que les gros souscripteurs apportent à la défense nationale le concours de leurs capitaux. Les petits préfèrent s'adresser au ministère des finances ; il leur semble qu'à la source le placement soit meilleur, comme les produits sont plus frais dans une épicerie-mère que dans ses succursales, comme l'eau de Vichy, puisée à la Grande-Grille, passe pour plus efficace que bue à domicile en bouteilles cachetées. Ce surcroît de garantie vaut bien un peu de patience ; on se résigne à faire queue devant la Caisse centrale du Trésor.

Elle est située au Louvre, en face du Palais-Royal. C'est le destin du Louvre de ne servir à aucun des emplois qui lui furent assignés. Il y a des faïences dans la chambre du Roi, des antiques dans celle de la Reine mère ; jamais peut-être Louis XIV n'a franchi la pompeuse façade dont le dessin occupa tout son règne et mit aux prises les architectes de France et d'Italie. Le bâtiment élevé par Lefuel n'a pas manqué à cette tradition ; construit pour abriter la bibliothèque de l'empereur, il ne contient que le Grand Livre de la Dette publique : il est l'asile de la rente et des pensions de l'État.

Passé la porte, le visiteur entrevoit à sa droite un escalier, ambitieux et grêle comme la plupart des œuvres du second Empire. Il ressemble beaucoup à l'escalier Denon, qu'aucun des successeurs de l'architecte n'a eu le talent d'achever et que la manufacture de Sèvres a cru devoir barioler d'effroyables mosaïques. En face, l'arrivant aperçoit au contraire une assez belle perspective de voûtes et de colonnes qui rappelle les décors de Panini. Ce passage, une des meilleures parties du Louvre moderne, devait déboucher sous le pavillon Richelieu entre les deux squares gâtés à si grands frais par Dujardin-Beaumetz. Il n'a jamais été ouvert. C'est sous cette colonnade, aujourd'hui transformée en hall, que se fait le service des Bons de la Défense.

Dans le vestibule, un dédale de bancs et de barrières endigue le flot des souscripteurs. Ils s'assoient à la file, attendant la minute où le garde du Trésor leur permettra de passer un à un dans la travée du fond. Là, d'aimables jeunes filles leur enseignent la manière de remplir un bordereau ; ils écrivent sous leur dictée comme des enfants bien sages ;

puis, munis d'un numéro d'ordre, ils reviennent s'asseoir sous la voûte centrale jusqu'à ce qu'une voix, s'élevant d'un guichet, appelle leur nom et les convie à verser leur argent.

Aux premiers jours, l'affluence était presque aussi grande que, vers la fin de juillet, quand la foule se ruait à la Banque de France pour avoir de la monnaie et dans les banques privées pour retirer ses dépôts. Elle montrait autant de zèle à rapporter ses écus qu'elle en avait alors à les reprendre ; elle avait hâte surtout de rapporter sa rente 3 1/2 pour l'échanger contre un revenu plus fort.

Cette fièvre et cette presse ont un peu diminué ; le bercail de l'entrée est devenu moins nécessaire ; cependant le troupeau se recrute sans cesse de nouveaux arrivants ; la porte bat à chaque seconde livrant passage tantôt à un monsieur âgé, tantôt à une dame qui, d'une main vigilante, serre son sac à main. Les femmes sont en majorité, car les fourmis, quoi qu'on dise, sont quelquefois prêteuses, quand c'est pour la patrie et à 5 pour 100. Aussi les guichets restent-ils ouverts en permanence. Les employés déjeunent sur place, les hommes ingénument, à la bonne franquette, les jeunes filles à demi dissimulées derrière des paravents de bazar. Et c'est un amusant contraste que ces dînettes improvisées sous des portiques si froidement solennels.

(4 avril 1915.)

AU MUSÉE DES RELIGIONS

A vrai dire, il n'y a pour le moment qu'un musée, celui de l'Armée, et qu'une religion, celle de la patrie. Cependant le musée Guimet attire des visiteurs. C'est la première des galeries civiles qui ait rouvert ses portes ; après huit mois de jeûne, on retrouve avec satisfaction le divertissement tranquille et distingué de regarder quelque chose d'un air de connaisseur. On eût préféré le Louvre, Carnavalet ou le musée de Marine ; puisqu'ils restent fermés, va pour celui des Religions !

Il serait excessif d'affirmer que la foule s'y écrase ; mais les lions khmers, qui veillent sur le seuil et dont l'un a perdu la moitié de son effrayant visage à la dernière gelée, s'étonnent de voir déposer au vestiaire plus de parapluies qu'en temps de paix. La plupart des visiteurs, évidemment, n'étaient jamais venus et ne savent même pas ce qu'ils vont voir. Le rez-de-chaussée, avec ses porcelaines de Chine, ne les retient pas longtemps ; la famille rose, la famille verte les ennuit, comme font toutes les familles quand on ne les connaît point ; le rapport de cette vaisselle à la religion échappe d'ailleurs à leur esprit.

Au premier étage, laissant derrière sa grille le sanctuaire mystérieux de la bibliothèque, ils s'engagent dans une série de salles où luisent sous des vitrines les jades, les pierres dures, les laques, tous les précieux bibelots de l'art chinois et japonais. Les experts indiquent aux profanes les tchairs, qui servent à conserver le thé, les inrôs ou boîtes à pharmacie, et les netzkés, ou boutons de culottes, pareils à de vieilles dents malades.

Dans l'embrasement d'une porte apparaît tout à coup, éclairée par le jour brutal qui tombe des fenêtres, l'étonnante cohue de tous les dieux de l'Asie. En bronze, en bois, en laque d'or, ils s'entassent le long des murailles, dans les armoires et sur les tables ; les uns calmes, béats, trônant, les mains ouvertes et les jambes croisées, sur la fleur du lotus ; les autres debout, grimaçants et terribles ; d'autres encore, les dieux de l'Inde, armés de tant de bras qu'ils ressemblent à des crabes.

Tout en glissant sur la cire du parquet, ce qui est un des plaisirs de la visite des musées, on fait des connaissances auxquelles on ne s'attendait guère. Voici le saint Fou-daï-shi, patriarche de l'Église bouddhique

chinoise, inventeur des bibliothèques tournantes, qu'il construisait dès l'année 509, quatorze siècles avant M. Terquem ; Fou-guen-yen-meï, dieu de la longévité, repose sur un cœur d'artichaut : symbole encourageant pour les personnes volages. Chaussé de hantes socques, un pèlerin s'avance péniblement à travers des rochers : c'est Yen-no-guio-dja, dieu des touristes. Deux génies veillent sur ses pas ; ils s'appellent l'Œil des mille Milles et l'Oreille du Bon Vent.

Un vieillard chauve pérore et gesticule, poursuivi par une chauve-souris ; cet oiseau est l'emblème de l'inspiration ; ce raseur se nomme Koueï-Sing, patron de la littérature et des pauvres gens dont l'état est de parler pour ne rien dire.

Mais un paravent de koromandel, tout incrusté de pierreries et de nacre, ramène le visiteur à des pensées plus actuelles. Il représente les « Honneurs accordés dans sa vieillesse au général Kouo-Tsen-Y, vainqueur des Turcs et des Thibétains ». Assis sur un trône comme un roi, ayant à ses pieds comme une divinité des adorateurs à genoux et des thuriféraires, il considère sans surprise le cortège des cavaliers qui lui apportent les présents de l'empereur ; les trompettes, les tambours résonnent dans ses jardins arrosés de canaux où de merveilleux poissons rôdent parmi les nénuphars ; des femmes brûlent des parfums ; d'autres dansent, jouent de la musique ; d'autres agitent des palmes. Et l'on voit bien que, dans l'idée de l'artiste, il n'est pas de récompense qui ne soit due à la victoire.

(11 avril 1915.)

LES CORTÈGES DE BLESSÉS

Pendant la première partie de la guerre, on s'étonnait de voir tant d'hôpitaux et si peu de blessés. En un clin d'œil, palaces, lycées, demeures de millionnaires, tout Paris s'était transformé en une vaste ambulance où le confort et l'hygiène devaient être assurés mieux que partout ailleurs. Il n'y manquait que des malades, soit qu'on craignît d'émouvoir la population parisienne, soit que l'on prévît un siège encore possible.

Les premiers convois furent ceux de la Croix-Rouge américaine dont les voitures légères, vers le milieu de septembre, ramenaient à toute vitesse les blessés de la Marne à l'ambulance de Neuilly. Il y eut ensuite ceux des Anglais ; chaque soir, dans les Champs-Élysées, une foule silencieuse attendait l'arrivée des fourgons. Peu à peu, tous les hôtels s'emplirent : aux heures de soleil, on voyait apparaître aux balcons et sous les vérandas les figures pâles des convalescents. Dans la maison d'un financier illustre, de noirs visages sénégalais riaient derrière les vitres en regardant les Tuileries.

Je me souviens des premiers blessés rencontrés dans la rue ; je me rappelle l'émotion visible des passants qui, tous, faisaient d'abord le geste de se découvrir, puis s'arrêtaient par une sorte de délicate pudeur et par la crainte d'être importuns. Le printemps a multiplié les sorties ; sous les marronniers verdoyants des Champs-Élysées, on croise, l'après-midi, presque autant d'uniformes que de vêtements civils. Fantassins, cavaliers, zouaves, tirailleurs, toutes les armes se mêlent. Camarades d'hôpital, ils font ensemble la visite de la ville. Ceux qui connaissent déjà la tour Eiffel éblouissent de leur science le bleu arrivé de sa province. D'autres, habitués par la guerre au maniement des cartes, essayent de se retrouver sur un plan de Paris dont les feuillets fragiles palpitent au souffle du vent.

Des convalescents se promènent par escouades, sous la conduite d'un cornac ; ce guide est un administrateur d'hôpital ou simplement un ami bénévole qui s'est offert à leur montrer Paris. Il leur nomme les monuments, leur fait voir la Seine et les jardins, les aide à traverser les rues. Les sergents de ville lui prêtent assistance, arrêtant les autos sur le passage de cette jeunesse blessée.

Des breaks, dès omnibus voiturent les plus infirmes ; serrés sur l'impériale comme des oiseaux sur un bâton de cage, les soldats de toute couleur regardent autour d'eux avec des yeux émerveillés.

(21 avril 1915.)

LES MUSIQUES SUBVERSIVES

J'ai rencontré un homme bien mécontent : « Cette fois, me dit-il, on va trop loin. Boycottons Wagner, rien de mieux ; ce gaillard-là nous a fait assez de mal. Mais Werther, Monsieur, le Werther de Massenet, une œuvre si française ! On vient de l'interdire à Lyon et c'était une représentation au profit des blessés ! — Tant pis pour les blessés, lui dis-je ; les principes avant tout. Ce qu'on redoute dans Wagner, ce n'est pas la musique, vous le déclarez vous-même, c'est la pensée allemande. Werther était de Goethe avant d'être de Massenet. — Mais, Monsieur, la musique... — Mais la pensée, Monsieur ! savez-vous ce qu'elle a fait, la pensée de Werther ? Elle a fait René, Obermann ; elle a empoisonné le vieux bon sens de France ; la modiste amoureuse qui allume son réchaud et calfeutre sa mansarde est une victime de Werther. — Vous avez peut-être raison, soupira le wagnérophobe. C'est dommage ! J'aimais bien le second acte. Enfin, il nous reste tant de chefs-d'œuvre qui ne doivent rien à personne !...

— « Pas tant que cela, répondis-je. Vous ne comptez pas sur Faust ? ni sur la Damnation ? Je sais qu'un de nos compositeurs n'en proscriit que la Marche Hongroise et tolère l'ouvrage de Berlioz pourvu qu'on joue la Brabançonne au lieu du pas de Racokzy. Mais ce sont là des demi-mesures, des compromis indignes d'un cœur droit. Faust est allemand ; sachons nous priver de tous les Faust. — Même du petit ? — Même du petit. »

« Vous ne comptez pas sur Mignon ? — Quoi, la touchante Mignon, providence des familles, qui a vu se fiancer toute la bourgeoisie ! — Monsieur, la bourgeoisie se fiancera où elle voudra ; mais Mignon est allemande ; c'est une fille de Goethe, une échappée de son Wilhelm Meister ; j'en suis fâché pour Ambroise Thomas. Je suis peiné aussi pour M. Paul Dukas. Vous admiriez comme moi son Apprenti sorcier ; nous ne l'entendrons plus : il est écrit sur une ballade de Goethe. — Ah ! ce Goethe !... — Oui, ce Goethe est un homme encombrant. Et, de plus, un mauvais homme (je l'ai lu dans la Revue des Deux Mondes), un Guillaume II qui sèrait intelligent.

« Ne comptez pas sur les Huguenots ; oh y chante le Choral de Luther ; ni sur le Prophète dont un acte se passe dans l'église de Munster, en pleine

Westphalie ; ce sont d'ailleurs les ouvrages d'un juif prussien. Ne comptez pas non plus sur Guillaume Tell. — ? — Non, ce n'est pas une œuvre à voir ; le livret est signé de Jouy, mais il est tiré de Schiller, comme le Wallenstein de M. Vincent d'Indy, et comme son Chant de la Cloche. Pour le même motif, évitez la Jeanne d'Arc de Mermet et celle de Gounod.

« — Alors vous ne nous laissez que les opérettes ? — Pas toutes. J'entendais hier, dans la revue du Palais-Royal, célébrer Offenbach comme le père de l'opérette parisienne ; c'est une grave erreur : Offenbach est né en Allemagne, et j'ai lu dans un livre de M. Saint-Saëns qu'il avait faussé la diction française en lui imposant des rythmes allemands. Donc, point de Belle-Hélène, ni de Barbe-Bleue, ni surtout de Grande-Duchesse, puisqu'elle est de Gérolstein. A bien plus forte raison, pas de Contes d'Hoffmann, car vous savez qu'Hoffmann est né à Königsberg. Il faudra également renoncer à Coppélia ; vous ne voudriez pas applaudir un ballet inspiré d'une nouvelle de ce Prussien Oriental.

« J'avais pensé à vous permettre la Danse Macabre... Je suis pris d'un scrupule : les programmes attribuent le poème à Jean Lahor ; mais on ne doit pas se dissimuler que l'idée des danses macabres est toute germanique. Rappelez-vous Holbein ! Je sais ce que vous allez me dire : vous croyez qu'Holbein est de Bâle ; il est d'Augsbourg, Monsieur. — Ah ! Monsieur, vous êtes trop sévère ; l'auteur de Déjanire lui-même modérerait votre zèle. — Possible ! Mais, voyez-vous, ce Bâlois qui est d'Augsbourg ne me dit rien qui vaille : les faux neutres, c'est pire que tout. »

(25 avril 1915.)

LE MARIAGE DE GISÈLE

« Tenez, fit mon ami le jurisconsulte, voici la lettre que je reçois. » Datée d'une province lointaine, elle disait : « Votre obligeance, Monsieur, m'enhardit à recourir à votre érudition. Modeste travailleur, je prépare une monographie de Charles le Simple et du traité de Saint-Clair-sur-Epte par lequel, en l'an 911, il donna sa fille Gisèle en mariage à son vainqueur, Rollon, chef des Normands. Peu instruit des choses juridiques, j'ai pensé que vous voudriez bien me renseigner sur les conventions matrimoniales, telles qu'elles étaient réglées par la coutume de Neustrie. »

« Croyez-vous, s'écria mon ami, qu'il y a de drôles de gens ? Dix millions d'hommes s'égorgent d'un bout de l'Europe à l'autre ; des nations vont disparaître ; on se demande lesquelles ; cependant, cet animal, au fond de sa province, s'occupe de Charles le Simple et s'inquiète de savoir si Gisèle fut mariée sous le régime dotal ou de la communauté réduite aux acquêts ! — Eh bien, lui dis-je, c'est un brave homme, il faut le citer à l'ordre du jour civil. »

Il y a plusieurs manières de s'occuper pendant la guerre. La plus noble est de se battre ; ensuite viennent les services qu'on rend à nos soldats ; après cela, il n'en reste qu'une bonne, c'est de faire son métier. Quiconque n'est point dans les tranchées, les ambulances ou les œuvres charitables, n'a pas d'autre devoir. S'il est balayeur, qu'il balaye ; s'il est ferblantier, qu'il rétame ; mais, pour Dieu, qu'il continue sa vie ! Beaucoup de personnes assurent que cela est impossible : « Je ne peux pas lire », dit l'une ; l'autre, comme un écho, répond : « Je n'ai de cœur à rien. » Qu'il fût aisé, au mois d'août, de suivre une lecture, quand les nouvelles chaque jour plus alarmantes semblaient présager un désastre pire que celui de 70, je ne le soutiendrai pas ; qu'aujourd'hui encore des milliers de familles ne puissent se distraire de l'angoisse qui fixe toutes leurs pensées sur la ligne de combat, rien de plus respectable : mais celles-là, d'ordinaire, travaillent en silence, tandis que les gens qui ne tremblent que pour eux-mêmes font profession bruyante de leur désœuvrement.

Leur unique occupation est de parler de la guerre, à laquelle ils n'ont aucune part et qui les prive seulement de leurs petits plaisirs ; ce sont eux

qui disent : « Comme c'est long ! » Ils épèlent les communiqués, comparent Celui du jour à celui de la veille, se plaignent d'une tranchée que nous avons reprise parce qu'on ne leur avait pas dit que nous l'eussions perdue. Ils s'effrayent pour les Russes ; ils s'impatientent pour les Anglais ; ils dénombrent en secouant la tête les ressources de l'Allemagne et ils redoutent de manquer de munitions. Si nos alliés de l'Est évacuent la Bukovine : « La Roumanie ne marchera plus ; elle ne peut leur donner la main. »

Ces désœuvrés sèment la lassitude ; ils propagent leur ennui qui est leur seule souffrance. Combien j'aime mieux le naïf érudit, le maniaque, si vous voulez, qui, dans son cabinet, poursuit son tête à tête avec Charles le Simple ou suppute les apports de Gisèle et de Rollon ! Impropre à la bataille, il a du moins conscience du ridicule qu'il y aurait pour lui à faire le stratège ; ne pouvant se rendre utile, il évite d'être nuisible ; il conserve son sang-froid ; à sa manière, il « tient »,

J'aime l'entomologiste qui pique des papillons. Il alimente le commerce du liège, l'industrie des épingles, celle de la créosote ; il participe à la vie du pays. Et je suis indulgent à la femme qui commande des robes à godets. Elle pourrait employer son argent avec plus d'altruisme ; mais sa coquetterie même n'est pas d'une mauvaise citoyenne : elle soutient le moral des couturiers. Cela vaut mieux que de s'affliger dans une jupe étroite et de dire : « On n'avance pas ! »

(20 juin 1915.)

Croquis de Paris (1914-1915)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64811839>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

nent autour de la place; elles se succèdent à une minute en minute, et vont stopper dans une avenue plus longue et plus large que les autres, alignées contre les trottoirs, des deux côtés de la voie.

Ce sont d'immenses voitures peintes en gris, couvertes de bâches jaunes que soutiennent des cerceaux, matriculées au trentième sixième mille et portant une plaque qui atteste leur origine américaine. Elles sont conduites par deux hommes. Elles apportent à Paris la correspondance des bureaux militaires; elles emportent, au retour, le matériel urgent. En avançant le nez sous les toiles, au risque de passer pour espion, on distingue des tonnes de motricine, des fils téléphoniques, des câbles, des pièces de rechange, des étaux et des étaux tout neufs, jolis et frais comme des jouets d'enfants, beaucoup de paille, quelques fagots.

Les chauffeurs prêts à repartir attendent tranquillement sur leur siège, emmitouflés dans une peau de bête et lisant leur journal. D'autres embrassent leur femme, car l'emploi de courrier, fût-ce occasionnel, est recherché des bons maris. Les célibataires et les émancipés causent avec les commères qui ont pris l'habitude de venir là tous les jours.

[Retour](#)

comme les « dames » vont aux thés. Elles revivrent, un châle sur la tête, un gosse sur l'épaule ou au bout du bras gauche, et, de la main droite, elles tiennent un chien en laisse. Les groupes se forment et bavardent gaiement, tandis qu'un retardataire ou un consciencieux s'étire sous sa voiture dans la pose voluptueuse du chauffeur qui répare.

Sans signal, sans bruit, les voitures s'ébranlent une à une. En moins de dix minutes, le cercle s'est dissocié; les commères s'éloignent. Sur la vaste chaussée, tout à l'heure remplie, il ne reste que deux pédards et un camion nouveau de seltz dont les siphons dansent en mesure. L'un des trottoirs borde un chantier où s'entassent, derrière des vitres cassées, vieilles portes, vieilles fenêtres, vieux balcons, tout ce qu'il faut pour construire avec économie. On infeste d'innombrables baraques les sites désarmants de la banlieue. L'autre trottoir borde une école et une maison à sept étages, de céramique jaune et rouge. On serait tenté de la croire la plus laide de Paris; mais il ne saurait jamais défier le génie des bâtisseurs.

[Retour](#)